






DISCORSO CIPRIANI
NAPOLI



COLLECTION
DE
TRAGÉDIES ET COMÉDIES,
CHOISIES
DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

TOME SECOND.







A LIVOURNE 1775.

Chez Thomas Masi et Compagnie,
Éditeurs & Imprimeurs-Libraires.
Avec Approbation.

Duca di Gelzi

LE CID

TRAGÉDIE.

Par Monſieur PIERRE CORNEILLE.



ACTEURS.

D. FERNAND, *Premier Roi de Caſtille.*

D. URRAQUE, *Infante de Caſtille.*

D. DIEGUE, *Pere de Rodrigue.*

D. GOME'S, *Comte de Gormas, pere de Chiméne.*

D. RODRIGUE, *Amant de Chiméne.*

D. SANCHE, *Amoureux de Chiméne.*

D. ARIAS, } *Gentils-hommes Caſtillans.*
D. ALONSE, }

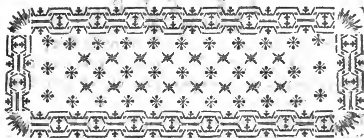
CHIMENE, *Fille de D. Gomés.*

LEONOR, *Gouvernante de l'Infante.*

ELVIRE, *Gouvernante de Chiméne.*

UN PAGE, *de l'Infante.*

La Scene eſt à Séville.



LE CID
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien ſincére?
Ne déguiſes-tu rien de ce qu'a dit mon pere?

ELVIRE.

Tous mes ſens à moi-même en ſont encor charmés.
Il eſtime Rodrigue autant que vous l'aimez;
Et ſi je ne m'abuſe à lire dans ſon ame,
Il vous commandera de répondre à ſa flamme.

CHIMENE.

Dis-moi donc, je te prie, une feconde fois,
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix;
Apprens-moi de nouveau quel efpoir j'en dois
prendre;
Un fi charmant difcours ne fe peut trop entendre;
Tu ne peux trop permettre aux feux de notre
amour
La douce liberté de fe montrer au jour.
Que t'a-t'il répondu fur la fecrette brigue
Que font auprès de toi D. Sanche & D. Rodrigue?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amans me penche d'un côté?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux, ni détruit l'efpérance,
Et fans les voir d'un œil trop févere ou trop doux,
Attend l'ordre d'un pere à choifir un époux.
Ce refpect l'a ravi, fa bouche & fon vifage
M'en ont donné fur l'heure un digne témoignage,
Et puifqu'il faut encor vous en faire un récit,
Voici d'eux & de vous ce qu'en hâte il m'a dit.
Elle eft dans le devoir, tous deux font dignes d'elle,
Tous deux formés d'un fang noble, vaillant, fidele,
Jeunes, mais qui font lire aifément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.
D. Rodrigue fur-tout n'a trait en fon vifage
Qui d'un homme de cœur ne foit la haute image;
Et fort d'une maifon fi féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naiffance au milieu des lauriers.
La valeur de fon pere, en fon tems fans pareille,
Tant qu'a duré fa force, a paffé pour merveille,

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ai vu du pere;
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer & me plaire.
Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit
A tranché ce discours qu'à peine il commençoit;
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
Entre vos deux amans n'est pas fort balancée.
Le Roi doit à son fils élire un gouverneur,
Et c'est lui que regarde un tel dégré d'honneur;
Ce choix n'est pas douteux, & sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival:
Et puisque D. Rodrigue a résolu son pere,
Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son tems,
Et si tous vos désirs seront bien-tôt contens.

CHIMENE.

Il semble toutefois que mon ame troublée
Refuse cette joie, & s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.



SCENE II.

L'INFANTE, LEONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chiméne de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

LEONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse;
Et dans son entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet. Je l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son ame est blessée;
Elle aime D Rodrigue, & le tient de ma main;
Et pour moi D. Rodrigue a vaincu son dédain:
Ainsi de ces amans ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LEONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons ſuccès
Vous montrez un chagrin qui va juſqu'à l'excès.
Cet amour qui tous deux les comble d'allégreſſe,
Fait-il de ce grand cœur la profonde triſteſſe?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,
Vous rend-il malheureuſe, alors qu'ils ſont heureux?
Mais je vais trop avant, & deviens indiſcrette.

L'INFANTE.

Ma triſteſſe redouble à la tenir ſecrette.
Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Ecoute quels aſſauts brave encor ma vertu.
L'amour eſt un tyran qui n'épargne perſonne;
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LEONOR.

Vous l'aimez!

L'INFANTE.

Mets la main ſur mon cœur,
Et vois comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur,
Comme il le reconnoît.

LEONOR.

Pardonnez-moi, Madame,
Si je ſors du reſpect pour blâmer cette flamme.
Une grande Princeſſe à ce point s'oublier,
Que d'admettre en ſon cœur un ſimble cavalier?
Et que diroit le Roi? Que diroit la Caſtille?
Vous ſouvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Il m'en ſouvient ſi bien que j'épandrai mon ſang;

Avant que je m'abaiſſe à démentir mon rang.
Je te répondrois bien que dans les belles ames
Le ſeul mérite a droit de produire des flammes,
Et ſi ma paſſion cherchoit à s'excuſer,
Mille exemples fameux pourroient l'autoriſer:
Mais je n'en veux point ſuivre où ma gloire s'engage,
La ſurpriſe des ſens n'abat point mon courage;
Et je me dis toûjours, qu'étant fille de Roi,
Tout autre qu'un Monarque eſt indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne ſe pouvoit défendre;
Moi-même je donnai ce que je n'oſois prendre,
Je mis au lieu de moi Chiméne en ſes liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus ſi mon ame gênée,
Avec impatience attend leur hyménée.
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui:
Si l'amour vit d'eſpoir, il périt avec lui.
C'eſt un feu qui s'éteint faute de nourriture,
Et malgré la rigueur de ma triſte avanture,
Si chiméne a jamais Rodrigue pour mari,
Mon eſpérance eſt morte, & mon eſprit guéri.
Je ſouffre cependant un tourment incroyable,
Juſques à cet hymen Rodrigue m'eſt aimable;
Je travaille à le perdre, & le perds à regret;
Et delà prend ſon cours mon déplaiſir ſecret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pouſſer des ſoupirs pour ce que je dédaigne,
Je ſens en deux partis mon eſprit diviſé,
Si mon courage eſt haut, mon cœur eſt embraſé,
Cet hymen m'eſt fatal, je le crains, & ſouhaite,

Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite;
Ma gloire & mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'acheve, ou ne s'acheve pas.

LEONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire :
Je vous blâmois tantôt, je vous plains à présent.
Mais puisque dans un mal si doux & si cuisant
Votre vertu combat & son charme & sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottans.
Espérez donc tout d'elle, & du secours du tems;
Esperez tout du ciel, il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

SCENE IV.

L'INFANTE, LEONOR, UN PAGE.

LE PAGE.

PAr vos commandemens Chiméne vous vient voir.

L'INFANTE, *à Leonor.*

Allez l'entretenir dans cette galérie.

LEONOR.

Voulez vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux ſeulement, malgré mon déplaiſir,
Remettre mon viſage un peu plus à loiſir.
Je vous ſuis.

SCENE V.

L'INFANTE *ſeule.*

JUſte Ciel, d'où j'attens mon remede,
Mets enfin quelque borne au mal qui me poſſéde,
Aſſure mon repos, aſſure mon honneur,
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur,
Cet hyménée à trois également importe ;
Rend ſon effet plus prompt, ou mon ame plus forte:
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'eſt briſer tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chiméne,
Et par ſon entretien ſoulager notre peine.

SCENE VI.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

ENfin vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous éleve en un rang qui n'étoit dû qu'à moi,
Il vous fait gouverneur du prince de Caſtille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille,
Montre à tous qu'il eſt juſte, & fait connoître aſſez
Qu'il ſait récompenſer les ſervices paſſés.

LE COMTE.

Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce que nous ſommes,
Ils peuvent ſe tromper comme les autres hommes;
Et ce choix ſert de preuve à tous les courtiſans,
Qu'ils ſavent mal payer les ſervices préſens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre eſprit s'irrite,
La faveur l'a pu faire autant que le mérite;
Mais on doit ce reſpect au pouvoir abſolu,
De n'examiner rien quand un Roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre,
Joignons d'un ſacré nœud ma maiſon à la vôtre:
Vous n'avez qu'une fille, & moi je n'ai qu'un fils,
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis,
Faites-nous cette grace, & l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, Monſieur, & gouvernez le prince;
Montrez-lui comme il faut régir une province;
Faire trembler par-tout les peuples ſous ſa loi,
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi.

Joignez à ces vertus celles d'un capitaine ;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers & les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir,
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées;
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras du Royaume est le plus ferme appui.
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille,
Mon nom sert de rempart à toute la Castille;
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix,
Et vous auriez bien-tôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire,

Le prince à mes côtés feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire;
Et pour répondre en hâte à son grand caractere,
Il verroit...

D. DIEGUE.

Je le sais, vous servez bien le Roi,
Je vous ai vu combattre & commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner des discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux courtisan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas! Moi?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton imprudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(*il lui donne un soufflet.*)

D. DIEGUE, *mettant l'épée à la main.*

Acheve, & prens ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse?

D. DIEGUE, *après que son épée est tombée.*

O Dieu! Ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.
Adieu. Fais lire au Prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.



SCENE

SCENE VII.

D. DIEGUE, *seul.*

O Rage! O déſeſpoir! O vieilleſſe ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?
Et ne ſuis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec reſpect toute l'Eſpagne admire,
Mon bras qui tant de fois a ſauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de ſon Roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi:
O cruel ſouvenir de ma gloire paſſée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir ſans vengeance, ou vivre dans la honte?
Comte, ſois de mon prince à préſent gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme ſans honneur,
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a ſu rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux inſtrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,

Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offense
M'as servi de parade, & non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleures mains.

SCENE VIII.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon pere
L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colére!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois mon sang à ce noble courroux,
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte,
Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIEGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'un soufflet. L'insolent en eut perdu la vie,

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger & punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage,
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter,
Je l'ai vu tout couvert de sang & de poussiere
Porter par-tout l'effroi dans une armée entiere,
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est...

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le pere de Chiméne.

D. RODRIGUE.

Le...

D. DIEGUE.

Ne replique point, je connois ton amour,
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
Plus l'offenseur est cher, & plus grand est l'offense:
Enfin tu sais l'affront, & tu tiens la vengeance,
Je ne te dis plus rien, venge-moi, venge-toi,
Montre-toi digne fils d'un pere tel que moi;
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole & nous venge.

SCENE IX.

D RODRIGUE, *seul.*

PErcé jusques au fond du cœur,
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abattue
Céde au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé!
O Dieu! l'étrange peine!
En cet affront mon pere est l'offensé,
Et l'offenseur le pere de Chiméne!
Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,
Il faut venger un pere & perdre une maîtresse;
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu! l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le pere de Chiméne?
Pere, maîtresse, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie,
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.

Cher & cruel espoir d'une ame généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer, qui causes ma peine,
M'es tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne?
Il vaut mieux courir au trépas;
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon pere,
J'attire en me vengeant sa haine & sa colére,
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidéle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine,
Allons, mon ame, & puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chiméne.
Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
Respecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine;
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chiméne.
Oui, mon esprit s'étoit déçû,
Je dois tout à mon pere avant qu'à ma maîtresse,
Que je meure au combat, ou meure de tristesse;
Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçû.
Je m'accuse déjà de trop de négligence,

Courons à la vengeance;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon pere est l'offensé,
Si l'offenseur est pere de Chiméne.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut;
Mais puisque c'en est fait; le coup est sans remede.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du Roi, ce grand courage céde,
Il y prend grande part, & son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point la valable défense;
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs & des soumissions,
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le Roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie,
Le Roi vous aime encore, appaisez son courroux.
Il a dit: *Je le veux*, désobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime;
Et quelque grand qu'il soit, mes services présens,
Pour le faire abolir, sont plus que suffisans

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre & de considérable,
Jamais à son sujet un Roi n'est redevable;
Vous vous flattez beaucoup, & vous devez savoir
Que qui sert bien son Roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un Roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'État périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi! Vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un fceptre qui fans moi tomberoit de fa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma perfonne,
Et ma tête en tombant feroit choir fa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raifon remette vos efprits,
Prenez un bon confeil.

LE COMTE.

Le confeil en eft pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout confentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais fongez que les Rois veulent être abfolus.

LE COMTE.

Le fort en eft jetté, Monfieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puifqu'envain je tâche à vous réfoudre,
Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai fans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas fans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Dom Diégue fatisfait.

(*feul.*)

Qui ne craint point la mort, ne craint point les menaces,
J'ai le cœur au-deffus des plus fiéres difgraces;
Et l'on peut me réduire à vivre fans bonheur,
Mais non pas me réfoudre à vivre fans honneur.

SCENE II.

D. RODRIGUE, LE COMTE.

D. RODRIGUE.

A Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connois tu bien Dom Diégue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de fon tems? Le fais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'eft fon fang? Le fais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais favoir.

LE COMTE.

Jeune préfomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle ſans t'émouvoir.
Je ſuis jeune, il eſt vrai, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te meſurer à moi? Qui t'a rendu ſi vain?
Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne ſe font point connoître,
Et pour leur coup d'eſſai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je ſuis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au ſeul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête ſi couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte,
J'attaque en téméraire un bras toûjours vainqueur,
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.
A qui venge ſon pere il n'eſt rien d'impoſſible,
Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux diſcours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour ſe découvroit aux miens,
Et croyant voir en toi l'honneur de la Caſtille;
Mon ame avec plaiſir te deſtinoit ma fille.
Je ſais ta paſſion, & ſuis ravi de voir
Que tous ſes mouvemens cédent à ton devoir,
Qu'ils n'on point affoibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon eſtime;

Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal,
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,
On te croiroit toûjours abattu sans effort;
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie;
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, & le fils dégénére
Qui survit un moment à l'honneur de son pere.



SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

L'INFANTE.

APpaise, ma Chiméne, appaise ta douleur ;
Fais agir ta constance en ce coup de malheur,
Tu reverras le calme après ce foible orage,
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage,
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble une bonace,
D'un naufrage certain nous porte la menace,
Je n'en saurois douter, je péris dans le port.
J'aimois, j'étois aimée, & nos peres d'accord,
Et je vous en contois la premiere nouvelle
Au malheureux moment que naissoit leur querelle,
Dont le récit fatal, si tôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, détestable manie,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie,
Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,
Que tu me vas coûter de pleurs & de soupirs !

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre,
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre,
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,

Puisque déjà le Roi les veut accommoder;
Et tu sais que mon ame à tes ennuis sensible,
Pour en tarir la source, y fera l'impossible.

CHIMENE.

Les accommodemens ne sont rien en ce point,
De si mortels affronts ne se réparent point.
Envain on fait agir la force ou la prudence,
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence,
La haine que les cœurs conservent au dedans,
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra D. Rodrigue & Chiméne,
Des peres ennemis dissipera la haine;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort,
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMENE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espére,
D. Diégue est trop altier, & je connois mon pere.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir,
Le passé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains tu? D'un vieillard l'impuissante foiblesse?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup,

Il eſt trop amoureux pour te vouloir déplaire,
Et deux mots de ta bouche arrêtent ſa colere.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui!
Et s'il peut m'obéir, que dira-t'on de lui?
Etant né ce qu'il eſt, ſouffrir un tel outrage!
Soit qu'il céde ou réſiſte au feu qui me l'engage,
Mon eſprit ne peut qu'être ou honteux, ou confus,
De ſon trop de reſpect, ou d'un juſte refus.

L'INFANTE.

Chiméne a l'ame haute, & quoiqu'intéreſſée,
Elle ne peut ſouffrir une baſſe penſée:
Mais ſi juſques au jour de l'accommodement
Je fais mon priſonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainſi l'effet de ſon courage,
Ton eſprit amoureux n'aura-t'il point d'ombrage?

CHIMENE.

Ah, Madame! En ce cas je n'ai plus de ſouci.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas & lui...

CHIMENE.

Bon Dieu! Je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMENE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, & qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus
parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

HElas! Que dans l'esprit je sens d'inquiétude!
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit,
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chiméne,
Fait renaître à la fois mon espoir & ma peine;
Et leur division que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LEONOR.

Cette haute vertu qui regne dans votre ame,
Se rend-elle si-tôt à cette lâche flamme?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse & triomphante elle me fait la loi.
Porte-lui du respect puisqu'elle m'est si chere;
Ma vertu le combat, mais malgré moi j'espére;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chiméne a perdu.

LEONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

L'INFANTE.

Ah! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison!
Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie!

LEONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux,
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop, mais si ma vertu céde,
Apprens comme l'amour flatte un cœur qu'il posséde.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte,
Que ne fera-t-il point s'il peut vaincre le Comte?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses loix,
Et mon amour flatteur déjà me persuade

Que

Que je le vois assis au trône de Grenade,
Les Mores subjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal se rendre, & ses nobles journées
Porter de-là les mers ses hautes destinées,
Du sang des Africains arroser ses lauriers;
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LEONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le Comte a fait l'outrage,
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage?

LEONOR.

Hé bien, ils se battront, puisque vous le voulez;
Mais Rodrigue ira-t'il si loin que vous allez?

L'INFANTE.

Que veux-tu? Je suis folle. & mon esprit s'égare,
Tu vois par-là quels maux cet amour me prépare.
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.



SCENE VI.

D. FEANAND, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE.

D. FERNAND.

Le Comte est donc si vain & si peu raisonnable!
Ose-t'il croire encor son crime pardonnable?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-tems entretenu:
J'ai fait mon pouvoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes cieux! Ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect & de soin de me plaire!
Il offense D Diégue, & méprise son roi!
Au milieu de ma Cour il me donne la loi!
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je sçaurai bien rabattre une humeur si hautaine;
Fût-il la valeur même, & le Dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence:
(*à D. Alonse.*)
Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste, ou non, vous assurer de lui.



SCENE VII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS.

D. SANCHE.

Peut-être un peu de tems le rendroit moins rebelle,
On l'a pris tout bouillant encor de ſa querelle ;
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement
Un cœur ſi généreux ſe rend mal aiſément :
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame ſi haute
N'eſt pas ſi-tôt réduite à confeſſer ſa faute.

D. FERNAND.

D. Sanche, taiſez-vous ; & ſoyez averti
Qu'on ſe rend criminel à prendre ſon parti.

D. SANCHE.

J'obeis, & me tais ; mais de grace encor, Sire,
Deux mots en ſa défenſe.

D. FERNAND.

Et que pourriez vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
Ne ſe peut abaiſſer à des ſoumiſſions.
Elle n'en conçoit point qu'il s'explique ſans honte ;
Et c'eſt à ce mot ſeul qu'a réſiſté le Comte.
Il trouve en ſon devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéiroit, s'il avoit moins de cœur.
Commandez que ſon bras nourri dans les allarmes

Répare cette injure à la pointe des armes,
Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait sçu, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.
Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets,
Est meilleur ménager du sang de ses sujets;
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi,
Vous parlez en soldat, je dois agir en Roi,
Et quoiqu'on veuille dire, & quoiqu'il ose croire,
Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,
En faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont appris par force à vous connoître;
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hazarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,

Mon ſceptre en dépit d'eux rougir l'Andalouſie,
Et ce pays ſi beau qu'ils ont trop poſſédé,
Avec un œil d'envie eſt toûjours regardé.
C'eſt l'unique raiſon qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône de Caſtille,
Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt
Renverſer auſſi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils ſçavent aux dépens de leurs plus dignes têtes,
Combien votre préſence aſſûre vos conquêtes,
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger,
Le trop de confiance attire le danger.
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer juſqu'ici les amene.
Toutefois j'aurois tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal ſûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette allarme inutile,
Dans la nuit qui ſurvient troubleroit trop la ville.
Faites doubler la garde aux murs & ſur le port,
C'eſt aſſez pour ce ſoir.



SCENE VIII.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ALONSE. D. ARIAS.

D. ALONSE.

Sire, le Comte est mort.
D. Diégue par son fils a vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai sçu l'affront, j'ai prévu la vengeance,
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chiméne à vos genoux apporte sa douleur,
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon état rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & son trépas m'afflige.



SCENE IX.

D. FERPAND, D. DIEGUE, CHIMENE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

Sire, Sire, justice.

D. DIEGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence,
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon pere.

D. DIEGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses sujets un Roi doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loisir.

Chiméne, je prens part à votre déplaisir,
D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.
(à D. Diègue.)
Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon pere est mort, mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc,
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu sans force & sans couleur,
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste,
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prens courage, ma fille, & sache qu'aujourd'hui
Ton Roi te veut servir de pere au lieu de lui.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma misere est suivie,
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie,
Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussiere écrivoit mon devoir;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parloit par sa plaie, & hâtoit ma poursuite;
Et pour se faire entendre au plus juste des Rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Regne devant vos yeux une telle licence,
Que les plus valeureux avec impunité
Soient exposés aux coups de la témérité,
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, & brave leur mémoire,
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir,
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin, mon pere est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance,
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,
Vengez-la par une autre, & le sang par le sang,
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'état,
Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

D. FERNAND.

Dom Diégue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie,
Lorqu'en perdant la force on perd aussi la vie,
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carriere un destin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par-tout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,

Le Comte en votre Cour l'a fait presqu'à vos yeux,
Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, & digne de son Roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête:
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras;
Si Chiméne se plaint qu'il a tué son pere,
Il ne l'eut jamais fait, si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce Chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chiméne,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, & bien considérée
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
D. Sanche, remettez Chiméne en sa maison,
Dom Diégue aura ma cour & sa foi pour prison.
(*à D. Arias.*)

Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMENE.

Il est juste, grand Roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prens du repos, ma fille, & calme tes douleurs.

CHIMENE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? Où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil,
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! Viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte,
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asyle en la maison du mort!

Jamais un meurtrier en fit-il ſon refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens auſſi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un viſage étonné,
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge eſt mon amour, mon juge eſt ma Chi-
méne,
Je mérite la mort de mériter ſa haine;
Et j'en viens recevoir, comme un bien ſouverain,
Et l'arrêt de ſa bouche, & le coup de ſa main.

ELVIRE.

Fuit plutôt de ſes yeux, fuit de ſa violence,
A ſes premiers tranſports dérobe ta préſence;
Va, ne t'expoſe point aux premiers mouvemens
Que pouſſera l'ardeur de ſes reſſentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire,
Ne peut pour mon ſupplice avoir trop de colere;
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plutôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

Chiméne eſt au palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grace, ôte-moi de ſouci,
Que ne dira-t'on point ſi l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médiſant, pour comble à ſa miſere,
L'accuſe d'y ſouffrir l'aſſaſſin de ſon pere,
Elle va revenir, elle vient, je la vois;
Du moins, pour ſon honneur, Rodrigue, cache-toi.



SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Oui, Madame, il vous faut de ſanglantes victimes,
Votre colere eſt juſte, & vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprens pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous conſoler:
Mais ſi de vous ſervir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable,
Employez mon amour à venger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuſe!

D. SANCHE.

De grace, acceptez mon ſervice.

CHIMENE.

J'offenſerois le Roi qui m'a promis juſtice.

D. SANCHE.

Vous ſavez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'aſſez ſouvent le crime échappe à ſa longueur;
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes,
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes,
La voie en eſt plus ſûre, & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'eſt le dernier remede, & s'il y faut venir,

Et que de mes malheurs cette pitié vous dure ;
Vous ferez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'eſt l'unique bonheur où mon ame prétend :
Et pouvant l'eſpérer, je m'en vais trop content.



SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ENfin je me vois libre, & je puis ſans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner paſſage à mes triſtes ſoupirs,
Je puis t'ouvrir mon ame & tous mes déplaiſirs.
Mon pere eſt mort, Elvire, & la premiere épée
Dont s'eſt armé Rodrigue a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

ELVIRE.

Repoſez-vous, Madame.

CHIMENE.

Ah! que mal à propos,
Dans un malheur ſi grand, tu parles de repos!
Par où ſera jamais ma douleur appaiſée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a cauſée ?

Et que dois-je efpérer qu'un tourment éternel,
Si je pourfuis un crime aimant le criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un pere, & vous l'aimez encore?

CHIMENE.

C'eft peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
Ma passion s'oppofe à mon reffentiment,
Dedans mon ennemi je trouve mon amant,
Et je fens qu'en dépit de toute ma colere,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon pere,
Il l'attaque, il le preffe, il céde, il fe défend,
Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant:
Mais en ce dur combat de colere & de flamme,
Il déchire mon cœur fans partager mon ame,
Et quoique mon amour ait fur moi de pouvoir,
Je ne confulte point pour fuivre mon devoir.
Je cours fans balancer où mon honneur m'oblige;
Rodrigue m'eft bien cher, fon intérêt m'afflige,
Mon cœur prend fon parti, mais malgré fon effort,
Je fais ce que je fuis, & que mon pere eft mort.

ELVIRE.

Penfez-vous le pourfuivre?

CHIMENE.

Ah! cruelle penfée;
Et cruelle pourfuite où je me vois forcée!
Je demande fa tête, & crains de l'obtenir,
Ma mort fuivra la fienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un deffein fi tragique,
Ne vous impofez point de loi fi tyrannique.

CHIMENE.

Quoi! Mon pere étant mort, & presque entre mes bras,
Son sang criera vengeance, & je ne l'aurai pas!
Mon cœur honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher; vous avez assez fait,
Vous avez vu le Roi, n'en pressez point l'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge,
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout que pensez-vous donc faire?

CHIMENE.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, & mourir après lui.



SCENE

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

HE bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous? Et qu'est ce que je vois?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, Laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,
Après, ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMENE.

Quoi! Du sang de mon pere encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chiméne.

CHIMENE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colere, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il eſt teint de mon ſang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainſi la teinture du tien.

CHIMENE.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le pere par le fer, la fille par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis ſouffrir;
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais ſans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin, n'attens pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Déshonoroit mon pere, & me couvroit de honte,
Tu ſais comme un ſoufflet touche un homme de cœur,
J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur,
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur & mon pere,
Je le ferois encor, ſi j'avois à le faire.
Ce n'eſt pas qu'en effet contre mon pere & moi
Ma flamme aſſez long tems n'ait combattu pour toi;

Juge de son pouvoir. Dans une telle offense
J'ai pu délibérer si j'en prendrois vengeance,
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt.
Je me suis accusé de trop de violence;
Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
A moins que d'opposer à tes plus forts appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas,
Que malgré cette part que j'avois en ton ame,
Qui m'aima généreux, me haïroit infâme,
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'étoit m'en rendre indigne & diffamer ton choix.
Je te le dis encor, & quoique j'en soupire,
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire,
Je t'ai fait une offense, & j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte & pour te mériter.
Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon pere,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire,
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois,
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sçais qu'un pere mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime:
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah, Rodrigue! Il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.

Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage:
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien,
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire,
Elle a vengé ton pere, & soutenu ta gloire,
Même soin me regarde, & j'ai pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, & mon pere à venger.
Hélas! Ton intérêt ici me déseſpére;
Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon pere,
Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eut pu recevoir;
Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,
Quand une main si chere eut essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû,
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine;
Car enfin, n'attens pas de mon affection
De lâches sentimens pour ta punition;
De quoi qu'en ta faveur mon amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne;
Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne différe donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête, & je te l'abandonne,
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en sera doux aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice,
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si
beau.

CHIMENE.

Va, je ſuis ta partie, & non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, eſt-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre,
C'eſt d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te pourſuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générofité doit répondre à la mienne;
Et pour venger un pere emprunter d'autres bras,
Ma Chiméne, crois-moi, c'eſt n'y répondre pas.
Ma main ſeule du mien a ſu venger l'offenſe;
Ta main ſeule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel! à quel propos ſur ce point t'obſtiner?
Tu t'es vengé ſans aide, & tu m'en veux donner?
Je ſuivrai ton exemple, & j'ai trop de courage
Pour ſouffrir qu'avec toi ma gloire ſe partage.
Mon pere & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton déſeſpoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! Hélas! Quoi que je faſſe,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace?
Au nom d'un pere mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié;
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu ſi peu le blâme, & ſi peu les faux bruits?
Quand on ſaura mon crime & que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie & l'impoſture?
Force-les au ſilence, & ſans plus diſcourir,
Sauve ta renommée en me faiſant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laiſſant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Eleve au Ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, & que je te pourſuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime;
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit ſortir, mon honneur court hazard.
La ſeule occaſion qu'aura la médiſance,
C'eſt de ſavoir qu'ici j'ai ſouffert ta préſence;
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoi te réſous-tu?

CHIMENE.

Malgré des feux ſi beaux qui troublent ma colere,
Je ferai mon poſſible à bien venger mon pere;

Mais malgré la rigueur d'un ſi cruel devoir,
Mon unique ſouhait eſt de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIMENE.

O comble de miſéres!

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos peres!

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eut cru!

D. RODRIGUE.

Chiméne, qui l'eut dit!

CHIMENE.

Que notre heur fut ſi proche, & ſi-tôt ſe perdit?

D. RODRIGUE.

Et que ſi près du port, contre toute apparence,
Un orage ſi prompt briſât notre eſpérance!

CHIMENE.

Ah! mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah! regrets ſuperflus!

CHIMENE.

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta pourſuite elle me ſoit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne reſpirer pas un moment après toi.
Adieu, Sors, & ſur-tout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le Ciel vous envoie...

CHIMENE.

Ne m'importune plus, laiſſe-moi ſoupirer,
Je cherche le ſilence & la nuit pour pleurer.



SCENE V.

D. DIEGUE *ſeul.*

JAmais nous ne goûtons de parfaite allégreſſe,
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlés de triſteſſe,
Toûjours quelques ſoucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en ſent l'atteinte,
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé,
Et je ne ſaurois voir la main qui m'a vengé.
Envain je m'y travaille, & d'un ſoin inutile,
Tout caſſé que je ſuis, je cours toute la ville:
Ce peu que mes vieux ans m'ont laiſſé de vigueur,
Se conſume ſans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit ſi ſombre,
Je penſe l'embraſſer, & n'embraſſe qu'une ombre,
Et mon amour déçu par cet objet trompeur,
Se forme des ſoupçons qui redoublent ma peur.

Je ne découvre point de marques de sa fuite,
Je crains du Comte mort les amis & la suite,
Leur nombre m'épouvante, & confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes Cieux! me trompai-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance?
C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont
exaucés.
Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessés.

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, enfin le Ciel permet que je te
voie.

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIEGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie,
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer,
Tu l'as bien imitée, & ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que
tu viens,
Ton premier coup d'épée égale tous les miens;
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée,
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.

Appui de ma vieillesse, & comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue, & reconnois la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvois pas moins,
Etant sorti de vous, & nourri par vos soins;
Je m'en tiens trop heureux, & mon ame est ravie
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie:
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux,
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate,
Assez & trop long-tems votre discours le flatte:
Je ne me repens point de vous avoir servi,
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame;
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu,
Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, & tu me rends ma gloire,
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foiblesses,
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses,

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah! Que me dites-vous?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois ſavoir.

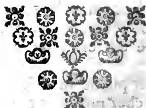
D. RODRIGUE.

Mon honneur offenſé ſur moi-même ſe venge;
Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change!
L'infamie eſt pareille, & ſuit également
Le guerrier ſans courage, & le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure,
Souffrez-moi généreux ſans me rendre parjure;
Mes liens ſont trop forts pour être ainſi rompus,
Ma foi m'engage encor, ſi je n'eſpére plus,
Et ne pouvant quitter, ni poſſéder Chiméne,
Le trépas que je cherche eſt ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'eſt pas tems encor de chercher le trépas;
Ton prince & ton pays ont beſoin de ton bras.
La flotte qu'on craignoit, dans ce grand fleuve, entrée,
Croit ſurprendre la ville, & piller la contrée;
Les Mores vont deſcendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les amenent ſans bruit.
La cour eſt en déſordre, & le peuple en allarmes,
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon honneur à permis
Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes amis,
Qui ſachant mon affront, pouſſés d'un même zele,

Se venoient tous offrir à venger ma querelle :
Tu les a prévenus, mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au ſang des Africains.
Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande,
C'eſt toi que veut pour chef leur généreuſe bande.
De ces vieux ennemis va ſoutenir l'abord,
Là, ſi tu veux mourir, trouve une belle mort;
Prens-en l'occaſion, puiſqu'elle t'eſt offerte,
Fais devoir à ton Roi ſon ſalut à ta perte.
Mais reviens en plutôt les palmes ſur le front,
Ne borne point ta gloire à venger un affront.
Porte la plus avant, force par ta vaillance
Ce Monarque au pardon, & Chiméne au ſilence.
Si tu l'aimes, apprens que revenir vainqueur
C'eſt l'unique moyen de regagner ſon cœur.
Mais le tems eſt trop cher pour le perdre en paroles,
Je t'arrête en diſcours, & je veux que tu voles;
Viens, ſuis-moi, va combattre, & montrer à ton Roi,
Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'Eſt-ce point un faux bruit? Le ſais-tu
bien, Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte juſqu'au Ciel d'une commune voix
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte,
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus
prompte;
Trois heures de combat laiſſent à nos guerriers
Une victoire entiere, & deux Rois priſonniers;
La valeur de leur chef ne trouvoit point d'ob-
ſtacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles?

ELVIRE.

De ſes nobles efforts ces deux Rois ſont le prix,
Sa main les a vaincus, & ſa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu ſavoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du peuple qui par-tout fait ſonner ſes louanges ;
Le nomme de ſa joie & l'objet & l'auteur,
Son ange tutélaire & ſon libérateur.

CHIMENE.

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'oſe encor paroître en ſa préſence,
Mais Don Diégue ravi lui préſente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés ;
Et demande pour grace à ce généreux prince,
Qu'il daigne voir la main qui ſauve la province.

CHIMENE.

Mais n'eſt-il point bleſſé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur! Reprenez vos eſprits.

CHIMENE.

Reprenons donc auſſi ma colere affoiblie,
Pour avoir ſoin de lui, faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le loue, & mon cœur y conſent!
Mon honneur eſt muet, mon devoir impuiſſant!
Silence, mon amour, laiſſe agir ma colere :
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon pere.
Ces triſtes vêtemens, où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produit ſa valeur,
Et quoiqu'on diſe ailleurs d'un cœur ſi magnanime,
Ici tous les objets me parlent de ſon crime.
Vous, qui rendez la force à mes reſſentimens ;
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe que me preſcrit ſa premiere victoire,
Contre ma paſſion ſoutenez bien ma gloire ;

Et lorſque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon eſprit de mon triſte devoir;
Attaquez ſans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces tranſports, voici venir l'Infante.

SCENE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

JE ne viens pas ici conſoler tes douleurs;
Je viens plutôt mêler mes ſoupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie;
Et goûtez le bonheur que le Ciel vous envoie.
Madame, autre que moi n'a droit de ſoupirer,
Le péril dont Rodrigue a ſçu nous retirer,
Et le ſalut public que vous rendent ſes armes,
A moi ſeule aujourd'hui ſouffrent encor les larmes.
Il a ſauvé la ville, il a ſervi ſon Roi,
Et ſon bras valeureux n'eſt funeſte qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chiméne, il eſt vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Déja ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles;
Et je l'entens par-tout publier hautement

Auſſi brave guerrier, que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce diſcours populaire ;
Ce jeune Mars qu'il loue a ſçu jadis te plaire,
Il poſſédoit ton ame, il vivoit ſous tes loix,
Et vanter ſa valeur, c'eſt honorer ton choix.

CHIMENE.

Chacun peut la vanter avec quelque juſtice,
Mais pour moi ſa louange eſt un nouveau ſupplice ;
On aigrit ma douleur en l'élevant ſi haut,
Je vois ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut.
Ah, cruels déplaiſirs à l'eſprit d'une amante!
Plus j'apprens ſon mérite, & plus mon feu s'augmente ;
Cependant mon devoir eſt toûjours le plus fort,
Et, malgré mon amour, va pourſuivre ſa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute eſtime,
L'effort que tu te fis parut ſi magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admiroit ton courage, & plaignoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidelle ?

CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juſte alors ne l'eſt plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant eſt notre unique appui,
L'eſpérance & l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le ſoutien de Caſtille, & la terreur du More ;
Le Roi même eſt d'accord de cette vérité,

Que

Que ton pere en lui seul se voit ressuscité,
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi! Pour venger un pere est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime,
Et pour être punis avons-nous part au crime?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un pere mort t'obligeoit d'accuser;
Je te voudrois moi-même en arracher l'envie;
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMENE.

Ah! Ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté,
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,
Quoiqu'un peuple l'adore, & qu'un Roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité, quand pour venger un pere
Notre devoir attaque une tête si chere;
Mais c'en est un encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme,
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impose cette loi;
Aussi bien que crois-tu que t'accorde le Roi?

CHIMENE.

Il peut me refuser: mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chiméne, à ce que tu veux faire.
Adieu. Tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMENE.

Après mon pere mort, je n'ai point à choisir.



SCENE III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille,
Qui fut toûjours la gloire & l'appui de Castille,
Race de tant d'ayeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a si-tôt égalés,
Pour te recompenser ma force est trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Mores défaits, avant qu'en ces allarmes,
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton Roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux Rois tes captifs seront ta récompense,
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence;
Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Soit désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout cede,
Qu'il comble d'épouvante & Grenade & Tolède;

Et qu'il marque à tous ceux qui vivent ſous mes loix
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre Majeſté, Sire, épargne ma honte,
D'un ſi noble ſervice elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un ſi grand Roi,
De mériter ſi peu l'honneur que j'en reçois.
Je ſçai trop que je dois au bien de votre empire,
Et le ſang qui m'anime, & l'air que je reſpire;
Et quand je les perdrai pour un ſi digne objet,
Je ferai ſeulement le devoir d'un ſujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon ſervice engage,
Ne s'en acquittent pas avec même courage;
Et lorſque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de ſi rares ſuccès.
Souffre donc qu'on te loue, & de cette victoire
Apprens-moi plus au long la véritable hiſtoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez ſu qu'en ce danger preſſant
Qui jetta dans la ville un effroi ſi puiſſant,
Une troupe d'amis chez mon pere aſſemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée...
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'oſai l'employer ſans votre autorité;
Le péril approchoit, leur brigade étoit prête,
Me montrant à la cour je hazardois ma tête,
Et s'il la falloit perdre, il m'étoit bien plus doux
De ſortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuſe ta chaleur à venger ton offenſe;
Et l'état défendu me parle en ta défenſe.

Crois que dorénavant Chiméne a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais, poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assûrance.
Nous partîmes cinq cens, mais par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenoient du courage.
J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés;
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée aide à mon stratagême;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre & que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, & d'un commun effort
Les mores & la mer montent jusques au port.
On les laisse passer, tout leur paroît tranquille,
Point de soldats au port, point aux murs de la ville;
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris,
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,

Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, & tous en même tems
Poussons jusques au Ciel mille cris éclatans.
Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent,
Ils paroissent armés, les Mores se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus,
Avant que de combattre ils s'estiment perdus,
Ils couroient au pillage, & rencontrent la guerre,
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bien-tôt, malgré nous, leurs Princes les rallient,
Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublient,
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées,
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre, & le fleuve, & leur flotte, & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célebres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténébres,
Où chacun seul témoin des grands coups qu'il donnoit,
Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit!
J'allois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & soutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient les pousser à leur tour;
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage,

Le More voit sa perte, & perd soudain courage;
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre céde à la peur de mourir.
Il gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables,
Poussent jusqu'aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, & sans considérer
Si leurs Rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs Rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment, & vendent bien leur vie,
A se rendre moi-même envain je les convie,
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas:
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats
Et que seuls déformais envain ils se défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même-tems,
Et le combat cessa faute de combattans.
C'est de cette façon que pour votre service...

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chiméne vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle & l'importun devoir!

Va, je ne la veux pas obliger à te voir;
Pour tous remerciemens il faut que je te chaſſe,
Mais, avant que ſortir, viens que ton Roi t'embraſſe. [*D Rodrigue rentre.*]

D. DIEGUE.

Chiméne le pourſuit, & voudroit le ſauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triſte.

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

D. FERNAND.

ENfin, ſoyez contente,
Chiméne, le ſuccès répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le deſſus,
Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a reçus,
Rendez graces au Ciel qui vous en a vengée.
(*à D. Diégue.*)
Voyez comme déjà ſa couleur eſt changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait
Dans cette pamoiſon, Sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les ſecrets de ſon ame,
Et ne vous permet plus de douter de ſa flamme.

CHIMENE.

Quoi! Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour;
Et te conserve encore une immuable amour;
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMENE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse,
Un excès de plaisir nous rend tous languissans;
Et quand il surprend l'ame, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible,
Chiméne, ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Hé bien, Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pamoison l'effet de ma douleur,
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;
Son trépas déroboit sa tête à ma poursuite.
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue, & mes desseins trahis.
Une si belle fin m'est trop injurieuse,
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'éleve si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échaffaud.
Qu'il meure pour mon pere, & non pour la patrie,
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie:
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, & je le puis sans crime;
Elle assure l'état, & me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,

Le Chef au lieu de fleurs couronné de lauriers;
Et pour dire en un mot ce que j'en considére,
Digne d'être immolé aux mânes de mon pere.
Hélas! A quel espoir me laissai-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on méprise?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise;
Là sous votre pouvoir tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des ennemis;
Dans leur sang répandu la justice étouffée,
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée.
Nous en croissons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait suivre son char au milieu de deux Rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence,
Quand on rend la justice, on met tout en balance.
On a tué ton pere, il étoit l'aggresseur,
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître,
Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le maître;
Et ta flamme en secret rend graces à ton Roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMENE.

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colère!
L'auteur de mes malheurs! L'assassin de mon pere!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas,
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes,
C'est par-là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par-là que je dois me venger.

A tous vos cavaliers je demande sa tête,
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je suis sa conquête,
Qu'ils le combattent, Sire, & le combat fini,
J'épouse le vainqueur si Rodrigue est puni.
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattans affoiblit un état.
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent, & soutient le coupable;
J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;
Et quoiqu'ait pu commettre un cœur si magnanime,
Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

CHIMENE.

Quoi! Sire, pour lui seul vous renversez des loix
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois!
Que croira votre peuple, & que dira l'envie,
Si sous votre défense il ménage sa vie;
Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas!
De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire,
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire;
Le Comte eut de l'audace, il l'en a sçu punir,
Il l'a fait en brave homme, & le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse,
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la place,

Et le prix que Chiméne au vainqueur a promis,
De tous mes cavaliers feroit fes ennemis.
L'oppofer feul à tous feroit trop d'injuftice,
Il fuffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choifis qui tu voudras, Chiméne, & choifis bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excufez point par-là ceux que fon bras étonne,
Laiffez un champ ouvert où n'entrera perfonne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage affez vain s'oferoit prendre à lui?
Qui fe hazarderoit contre un tel adverfaire?
Qui feroit ce vaillant, ou bien ce téméraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'affaillant,
Je fuis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.
(*à Chiméne.*)
Accordez cette grace à l'ardeur qui me preffe,
Madame, vous favez quelle eft votre promeffe.

D. FERNAND.

Chiméne, remets-tu ta querelle en fa main?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage,
On eft toûjours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille & combattre à l'inftant?

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du móins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi, ni de ma cour il n'aura la présence.

(à D Arias.)

Vous seul des combattans jugerez la vaillance,
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur;
Et le combat fini m'amenez le vainqueur.
Quelqu'il soit, même prix est acquis à sa peine,
Je le veux de ma main présenter à Chiméne;
Et que, pour récompense, il reçoive sa foi.

CHIMENE.

Quoi, Sire, m'imposer une si dure loi!

D. FERNAND.

Tu t'en plains, mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte,
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux,
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, D. RODRIGUE.

CHIMENE.

Quoi, Rodrigue en plein jour! D'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel dire un dernier adieu.
Cet immuable amour qui ſous vos loix m'engage,
N'oſe accepter ma mort ſans vous en faire hommage.

CHIMENE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos rèſſentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir! Don Sanche eſt-il ſi redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu ſi foible, & qui le rend ſi fort?
Rodrigue va combattre, & ſe croit déjà mort!
Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon pere,

Va combattre Don Sanche, & déjà déſeſpére!
Ainſi donc au beſoin ton courage s'abat?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon ſupplice, & non pas au combat,
Et ma fidéle ardeur ſçait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toûjours même cœur, mais je n'ai point de bras
Quand il faut conſerver ce qui ne vous plait pas;
Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle,
Si j'euſſe combattu pour ma ſeule querelle.
Mais défendant mon Roi, ſon peuple & mon pays,
A me défendre mal je les aurois trahis.
Mon eſprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il en veuille ſortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon ſeul intérêt;
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt;
Votre reſſentiment choiſit la main d'un autre,
Je ne méritois pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repouſſer les coups,
Je dois plus de reſpect à qui combat pour vous;
Et ravi de penſer que c'eſt de vous qu'ils viennent,
Puiſque c'eſt votre honneur que ſes armes ſoutiennent,
Je vais lui préſenter mon eſtomac ouvert,
Adorant en ſa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triſte devoir la juſte violence,
Qui me fait malgré moi pourſuivre ta vaillance,

Prefcrit à ton amour une fi forte loi,
Qu il te rend fans défenfe à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire,
Qu'ainfi que de ta vie, il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le faura mort on le croira vaincu.
Ton honneur t'eft plus cher que je ne te fuis chére,
Puifqu'il trempe tes mains dans le fang de mon pere;
Et te fait renoncer, malgré ta paffion,
A l'efpoir le plus doux de ma poffeffion:
Je t'en vois cependant faire fi peu de compte,
Que fans rendre combat tu veux qu'on te furmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu?
Quoi! n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenfer, n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon pere avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu fouffres un vainqueur?
Va, fans vouloir mourir, laiffe-moi te pourfuivre,
Et défens ton honneur, fi tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte, & les Mores défaits,
Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets?
Elle peut dédaigner le foin de me défendre;
On fait que mon courage ofe tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, & que deffous les cieux,
Auprès de mon honneur rien ne m'eft précieux.
Non, non, en ce combat, quoique vous veuillez croire,

Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire;
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement: *Il adoroit Chiméne,*
Il n'a pas voulu vivre & mériter sa haine,
Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
Qui forçoit sa maîtresse a poursuivre sa mort;
Elle vouloit sa tête, & son cœur magnanime,
S'il l'en eut refusé, eut pensé faire un crime.
Pour venger son honneur il perdit son amour,
Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,
Préférant quelque espoir qu'eut son ame asservie,
Son honneur à Chiméne, & Chiméne à sa vie.
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat,
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eut pu vous satisfaire.

CHIMENE.

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie & tôn honneur sont de foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défens-toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te dirai je encor plus? Va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chiméne est le prix.
Adieu. Ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE

D. RODRIGUE *seul.*

Eſt-il quelque ennemi qu'à préſent je ne dompte?
Paroiſſez, Navarrois, Mores & Caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de vaillans,
Uniſſez-vous enſemble, & faites une armée
Pour combattre une main de la ſorte animée;
Joignez tous vos efforts contre un eſpoir ſi doux,
Pour en venir à bout c'eſt trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE *ſeule.*

T'Ecouterai-je encor, reſpect de ma naiſſance,
Qui fais un crime de mes feux?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puiſſance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux?
Pauvre princeſſe, auquel des deux
Dois tu prêter obéiſſance?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi,
Mais pour être vaillant, tu n'es pas fils de Roi.
Impitoyable ſort dont la rigueur ſépare
Ma gloire d'avec mes déſirs!
Eſt-il dit que le choix d'une vertu ſi rare
Coûte à ma paſſion de ſi grands déplaiſirs?
O cieux! A combien de ſoupirs
Faut-il que mon cœur ſe prépare,
Si jamais il n'obtient ſur un ſi long tourment,
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant?
Mais c'eſt trop de ſcrupule, & ma raiſon s'étonne

Du mépris d'un si digne choix ;
Bien qu'aux Monarques seuls ma naissance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes loix ;
Après avoir vaincu deux Rois,
Pourrois-tu manquer de couronne?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois regner ?
Il est digne de moi, mais il est à Chiméne,
Le don que j'en ai fait me nuit,
Entre eux la mort d'un pere a si peu mis de haine,
Que le devoir du sang à regret le poursuit :
Ainsi n'espérons aucun fruit
De son crime ni de ma peine,
Puisque pour me punir le destin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

OU viens-tu, Léonor ?

LEONOR.

Vous applaudir, Madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendroit ce repos dans un comble d'ennui ?

LEONOR.

Si l'amour vit d'espoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage ;

Vous savez le combat où Chiméne l'engage.
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, & votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah, qu'il s'en faut encor !

LEONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre ?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amans apprend trop d'artifices.

LEONOR.

Pourrez-vous quelque chose après qu'un pere mort
N'a pû dans leurs esprits allumer de discord ?
Car Chiméne aisément montre par sa conduite,
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, & pour son combattant,
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.
Elle n'a point recours à ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses :
Don Sanche lui suffit, & mérite son choix,
Parce qu'il va s'armer pour la premiere fois.
Elle aime en ce duel son peu d'expérience ;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance ;
Et sa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paroître appaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur

A l'envi de Chiméne adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée !

LEONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née.
Le Ciel vous doit un Roi, vous aimez un sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme;
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme.
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux Rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme;
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup le donner à Chiméne;
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Elvire, que je souffre, & que je suis à plaindre!
Je ne sais qu'espérer, & je vois tout à craindre.
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir,

Je ne souhaite rien sans un prompt repentir ;
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes,
Le plus heureux succès me coûtera des larmes,
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon pere est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un & d'autre côté je vous vois soulagée,
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,
Il soutient votre gloire, & vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoi ! L'objet de ma haine, ou bien de ma colere !
L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon pere !
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon ame se rebelle,
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.
Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toûjours ce haut ressentiment,
Et poursuivre toûjours la mort de votre amant.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance
Lui couronnant le front, vous impose silence,

Que la loi du combat étouffe vos soupirs ;
Et que le Roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMENE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ?
Mon devoir est trop fort ; & ma perte trop grande ;
Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi,
Que celle du combat, & le vouloir du Roi.
Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine ;
Mais non pas avec lui la gloire de Chiméne ;
Et quoiqu'à sa victoire un Monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

CHIMENE.

Gardez, pour vous punir de cette orgueil étrange,
Que le Ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur !
Que prétend ce devoir, & qu'est-ce qu'il espére ?
La mort de votre amant vous rendra-t'elle un pere ?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?
Faut-il perte sur perte, & douleur sur douleur ?
Allez, dans le caprice où votre honneur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine,
Et nous verrons du Ciel l'équitable courroux
Vous laisser par sa mort D. Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeste augure.
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,
Sinon en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
Mais s'il étoit vaincu, je serois à D. Sanche,
Cette appréhension fait naître mon souhait.
Que vois-je ? malheureuse ! Elvire c'en est fait.

SCENE V.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE,

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée...

CHIMENE.

Quoi! Du ſang de Rodrigue encor toute trempée!
Perfide, oſes-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimois le mieux?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon pere eſt ſatisfait, ceſſe de te contraindre.
Un même coup a mis ma gloire en ſûreté,
Mon ame au déſeſpoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un eſprit plus raſſis...

CHIMENE.

Tu me parles encore,
Exécrable aſſaſſin d'un héros que j'adore?
Va, tu l'as pris en traître, un guerrier ſi vaillant
N'eut jamais ſuccombé ſous un tel aſſaillant.
N'eſpére rien de moi, tu ne m'as point ſervie,
En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impreſſion, qui loin de m'écouter...

CHIMENE.

Veux-tu que de ſa mort je t'écoute vanter?
Que j'entende à loiſir avec quelle inſolence
Tu peindras ſon malheur, mon crime & ta vaillance?

SCENE VI.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Sire, il n'eſt plus beſoin de vous diſſimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céler.
J'aimois, vous l'avez ſu, mais pour venger mon pere
J'ai bien voulu proſcrire une tête ſi chere:
Votre Majeſté, Sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue eſt mort, & ſa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée;
J'ai dû cette vengeance à qui m'a miſe au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défenſe,
Et du bras qui me perd je ſuis la récompenſe.
Sire, ſi la pitié peut émouvoir un Roi,
De grace, révoquez une ſi dure loi;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laiſſe mon bien, qu'il me laiſſe à moi-même,
Qu'en un cloître ſacré je pleure inceſſamment
Juſqu'au dernier ſoupir mon pere & mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par ſa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chiméne, ſors d'erreur; ton amant n'eſt pas mort,

Et D. Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçûe;
Je venois du combat lui raconter l'iſſue.
Ce généreux guerrier dont ſon cœur eſt charmé,
Ne crains rien, m'a-t il dit, quand il m'a déſarmé,
Je laiſſerai plutôt la victoire incertaine,
Que de répandre un ſang hazardé pour Chimène:
Mais puiſque mon devoir m'appelle auprès du Roi,
Va de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du vainqueur lui porter ton épée.
Sire, j'y ſuis venu, cet objet l'a trompée,
Elle m'a cru vainqueur me voyant de retour,
Et ſoudain ſa colere a trahi ſon amour,
Avec tant de tranſport & tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau ſuccès d'une amour ſi parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un ſi beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un déſaveu,
Une louable honte envain t'en ſollicite,
Ta gloire eſt dégagée, & ton devoir eſt quitte,
Ton pere eſt ſatisfait, & c'étoit le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le Ciel autrement en diſpoſe,
Ayant tout fait pour lui, fais pour toi quelque choſe;
Et ne ſois point rebelle à mon commandement.
Qui te donne un époux aimé ſi cherement.



SCENE VII. & Derniere.

D. FERNAND, L'INFANTE, D. DIEGUE, D. ARIAS, D RODRIGUF, D. ALONSE, D. SANCHE, CHIMENE, LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Séche tes pleurs, Chiméne, & reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta Princesse,

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête
Madame, mon amour n'employera point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un pere,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un champ, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée?
Si mon crime par-là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais si ce fier honneur toûjours inexorable
Ne se peut appaiser sans la mort du coupable,

N'armez plus contre moi le pouvoir des humains,
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible,
Prenez une vengeance à tout autre impossible :
Mais du moins que ma mort suffise à me punir ;
Ne me bannissez point de votre souvenir ;
Et puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher, conservez ma mémoire,
Et dites quelquefois en déplorant mon sort,
S'il ne m'avoit aimé, il ne seroit pas mort.

CHIMENE.

Releve-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
Je vous en ai trop dit, pour m'en pouvoir dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et quand un Roi commande, on lui doit obéir.
Mais à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cette hymenée ?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord ?
Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel.

D. FERNAND.

Le tems assez souvent a rendu légitime
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui ;
Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire,
Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi,

Qui sans marquer de tems lui destine ta foi,
Prens un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander une armée, & ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi,
Ils t'ont nommé seigneur, & te voudront pour Roi.
Mais parmi tes hauts faits sois-lui toûjours fidéle,
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle,
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chiméne, & pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espére en ton courage, espére en ma promesse,
Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le tems, ta vaillance, & ton Roi.

FIN.

MITHRIDATE
TRAGÉDIE.

Par Monſieur RACINE.



ACTEURS.

MITHRIDATE, *Roi de Pont, & de quantité d'autres Royaumes.*

MONIME, *accordée avec Mithridate, & déja déclarée Reine.*

PHARNACE, } *Fils de Mithridate,*
XIPHARES, } *mais de différentes meres.*

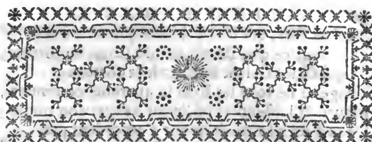
ARBATE, *Confident de Mithridate, & Gouverneur de la Place de Nymphée.*

PHŒDIME, *Confidente de Monime.*

ARCAS, *Domestique de Mithridate.*

GARDES.

La Scene est à Nymphée, Port de Mer sur le Bosphore Cimmérien, dans la Taurique Chersonnese.



MITHRIDATE
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARE'S, ARBATE.

XIPHARE'S.

On nous faisoit, Arbate, un fidelle rapport;
Rome, en effet, triomphe, & Mithridate est mort.
Les Romains vers l'Euphrate ont attaqué mon Pere,
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son Camp dispersé,
Dans la foule des morts en fuyant l'a laissé;
Et j'ai sçu qu'un Soldat, dans les mains de Pompée,
Avec son Diadême a remis son épée.

Ainsi ce Roi, qui seul a durant quarante ans,
Lassé tout ce que Rome eut de Chefs importans,
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt, & laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux Fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur! Quoi, l'ardeur de regner en sa place,
Rend déja Xipharés ennemi de Pharnace?

XIPHARE'S.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux Empire acheter les débris.
Je sçais en lui des ans respecter l'avantage;
Et content des Etats marqués pour mon partage,
Je verrai sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains? Le Fils de Mithridate;
Seigneur? Est-il bien vrai?

XIPHARE'S.

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès long-tems tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome & du Vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon pere fidelle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle:
Cependant, & ma haine & ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARE'S.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime,

Qui

Qui du Roi notre pere attira tous les vœux,
Dont Pharnace après lui, se déclare amoureux...

ARBATE.

Hé bien, Seigneur ?

XIPHARE'S.

Je l'aime, & ne veux plus m'en taire,
Puisqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon Frere.
Tu ne t'attendois pas sans doute à ce discours;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est long-tems accru dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, & mes derniers ennuis!
Mais dans l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est guére le tems d'occuper ma mémoire
A rappeller le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la Reine le premier;
Que mon pere ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit: mais au lieu d'offrir à ses beautés
Un hymen & des vœux dignes d'être écoutés,
Il crut que sans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu sçais par quels efforts il tenta sa vertu,
Et que lasse d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toûjours plein de son amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter son Diadême.
Juge de mes douleurs, quand les bruits trop certains
M'annoncerent du Roi l'amour & les desseins;
Quand je sçus qu'à son lit Monime réservée,

Avoit pris avec toi le chemin de Nymphée.
Hélas! ce fut encor dans ce tems odieux,
Qu'aux offres des Romains ma mere ouvrit les
yeux,
Ou pour venger ſa foi par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon pere, & rendit aux Romains
La Place & les tréſors confiés en ſes mains.
Que devins-je au récit du crime de ma mere!
Je ne regardai plus mon rival dans mon pere.
J'oubliai mon amour par le ſien traverſé.
Je n'eus devant les yeux que mon pere offenſé.
J'attaquai les Romains; & ma mere éperdue
Me vit, en reprenant cette Place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer,
Et chercher en mourant à la déſavouer.
L'Euxin depuis ce tems fut libre, & l'eſt encore;
Et des rives de Pont aux rives du Boſphore,
Tout reconnut mon pere; & ſes heureux Vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.
Je voulois faire plus. Je prétendois, Arbate,
Moi-même à ſon ſecours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus ſoudain frappé du bruit de ſon trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le céle pas,
Monime, qu'en tes mains mon pere avoit laiſſée,
Avec tous ſes attraits revint en ma penſée.
Que dis-je? en ce malheur je tremblai pour ſes
jours :
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu ſçais combien de fois ſes jalouſes tendreſſes
Ont pris ſoin d'aſſurer la mort de ſes maîtreſſes.

Je volai vers Nymphée; & mes triftes regards
Rencontrerent Pharnace au pied de fes remparts.
J'en conçus, je l'avoue, un préfage funefte:
Tu nous reçus tous deux, & tu fçais tout le refte.
Pharnace, en fes deffeins toûjours impétueux,
Ne diffimula point fes vœux préfomptueux:
De mon pere à la Reine, il conta la difgrace,
L'affura de fa mort, & s'offrit en fa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter:
Mais enfin à mon tour je prétends éclater.
Autant que mon amour refpecta la puiffance
D'un pere, à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour maintenant révolté,
De ce nouveau Rival brave l'autorité.
Ou Monime à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire;
Ou bien, quelques malheurs qu'il en puiffe avenir,
Ce n'eft que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les fecrets que je voulois t'apprendre:
C'eft à toi de choifir quel parti tu dois prendre;
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'efclave des Romains, ou les Fils de ton Roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée & me parler en maître;
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le fien.
Le Pont eft fon partage, & Colchos eft le mien;
Et l'on fçait que toûjours la Colchide & fes Princes
Ont compté ce Bofphore au rang de leurs Provinces.

ARBATE.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,

Mon choix eſt déja fait, je ferai mon devoir:
Avec le même zéle, avec la même audace
Que je ſervois le pere & gardois cette Place,
Et contre votre frere, & même contre vous,
Après la mort du Roi, je vous ſers contre tous.
ſans vous, ne ſçais-je pas que ma mort aſſurée,
De Pharnace en ces lieux alloit ſuivre l'entrée?
Sçais-je pas que mon ſang par ſes mains répandu,
Eut ſouillé ce rempart contre lui défendu?
Aſſurez-vous du cœur & du choix de la Reine.
Du reſte, ou mon crédit n'eſt plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laiſſant le Boſphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARE'S.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extreme!
Mais on vient: cours, ami; c'eſt Monime elle-même.

SCENE II.

MONIME, ZIMPHARE'S.

MONINE.

SEigneur, je viens à vous: car enfin, aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel ſera mon appui!
Sans parens, ſans amis, déſolée & craintive,
Reine long-tems de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant ſans avoir eu d'époux,

Seigneur, de mes malheurs ce ſont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime :
J'eſpére toutefois qu'un cœur ſi magnanime
Ne ſacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du ſang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace :
C'eſt lui, Seigneur, c'eſt lui dont la coupable audace
Veut la force à la main m'attacher à ſon ſort,
Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
Sous quel aſtre cruel faut-il que je ſois née !
Au joug d'un autre hymen ſans amour deſtinée,
A peine je ſuis libre & goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-être je devrois, plus humble en ma miſere,
Me ſouvenir du moins que je parle à ſon frere :
Mais ſoit raiſon, deſtin, ſoit que ma haine en lui
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé ſous le plus noir auſpice,
De l'hymen que je crains n'égala le ſupplice ;
Et ſi Monime en pleurs ne vous peut émouvoir ;
Si je n'ai plus pour moi que mon ſeul déſeſpoir,
Au pied du même Autel où je ſuis attendue,
Seigneur, vous me verrez à moi-même rendue,
Percer ce triſte cœur qu'on veut tyranniſer,
Et dont jamais encor je n'ai pu diſpoſer.

XIPHARE'S.

Madame, aſſurez-vous de mon obéiſſance.
Vous avez dans ces lieux une entiere puiſſance.
Pharnace ira, s'il veut, ſe faire craindre ailleurs,
Mais vous ne ſçavez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé ! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur ?

XIPHARE'S.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui ;
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous ?

XIPHARE'S.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes.
Attestez, s'il le faut, les Puissances célestes,
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Pere, enfans animés à vous persécuter ;
Mais avec quelque ennui que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sçauroient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place.
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi ;
Et vous ne dependrez ni de lui, ni de moi.
Mais quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi votre retraite ?
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes Etats ?
Me sera-t'il permis d'y conduire vos pas ?
Verrez vous d'un même œil le crime & l'innocence ?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence ?

Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t'il me résoudre à ne vous voir jamais ?

MONIME.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

XIPHARE'S.

Hé quoi, belle Monime,
Si le tems peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissans, inconnus à mon pere,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mere.
Ah ! si par mon devoir forcé de vous quitter ;
Tout mon amour alors ne put pas éclater,
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste ?
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux ?
Je m'en souviens tout seul. Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre ame.
Tandis que loin de vous sans espoir de retour,
Je nourrissois encore un malheureux amour,
Contente & résolue à l'hymen de mon pere,
Tous les malheurs du Fils ne vous affligeoient guere.

MONIME.

Hélas !

XIPHARE'S.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis ?

MONIME.

Prince, n'abusez point de l'état où je suis.

XIPHARE'S.

En abuſer ! O Ciel ! Quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, ſans oſer rien prétendre.
Que vous dirai-je, enfin ? Lorſque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais.

MONIME.

C'eſt me promettre plus que vous ne ſçauriez faire.

XIPHARE'S.

Quoi ! malgré mes ſermens vous croyez le contraire ?
Vous croyez qu'abuſant de mon autorité,
Je prétens attenter à votre liberté ?
On vient, Madame, on vient... Expliquez-vous de grace.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace.
Pour me faire, Seigneur, conſentir à vous voir,
Vous n'aurez pas beſoin d'un injuſte pouvoir.

XIPHARE'S.

Ah ! Madame...

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frere.

SCENE III.

MONIME, PHARNACE, XIPHARE'S.

PHARNACE.

JUſques à quand, Madame, attendrez-vous mon Pere ?

Des témoins de ſa mort viennent à tous momens
Condamner votre doute & vos retardemens.
Venez, fuyez l'aſpect de ce climat ſauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triſte eſclavage;
Un Peuple obéiſſant vous attend à genoux,
Sous un Ciel plus heureux & plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoît, dès long-tems, pour ſa
Reine,
Vous en portez encor la marque ſouveraine;
Et ce bandeau Royal fut mis ſur votre front
Comme un gage aſſuré de l'Empire de Pont.
Maître de cet État que mon Pere me laiſſe,
Madame, c'eſt à moi d'accomplir ſa promeſſe.
Mais il faut, croyez-moi, ſans attendre plus tard,
Ainſi que notre hymen preſſer notre départ,
Nos intérêts communs & mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir mes vaiſſeaux vous attendent;
Et du pied de l'Autel vous y pouvez monter,
Souveraine des Mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre;
Mais puiſque le tems preſſe, & qu'il faut vous
répondre,
Puis-je, laiſſant la feinte & les déguiſemens,
Vous découvrir ici mes ſecrets ſentimens?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous ſuis connue.
Epheſe eſt mon pays. Mais je ſuis deſcendue
D'Ayeux, ou Rois, Seigneur, ou Héros, qu'autre fois

Leur vertu chez les Grecs mit au-dessus des Rois.
Mithridate me vit. Ephese & l'Ionie
A son heureux Empire étoit alors unie.
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi,
Ce fut pour ma famille une suprême loi.
Il fallut obéir. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
Le Roi qui m'attendoit au sein de ses États,
Vit emporter ailleurs ses desseins & ses pas;
Et tandis que la Guerre occupoit son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignez de l'orage:
J'y vins. J'y suis encor. Mais cependant, Seigneur,
Mon pere paya cher ce dangereux honneur,
Et les Romains vainqueurs, pour premiere victime,
Prirent Philopœmen le Pere de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler,
Et c'est de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée.
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai pour me venger ni Sceptre, ni soldats.
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire,
C'est de garder la foi que je dois à mon pere,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains,
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome & de son alliance?
Pourquoi tout ce discours & cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétens m'allier?

MONIME.

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier,
Comment m'offririez-vous l'entrée & la Couronne
D'un Pays que par tout leur Armée environne,
Si le traité secret qui vous lie aux Romains,
Ne vous en assuroit l'Empire & les chemins?

PHARNACE

De mes intentions je pourrois vous instruire,
Et je sçais les raisons que j'aurois à vous dire,
Si, laissant en effet les vains déguisemens,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentimens.
Mais enfin je commence, après tant de traverses,
Madame, à rassembler vos excuses diverses.
Je crois voir l'interêt que vous voulez céler,
Et qu'un autre qu'un pere ici vous fait parler.

XIPHARE'S.

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la Reine,
La réponse, Seigneur, doit-elle être incertaine,
Et, contre les Romains, votre ressentiment
Doit-il pour éclater balancer un moment?
Quoi! Nous aurons d'un pere entendu la disgrace?
Et lents à le venger prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur & son sang en oubli?
Il est mort. Sçavons nous s'il est enseveli?
Qui sçait si dans le tems que votre ame empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce Roi, que l'Orient, tout plein de ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses Rois;
Dans ses propres Etats privé de sépulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le Ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes Fils qui n'osent le venger.

Ah! Ne languissons point dans un coin du Bosphore.
Si dans tout l'Univers, quelque Roi libre encore,
Parthe, Scythe, ou Sarmathe, aime sa liberté,
Voilà nos Alliés. Marchons de ce côté ;
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate,
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flate,
A défendre du joug & nous & nos Etats,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

PHARNACE.

Il sçait vos sentimens. Me trompois-je, Madame ?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre ame,
Ce Pere, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARE'S.

J'ignore de son cœur les sentimens cachés ;
Mais je m'y soumettrois, sans vouloir rien prétendre,
Si comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien ; & moi je fais ce que je doi ;
Votre exemple n'est pas une régle pour moi.

XIPHARE'S.

Toutefois en ces lieux je ne connois personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARE'S.

Je le puis à Colchos, & je le puis ici.

PHARNACE.

Ici, vous y pourriez rencontrer votre perte...



SCENE IV.

MONIME, PHARNACE, XIPHARE'S, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Princes, toute la mer eſt de vaiſſeaux couverte,
Et bien-tôt démentant le faux bruit de ſa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le Port.

MONIME.

Mithridate!

XIPHARE'S.

Mon Pere!

PHARNACE.

Ah! Que viens-je d'entendre?

PHŒDIME.

Quelques vaiſſeaux légers ſont venus nous l'apprendre,
C'eſt lui-même; & déja preſſé de ſon devoir,
Arbate, loin du bord l'eſt allé recevoir.

XIPHARE'S.

Qu'avons-nous fait!

MONIME, *à Xipharès.*

Adieu, Prince. Quelle nouvelle!



SCENE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE, *à part.*

MIthridate revient! Ah, fortune cruelle!
Ma vie, & mon amour tous deux courent hazard.
Les Romains que j'attens arriveront trop tard.
[*à Xipharès.*]
Comment faire? J'entens que votre cœur ſoupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince. Mais ce diſcours demande un autre tems,
Nous avons aujourd'hui des ſoins plus importans.
Mithridate revient peut-être inexorable;
Plus il eſt malheureux, plus il eſt redoutable.
Le péril eſt preſſant plus que vous ne penſez,
Nous ſommes criminels, & vous le connoiſſez.
Rarement l'amitié déſarme ſa colere.
Ses propres Fils n'ont point de Juge plus ſévere,
Et nous l'avons vu même, à ſes cruels ſoupçons,
Sacrifier deux Fils pour de moindres raiſons.
Craingnons pour vous, pour moi, pour la Reine elle-même;
Je la plains, d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec tranſport, mais jaloux ſans retour,
Sa haine va toûjours plus loin que ſon amour.
Ne vous aſſurez point ſur l'amour qu'il vous porte,
Sa jalouſe fureur n'en ſera que plus forte.
Songez-y; vous avez la faveur des ſoldats,
Et j'aurai des ſecours que je n'explique pas.

M'en croirez-vous? Courons assurer notre grace:
Rendons-nous, vous & moi, maîtres de cette place;
Et faisons qu'à ses Fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARE'S.

Je sçai quel est mon crime, & je connois mon Pere,
Et j'ai par-dessus vous le crime de ma Mere;
Mais, quelque amour encor qui me put éblouir,
Quand mon pere paroît je ne sçai qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidelles l'un à l'autre:
Vous sçavez mon secret, j'ai pénétré le votre.
Le Roi toûjours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours.
Vous sçavez sa coutume, & sous quelles tendresses
Sa haine sçait cacher ses trompeuses adresses.
Allons, puisqu'il le faut, je marche sur vos pas;
Mais en obéissant, ne nous trahissons pas.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Quoi! vous êtes ici quand Mithridate arrive,
Quand pour le recevoir chacun court sur la rive!
Que faites-vous, Madame, & quel ressouvenir

Tout à coup vous arrête, & vous fait revenir?
N'offenferez-vous point un Roi qui vous adore,
Qui, prefque votre Epoux...

MONIME.

Il ne l'eft pas encore,
Phœdime, & jufques-là je crois que mon devoir
Eft de l'attendre ici fans l'aller recevoir.

PHŒDIME.

Mais ce n'eft point, Madame, un Amant ordinaire:
Songez qu'à ce grand Roi promife par un Pere,
Vous avez de fes feux un gage folemnel,
Qu'il peut quand il voudra confirmer à l'Autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à fa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre,
Vois ce vifage en pleurs, & loin de le chercher,
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.

PHŒDIME.

Que dites-vous? O Dieux!

MONIME.

Ah, retour qui me tue!
Malheureufe! Comment paroîtrai-je à fa vue?
Son Diadême au front & dans le fond du cœur,
Phœdime... Tu m'entens, & tu vois ma rougeur.

PHŒDIME.

Ainfi vous retombez dans les mêmes allarmes
Qui vous ont dans la Grece arraché tant de larmes!
Et toûjours Xipharès revient vous traverfer.

MONIME.

Mon malheur eft plus grand que tu ne peux penfer.
Xipharès ne s'offroit alors à ma mémoire,
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire;

Et je ne ſçavois pas que, pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fut le plus amoureux.

PHŒDIME.

Il vous aime, Madame, & ce Héros aimable...

MONIME.

Eſt auſſi malheureux que je ſuis miſérable :
Il m'adore, Phœdime, & les mêmes douleurs
Qui m'affligeoient ici, le tourmentoient ailleurs.

PHŒDIME.

Sçait-il en ſa faveur juſqu'où va votre eſtime ?
Sçait-il que vous l'aimez?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.
Les Dieux m'ont ſecourue, & mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Helas ! ſi tu ſçavois, pour garder le ſilence,
Combien ce triſte cœur s'eſt fait de violence,
Quels aſſauts, quels combats j'ai tantôt ſoutenus !
Phœdime, ſi je puis, je ne le verrai plus.
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,
Je verrois ſes douleurs, je ne pourrois me taire :
Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu.
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu :
Je lui vendrai ſi cher ce bonheur qu'il ignore,
Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME.

On vient : Que faites-vous, Madame?

MONIME.

Je ne puis,
Je ne paroîtrai point dans le trouble où je ſuis.

SCENE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE.

PRinces, quelques raiſons que vous me puiſſiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire;
Ni vous faire quitter, en de ſi grands beſoins,
Vous, le Pont, vous, Colchos, confiés à vos ſoins;
Mais vous avez pour Juge un pere qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai ſemés moi-même.
Je vous crois innocens, puiſque vous le voulez,
Et je rends grace au Ciel qui nous a raſſemblés.
Tout vaincu que je ſuis, & voiſin du naufrage,
Je médite un deſſein digne de mon courage.
Vous en ſerez tantôt inſtruits plus amplement:
Allez, & laiſſez-moi repoſer un moment.

SCENE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

ENfin après un an, tu me revois, Arbate,
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate,

Qui de Rome toûjours balançant le destin,
Tenoit entr'elle & moi l'Univers incertain.
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.
Mes Soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,
Le désordre par-tout redoublant les allarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux;
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste,
Et je ne dois la vie en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque tems inconnu j'ai traversé le Phase;
Et de-là pénétrant jusqu'au pied du Caucase,
Bientôt dans des Vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon Camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toûjours du même amour tu me vois enflammé;
Ce cœur nourri de sang & de guerre affamé,
Malgré le faix des ans & du sort qui m'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime;
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux,
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, Seigneur?

MITHRIDATE.

Ecoute. A travers ma colere,
Je veux bien distinguer Xipharès de son frere.

Je ſçais que de tout tems à mes ordres ſoumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis ;
Et j'ai vu ſa valeur à me plaire attachée,
Juſtifier pour lui ma tendreſſe cachée.
Je ſçais même, je ſçais avec quel déſeſpoir,
A tout autre intérêt préférant ſon devoir,
Il courut démentir une mere infidelle,
Et tira de ſon crime une gloire nouvelle ;
Et je ne puis encor, ni n'oſerois penſer
Que ce fils ſi fidele ait voulu m'offenſer.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre ?
L'un & l'autre à la Reine ont-ils oſé prétendre ?
Avec qui ſemble-t'elle en ſecret s'accorder ?
Moi-même, de quel œil dois je ici l'aborder ?
Parle. Quelque deſir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidele.
Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ? qu'as-tu vu ? que ſçais-tu ?
Depuis quel tems, pourquoi, comment t'es-tu rendu ?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours, l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place,
Et de votre trépas autoriſant le bruit,
Dans ces murs auſſi-tôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire ;
Et je n'écoutois rien, ſi le Prince ſon frere,
Bien moins par ſes diſcours, Seigneur, que par ſes pleurs,
Ne m'eut en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE

Enfin que firent-ils ?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine,
Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine;
Et s'offrir d'assurer, par un hymen prochain;
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

MITHRIDATE.

Traître! sans lui donner le loisir de répandre
Les pleurs que son amour auroit dûs à ma cendre?
Et son frere?

ARBATE.

Son frere, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour;
Et toûjours avec vous son cœur d'intelligence,
N'a semblé respirer que guerre & que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor, quel dessein le conduisoit ici?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, & je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ai pu comprendre,
Ce Prince a cru pouvoir, après votre trépas,
Compter cette Province au rang de ses Etats;
Et sans connoître ici de loix que son courage,
Il venoit par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

Ah! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,
Si le Ciel de mon sort me laisse disposer.
Oui, je respire, Arbate, & ma joye est extrême.
Je tremblois, je l'avoue, & pour un fils que j'aime,

Et pour moi qui craignois de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un Rival tel que lui.
Que Pharnace m'offenſe, il offre à ma colere
Un Rival, dès-long-tems ſoigneux de me déplaire;
Qui toûjours des Romains admirateur ſecret,
Ne s'eſt jamais contre eux déclaré qu'à regret;
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue
Ait pu porter ailleurs un amour qui m'eſt dûe,
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'oſe offenſer, & n'oſe me ſervir.
L'aime-t'elle ?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la Reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez ici mon amour & ma haine,
Epargnez mes malheurs, & daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher.
Arbate, c'eſt aſſez: qu'on me laiſſe avec elle.

SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

MAdame, enfin le Ciel près de vous me rappelle,
Et ſecondant du moins mes plus tendres ſouhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendois pas que de notre hymenée
Je duſſe voir ſi tard arriver la journée,

Ni qu'en vous retrouvant, mon funeſte retour
Fit voir mon infortune, & non pas mon amour.
C'eſt pourtant cet amour, qui, de tant de retraites,
Ne me laiſſe choiſir que les lieux où vous êtes;
Et les plus grands malheurs pourront me ſembler doux,
Si ma préſence ici n'en eſt point un pour vous.
C'eſt vous en dire aſſez, ſi vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour, dès-long-tems vous attendre,
Et vous portez, Madame, un gage de ma foi,
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc aſſurer cette foi mutuelle:
Ma gloire loin d'ici vous & moi nous appelle;
Et ſans perdre un moment pour ce noble deſſein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je reſpire
Vous ont cédé ſur moi leur ſouverain empire;
Et quand vous uſerez de ce droit tout-puiſſant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéiſſant.

MITHRIDATE.

Ainſi, prête à ſubir un jour qui vous opprime,
Vous n'allez à l'Autel que comme une victime;
Et moi, tyran d'un cœur qui ſe refuſe au mien,
Même en vous poſſédant je ne vous devrai rien.
Ah, Madame! eſt-ce là de quoi me ſatisfaire?
Faut-il que déſormais renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniſer?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriſer?
Ah! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois point de routes toutes prêtes,

Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas ;
Vaincu, persécuté, sans secours, sans Etats,
Errant de mers en mers, & moins Roi que Pirate ;
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate ;
Apprenez que suivi d'un nom si glorieux,
Par-tout de l'Univers j'attacherois les yeux;
Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui sur le trône assis n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.
Vous-même, d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grecs vos ayeux revivoient dans votre ame ;
Et puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
N'étoit-il pas plus noble & plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage,
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur ?
Eh quoi, n'avez-vous rien, Madame, à me répondre ?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre :
Vous devenez muette ; & loin de me parler,
Je vois malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, Seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis ; n'est-ce pas assez me faire entendre ?
Et ne suffit-il pas...

MITHRIDATE.

Non, ce n'eſt pas aſſez:
Je vous entends ici mieux que vous ne penſez.
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juſte jalouſie
Par vos propres diſcours eſt trop bien éclaircie.
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés;
Vous a parlé d'amour, & que vous l'écoutez.
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles:
Mais il jouira peu de vos pleurs infidelles,
Madame; & déſormais tout eſt ſourd à mes loix;
Ou bien vous l'avez vu pour la derniere fois.
Appellez Xipharès.

MONIME.

Ah! que voulez-vous faire?
Xipharès...

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi ſon pere.
Vous vous preſſez envain de le déſavouer,
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en ſeroit moindre, ainſi que votre crime,
Si ce fils, en effet, digne de votre eſtime,
A quelque amour encore avoit pu vous forcer.
Mais qu'un traître, qui n'eſt hardi qu'à m'offenſer;
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace;
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place;
Qu'il ſoit aimé, Madame, & que je ſois haï...



SCENE V.

MITHEIDATE, MONIME, XIPHARE'S.

MITHRIDATE.

VEnez, mon fils, venez, votre pere eſt trahi.
Un fils audacieux inſulte à ma ruine,
Traverſe mes deſſeins, m'outrage, m'aſſaſſine,
Aime la Reine, enfin, lui plaît, & me ravit
Un cœur que ſon devoir à moi ſeul aſſervit.
Heureux, pourtant, heureux que dans cette diſgrace,
Je ne puiſſe accuſer que la main de Pharnace,
Qu'une mere infidele, un frere audacieux
Vous préſentent envain leur exemple odieux.
Oui, mon fils, c'eſt vous ſeul ſur qui je me repoſe,
Vous ſeul, qu'aux grands deſſeins que mon cœur ſe propoſe,
J'ai choiſi dès long-tems pour digne compagnon,
L'héritier de mon Sceptre, & ſur-tout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, & ma flâme offenſée
Ne peuvent pas tous ſeuls occuper ma penſée.
D'un voyage important les ſoins & les apprêts,
Mes Vaiſſeaux, qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes ſoldats, dont je veux tenter la complaiſance,
Dans ce même moment demandent ma préſence.
Vous, cependant ici veillez pour mon repos;
D'un rival inſolent arrêtez les complots:

Ne quittez point la Reine; & s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un Roi qui l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux :
Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'est assez éprouver ma foiblesse.
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sçais-je? à des fureurs, dont mon cœur outragé,
Ne se repentiroit qu'après s'être vengé.

SCENE VI.

MONIME, XIPHARE'S.

XIPHARE'S.

Que dirai-je, Madame, & comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre!
Seroit-il vrai, grands Dieux! que trop aimé de vous,
Pharnace eut en effet mérité ce courroux?
Pharnace auroit-il part à ce désordre extréme?

MONIME.

Pharnace? ô Ciel! Pharnace? Ah! qu'entens-je moi-même!
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que de mon devoir esclave infortunée,

A d'éternels ennuis je me voye enchaînée ?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs.
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs.
Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait sçu plaire.
Je le pardonne au Roi, qu'aveugle sa colere,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci:
Mais vous, Seigneur; mais vous, me traitez-vous ainsi ?

XIPHARE'S.

Ah! Madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui lui-même lié par un devoir barbare,
Se voit prêt de tout perdre, & n'ose se venger.
Mais des fureurs du Roi que puis-je enfin juger?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.
Quel heureux criminel en peut être la cause ?
Qui ? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARE'S.

Je sçais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'est peu de voir un pere épouser ce que j'aime:
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute c'est pour moi le comble des malheurs.
Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le moi connoître.
Quel est-il cet amant? Qui dois-je soupçonner ?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
Tantôt, quand je fuyois une injuste contrainte,

A qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jetté?
Quel amour ai-je enfin sans colere écouté?

XIPHARE'S.

O Ciel! Quoi, je serois ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable?
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler?

MONIME.

Oui, Prince, il n'est plus tems de le dissimuler,
Ma douleur pour se taire a trop de violence,
Un rigoureux devoir me condamne au silence.
Mais il faut bien enfin malgré ses dures loix,
Parler pour la premiere & la derniere fois.
Vous m'aimez dès long-tems. Une égale tendresse,
Pour vous depuis long-tems m'afflige & m'intéresse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas.
Rappellez un espoir qui ne vous dura guere,
Le trouble où vous jetta l'amour de votre pere,
Le tourment de me perdre, & de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux.
Vous n'en sçauriez, Seigneur, retracer la mémoire,
Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire;
Et lorsque ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.
Inutile, ou plutôt funeste sympathie!
Trop parfaite union par le sort démentie!
Ah! par quel soin cruel le Ciel avoit-il joint

Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit
point ?
Car, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire ;
Ma gloire me rappelle & m'entraîne à l'Autel,
Où je vais vous jurer un silence éternel.
J'entens, vous gémissez ; mais telle est ma misere,
Je ne suis point à vous, je suis à votre Pere.
Dans ce dessein, vous-même, il faut me soutenir,
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attens du moins, j'attens de votre complaisance,
Que désormais par-tout vous fuirez ma présence ;
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ai trop de raisons de vous le commander.
Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos discours,
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toûjours.

XIPHARE'S.

Quelle marque, grands Dieux ! d'un amour déplorable !
Combien en un moment, heureux & misérable !
De quel comble de gloire & de félicités,
Dans quel abîme affreux vous me précipitez !
Quoi ! j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre ?
Vous aurez pu m'aimer ? Et cependant un autre
Possédera ce cœur dont j'attirois les vœux ?
Pere injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux !
Vous voulez que je fuye, & que je vous évite,
Et cependant le Roi m'attache à votre suite.
Que dira-t'il ?

MONIME.

N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raiſons qui puiſſent l'éblouir.
D'un Héros tel que vous c'eſt-là l'effort ſuprême :
Cherchez, Prince, cherchez pour vous trahir
vous-même,
Tout ce que pour jouir de leurs contentemens,
L'amour fait inventer aux vulgaires Amans.
Enfin, je me connois, il y va de ma vie.
De mes foibles efforts ma vertu ſe défie.
Je ſçai qu'en vous voyant, un tendre ſouvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne ſoupir;
Que je verrai mon ame en ſecret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle eſt ſéparée :
Mais je ſçai bien auſſi que s'il dépend de vous
De me faire chérir un ſouvenir ſi doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offenſée
N'en puniſſe auſſi-tôt la coupable penſée,
Que ma main dans mon cœur ne vous aille cher-
cher
Pour y laver ma honte, & vous en arracher.
Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous
reſte,
Je me ſens arrêter par un plaiſir funeſte;
Plus je vous parle, & plus, trop foible que je ſuis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut ſe faire violence,
Et ſans perdre en adieux un reſte de conſtance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARE'S.

Ah! Madame... Elle fuit, & ne veut plus m'en-
tendre.

Malheureux Xipharès ! quel parti dois tu prendre ?
On t'aime, on te bannit toi-même, tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le ſien.
Cours par un prompt trépas abréger ton ſupplice.
Toutefois attendons que ſon ſort s'éclairciſſe;
Et s'il faut qu'un Rival la raviſſe à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au Roi.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MITRIDATE, PHARNACE, XIPHARE'S.

MITRIDATE.

APprochez, mes enfans. Enfin l'heure eſt venue
Qu'il faut que mon ſecret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conſpirer,
Il ne me reſte plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis, ainſi le veut la Fortune ennemie.
Mais vous ſçavez trop bien l'hiſtoire de ma vie,
Pour croire que long-tems ſoigneux de me cacher,
J'attende en ces déſerts qu'on me vienne chercher.
La Guerre a ſes faveurs ; ainſi que ſes diſgraces:
Déjà plus d'une fois retournant ſur mes traces,
Tandis que l'ennemi par ma fuite trompé,
Tenoit après ſon char un vain peuple occupé,
Et gravant en airain ſes frêles avantages,

De

De mes Etats conquis enchaînoit les images ;
Le Bosphore m'a vu par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres tems, d'autres soins, l'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des Nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés,
Ils y courent en foule; & jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pése à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête,
Le grand nom de Pompée assure sa conquête.
C'est l'effroi de l'Asie, & loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes Fils, que je prétens marcher.
Ce dessein vous surprend, & vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur, & pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point, que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée,
Je sçai tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bien-tôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours;

Que du Scythe avec moi l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
Recueilli dans leurs Ports, accrû de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fiere Germanie,
Tous n'attendent qu'un Chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, & sur-tout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, & jusques dans la Grece,
Par des Ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils sçavent que sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie, & suivre mon passage.
C'est-là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par tout l'horreur du nom Romain;
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'Univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers,
Et de près, inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur Libérateur,
Spartacus, un Esclave, un vil Gladiateur,
S'ils suivent au combat des Brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un Roi long-tems victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses Ayeux ?

Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vuide de Légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?
Marchons, & dans son sein rejettons cette guerre
Que sa fureur envoye aux deux bouts de la Terre.
Attaquons dans leurs murs ces Conquérans si fiers;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand Homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce Capitole, où j'étois attendu.
Détruisons ses honneurs, & faisons disparoître
La honte de cent Rois, & la mienne peut-être;
Et, la flamme à la main effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon ame est saisie:
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs,
Je sçais où je lui dois trouver des Défenseurs.
Je veux que d'ennemis par tout enveloppée,
Rome rappelle envain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur,
Prêt d'unir avec moi sa haine & sa famille,
Il me demande un fils pour Epoux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, & j'ai fait choix de vous,
Pharnace. Allez, soyez ce bienheureux Epoux.

Demain, ſans différer, je prétends que l'Aurore
Découvre mes Vaiſſeaux déjà loin du Boſphore.
Vous que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empreſſement.
Achevez cet hymen, & repaſſant l'Euphrate,
Faites voir à l'Aſie un autre Mithridate.
Que nos Tyrans communs en pâliſſent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne juſqu'à moi.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiſer ma ſurpriſe,
J'écoute avec tranſport cette grande entrepriſe;
Je l'admire, & jamais un plus hardi deſſein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Sur tout, j'admire en vous ce cœur infatigable
Qui ſemble s'affermir ſous le faix qui l'accable;
Mais ſi j'oſe parler avec ſincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter ſi loin des courſes inutiles,
Quand vos Etats encor vous offrent tant d'aſyles,
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un Chef de malheureux bannis,
Que d'un Roi qui n'a guere, avec quelque apparence,
De l'aurore au couchant portoit ſon eſpérance,
Fondoit ſur trente Etats ſon Trône floriſſant,
Dont le débris eſt même un Empire puiſſant?
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les deſtinées?
Implacable ennemi de Rome & du repos,
Comptez-vous vos ſoldats pour autant de Héros?
Penſez-vous que ces cœurs tremblant de leur défaite,

Fatigués d'une longue & pénible retraite,
Cherchent avidement, ſous un Ciel étranger,
La mort & le travail pire que le danger?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un Vainqueur en furie?
Sera-t'il moins terrible, & le vaincront-ils mieux
Dans le ſein de ſa Ville à l'aſpect de ſes Dieux?
Le Parthe vous recherche, & vous demande un gendre;
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent a nous défendre,
Lorſque tout l'Univers ſembloit nous protéger,
D'un gendre, ſans appui, voudra-t'il ſe charger?
M'en irai-je moi ſeul, rebut de la Fortune,
Eſſuyer l'inconſtance au Parthe ſi commune,
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour
Expoſer votre nom au mépris de ſa Cour?
Du moins s'il faut céder, ſi contre notre uſage
Il faut d'un ſuppliant emprunter le viſage,
Sans m'envoyer du Parthe embraſſer les genoux,
Sans vous-même implorer des Rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus ſûre voie?
Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie,
Rome en votre faveur facile à s'appaiſer...

XIPHARE'S.

Rome, mon frere! ô Ciel! Qu'oſez-vous propoſer?
Vous voulez que le Roi s'abaiſſe & s'humilie,
Qu'il démente en un jour tout le cours de ſa vie,
Qu'il ſe fie aux Romains, & ſubiſſe des loix

Dont il a quarante ans défendu tous les Rois ?
Continuez, Seigneur ; tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites ;
Rome poursuit en vous un Ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle, & plus craint qu'Annibal ;
Tout couvert de son sang, quoique vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.
Toutefois épargnez votre tête sacrée ;
Vous-même n'allez point de contrée en contrée
Montrer aux Nations Mithridate détruit,
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance est juste, il la faut entreprendre.
Brûlez le Capitole, & mettez Rome en cendre ;
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins ;
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains ;
Et tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez. Laissez-nous de votre nom suivis
Justifier par-tout que nous sommes vos Fils.
Embrassez par nos mains le Couchant & l'Aurore,
Remplissez l'Univers sans sortir du Bosphore.
Que les Romains pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez & vous trouvent par-tout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte,
Ici tout vous retient, & moi tout m'en écarte ;
Et si ce grand Dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur ;
Trop heureux d'avancer la fin de ma misere,

J'irai... j'effacerai le crime de ma Mere.
Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux,
J'ai honte de me voir si peu digne de vous.
Tout mon sang doit laver une tache si noire;
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire,
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
D'un Fils de Mithridate est le digne Tombeau.

MITHRIDATE, *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une Mere infidelle,
Votre pere est content, il connoît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager;
Vous me suivrez, je veux que rien ne nous sépare,
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.
Les Vaisseaux sont tous prêts: j'ai moi-même ordonné
La suite & l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez; & soutenant l'honneur de vos Ayeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

MITRIDATE.

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.
Obéissez: C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si pour vous plaire il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir:
Combattant à vos yeux permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure;

Mais, après ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu ſi vous me répondez.

PHARNACE.

Duſſiez-vous préſenter mille morts à ma vue,
Je ne ſçaurois chercher une Fille inconnue.
Ma vie eſt en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah ! C'eſt où je t'attens.
Tu ne ſçaurois partir, perfide, & je t'entens.
Je ſçai pourquoi tu fuis l'Hymen où je t'envoye,
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proye.
Monime te retient ; ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'Hymen paternel :
Ni l'ardeur dont tu ſçais que je l'ai recherchée,
Ni déja ſur ſon front ma Couronne attachée,
Ni cet aſyle même où je la fais garder,
Ni mon juſte courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaiſances
N'étoient pas à mes yeux d'aſſez noires offenſes,
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour être le ſupplice & l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois ſur ton viſage
Que ta confuſion ne part que de ta rage.
Il te tarde déja qu'échappé de mes mains
Tu coures pour me perdre, & me vendre aux Romains ;
Mais, avant que partir je me ferai juſtice.
Je te l'ai dit. Holà, Gardes.



SCENE II.

MITRIDATE, PHARNACE, XIPHARE'S, GARDES.

MITHRIDATE.

Qu'on le saisisse.
Oui, lui-même, Pharnace. Allez, & de ce pas,
Qu'enfermé dans la Tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien, sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine.
J'aime, l'on vous a fait un fidéle récit;
Mais Xipharés, Seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre;
Et ce fils si fidéle a dû vous faire entendre,
Que des mêmes ardeurs dès long-tems enflammé,
Il aime aussi la Reine, & même en est aimé.

SCENE III.

MITRIDATE, XIPHARE'S.

XIPHARE'S.

Seigneur, le croirez-vous qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE.

Mon fils, je ſçais de quoi votre frere eſt capable.
Me préſerve le Ciel de ſoupçonner jamais
Que d'un prix ſi cruel vous payez mes bienfaits ;
Qu'un fils qui fut toûjours le bonheur de ma vie,
Ait pu percer ce cœur qu'un pere lui confie.
Je ne le croirai point. Allez: loin d'y ſonger,
Je ne vais déformais penſer qu'à nous venger.



SCENE IV.

MITRIDATE *ſeul.*

JE ne le croirai point ? Vain eſpoir qui me flatte !
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharès mon rival ? Et d'accord avec lui,
La Reine auroit oſé me tromper aujourd'hui ?
Quoi ! de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs eſt pour moi diſparue ?
Tout m'abandonne ailleurs, tout me trahit ici ;
Pharnace, amis, maîtreſſe ; & toi, mon fils, auſſi !
Toi, de qui la vertu conſolant ma diſgrace...
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace ?
Quelle foibleſſe à moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre ſon frere un deſſein envieux,
Ou dont le déſeſpoir me troublant par des fables ?
Groſſit pour ſe ſauver le nombre des coupables,
Non, ne l'en croyons point; & ſans trop nous preſſer,
Voyons, examinons. Mais par où commencer ?

Qui m'en eclaircira? Quels temoins? Quelle indice?
Le Ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la Reine. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouir: mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate !
Voyons qui son amour accusera des deux;
S'il n'est digne de moi, le piége est digne d'eux.
Trompons qui nous trahit; & pour connoître un traître,
Il n'est point de moyens... Mais je la vois paroître.
Feignons, & de son cœur d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.



SCENE V.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

ENfin j'ouvre les yeux & je me fais justice.
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,
Que de vous présenter, Madame, avec ma foi,
Tout l'âge & le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune, & la victoire même
Cachoient mes chevaux blancs sous trente Diadêmes.
Mais ce tems-là n'est plus. Je regnois, & je fuis.
Mes ans se sont accrus, mes honneurs sont détruits;

Et mon front dépouillé d'un si noble avantage,
Du tems qui l'a flétri laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs, mille desseins partagent mes esprits.
D'un Camp prêt à partir vous entendez les cris.
Sortant de mes Vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel tems pour un hymen qu'une fuite si prompte,
Madame! & de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre & la mort?
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour qui me fut déniée,
Vous fasse des Romains devenir l'Alliée.
Mon Trône vous est dû : loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir;
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chere,
Un fils, le digne objet de l'amour de son pere,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, & m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharès! Lui, Seigneur?

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, Madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre ame?
Contre un si juste choix qui peut vous révolter?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter?
Je le répéte encor, c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,

L'ennemi des Romains, l'héritier & l'appui
D'un Empire & d'un nom qui va renaître en lui;
Et quoi que votre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? O Ciel! pourriez-vous approuver..
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver?
Cessez de tourmenter une ame infortunée.
Je sçais que c'est à vous que je suis destinée;
Je sçais qu'en ce moment, pour ce nœud solemnel,
La Victime, Seigneur, nous attend à l'autel:
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien, quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace:
Je reconnois toûjours vos injustes mépris;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise!

MITHRIDATE.

Hé bien, n'en parlons plus, Madame.
Continuez; brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais loin de vos yeux
Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
Vous cependant ici servez avec son frere,
Et vendez aux Romains le sang de votre pere.
Venez: Je ne sçaurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains;
Et sans plus me charger du soin de votre gloire,

Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.
Allons, Madame, allons, je m'en vais vous unir.
MONIME.
Plutôt de mille morts dûssiez-vous me punir.
MITHRIDATE.
Vous résistez envain, & j'entends votre fuite.
MONIME.
En quelle extrêmité, Seigneur, suis-je réduite?
Mais enfin je vous crois, & je ne puis penser
Qu'à feindre si long-tems vous puissiez vous forcer.
Les Dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée,
Mon ame à tout son sort s'étoit abandonnée.
Mais si quelque foiblesse avoit pu m'allarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes allarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome & cet autre vous même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime...
MITHRIDATE.
Vous l'aimez?
MONIME.
Si le sort ne m'eut donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eut envoyé ce gage,
Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage!
MITHRIDATE.
Non, Madame, il suffit. Je vais vous l'envoyer.

Allez, le tems eſt cher; il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes diſpoſée.
Je ſuis content.

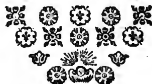
MONIME, *en s'en allant.*

O Ciel! me ferois-je abuſée!

SCENE VI.

MITHRIDATE.

ILs s'aiment! C'eſt ainſi qu'on ſe jouoit de nous!
Ah! fils ingrat, tu vas me répondre pour tous.
Tu périras. Je ſçais combien ta renommée,
Et tes fauſſes vertus ont ſéduit mon Armée.
Perfide! je te veux porter des coups certains:
Il faut pour te mieux perdre écarter les mutins;
Et faiſant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fideles.
Allons: mais ſans montrer un viſage offenſé,
Diſſimulons encor comme j'ai commencé.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

MONIME.

Phœdime, au nom des Dieux, fais ce que je desire :
Va voir ce qui se passe, & reviens me le dire.
Je ne sçais, mais mon cœur ne se peut rassurer :
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que tarde Xipharès ? & d'où vient qu'il différe
A seconder des vœux qu'autorise son pere ?
Son pere en me quittant me l'alloit envoyer :
Mais il feignoit peut-être ; il falloit tout nier.
Le Roi feignoit ; & moi découvrant ma pensée...
O Dieux ! en ce péril m'auriez-vous délaissée !
Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eut livré mon amant !
Quoi, Prince ! quand tout plein de ton amour extrême,
Pour sçavoir mon secret tu me pressois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché ;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché ;
Et quand de toi peut-être un pere se défie,
Que dis-je ? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle, & trop facile à me laisser tromper,

Je

Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

PHŒDIME.

Ah! traitez-le, Madame, avec plus de justice,
Un grand Roi descend-il jusqu'à ces artifice?
A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer?
Sans murmure, à l'autel vous l'alliez devancer.
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse?
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse.
Madame, il vous disoit qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain.
Ce seul dessein l'occupe, & hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage.
Ses Vaisseaux en tous lieux se chargent de Soldats,
Et par-tout Xipharès accompagne ses pas.
D'un Rival en fureur est-ce là la conduite?
Et voit-on ses discours démentis par la suite?

MONIME.

Pharnace cependant par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharès fera-t'il plus de grace?

PHŒDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace:
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je céde à tes raisons:
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore;
Mais pourtant Xipharès ne paroît point encore.

PHŒDIME.

Vaine erreur des amans, qui pleins de leurs desirs,
Voudroient que tout cédât au soin de leurs plaisirs!
Que prêts à s'irriter contre le moindre obstacle...

MONIME.

Ma Phœdime, & qui peut concevoir ce miracle ?
Après deux ans d'ennuis, dont tu ſçais tout le poids,
Quoi ! je puis reſpirer pour la premiere fois ?
Quoi, cher Prince, avec toi je me verrois unie!
Et loin que ma tendreſſe eut expoſé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour ſi long-tems combattu ?
Je pourrois tous les jours t'aſſurer que je t'aime!
Que ne viens-tu...

SCENE II.

MONIME, XIPHARE'S, PHŒDIME.

MONIME.

Seigneur, je parlois de vous-même:
Mon ame ſouhaitoit de vous voir en ce lieu,
Pour vous...

XIPHARE'S.

C'eſt maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu! Vous?

XIPHARE'S.

Oui, Madame, & pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entends-je ? On me diſoit... Hélas! ils m'ont trahie.

XIPHARÈS.

Madame, je ne ſçais quel ennemi couvert
Révélant nos ſecrets vous trahit & me perd.
Mais le Roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs ſçait tout ce qui ſe paſſe.
Il feint, il me careſſe, & cache ſon deſſein.
Mais moi, qui dès l'enfance élevé dans ſon ſein,
De tous ſes mouvemens ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ſes regards ſa prochaine vengeance.
Il preſſe, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la révolte exciter la douleur.
De ſes fauſſes bontés j'ai connu la contrainte.
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte,
Il a ſçu m'aborder, & les larmes aux yeux,
On ſçait tout, m'a-t'il dit, ſauvez-vous de ces lieux.
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma Reine;
Et ce cher intérêt eſt le ſeul qui m'amene.
Je vous crains pour vous-même, & je viens à genoux
Vous prier, ma Princeſſe, & vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le ſang le plus cher rarement épouvante;
Et je n'oſe vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'eſt ſouvent emporté.
Peut être c'eſt moi ſeul que ſa fureur menace:
Peut-être en me perdant, il veut vous faire grace.
Daignez, au nom des Dieux, daignez en profiter:

Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, & plus tachez de lui complaire.
Feignez, efforcez-vous; songez qu'il est mon pere.
Vivez, & permettez que dans tous mes malheurs,
Je puisse à votre amour ne couter que des pleurs.

MONIME.

Ah! je vous ai perdu.

XIPHARE'S.

Généreuse Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit.
Je suis un malheureux que le destin poursuit.
C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon pere,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mere;
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi! cet ennemi, vous l'ignorez encore?

XIPHARE'S.

Pour surcroît de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux si je pouvois, avant de m'immoler,
Percer le traître cœur qui m'a pu décéler.

MONIME.

Hé bien, Seigneur, il faut vous le faire connoître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître,
Frappez: aucun respect ne vous doit retenir.
J'ai tout fait; & c'est moi que vous devez punir.

XIPHARE'S.

Vous!

MONIME.

Ah! si vous sçaviez, Prince, avec quelle adresse

Le cruel est venu surprendre ma tendresse !
Quelle amitié sincere il affectoit pour vous !
Content s'il vous voyoit devenir mon époux.
Qui n'auroit cru . . . Mais non, mon amour plus timide
Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les Dieux qui m'inspiroient, & que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis.
J'ai dû continuer : J'ai dû dans tout le reste . . .
Que sçais-je enfin ? J'ai dû vous être moins funeste.
J'ai dû craindre du Roi les dons empoisonnés,
Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARE'S.

Quoi ! Madame, c'est vous, c'est l'amour qui m'expose ?
Mon malheur est parti d'une si belle cause ?
Trop d amour a trahi nos secrets amoureux,
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux ?
Que voudrois-je de plus ? Glorieux & fidelle,
Je meurs ; un autre sort au Trône vous appelle.
Consentez-y, Madame, & sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoi ! vous me demandez que j'épouse un barbare,
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare ?

XIPHARE'S.

Songez que ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser & ne me voir jamais.

MONIME.

Et connoissois-je alors toute sa barbarie ?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,

Après vous avoir vu tout percé de ses coups ;
Je suivisse à l'Autel un tyrannique Epoux ;
Et que dans une main de votre sang fumante,
J'allasse mettre, hélas ! la main de votre Amante?
Allez, de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre ici le tems à me persuader.
Le Ciel m'inspirera quel parti je dois prendre ;
Que seroit-ce, grands Dieux ! s'il venoit vous surprendre ?
Que dis-je ? On vient. Allez. Courez. Vivez enfin,
Et du moins attendez quel sera mon destin.

SCENE III.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

Madame, à quels périls il exposoit sa vie !
C'est le Roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point, & qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort, sans être instruit du mien.



SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

ALlons, Madame, allons. Une raiſon ſecrete
Me fait quitter ces lieux & hâter ma retraite.
Tandis que mes ſoldats prêts à ſuivre leur Roi,
Rentrent dans mes vaiſſeaux pour partir avec moi,
Venez; & qu'à l'Autel ma promeſſe accomplie,
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, Seigneur?

MITHRIDATE.

Quoi! Madame, oſez vous balancer?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penſer?

MITHRIDATE.

J'eus mes raiſons alors: oublions-les, Madame.
Ne ſongez maintenant qu'à répondre à ma flamme;
Songez que votre cœur eſt un bien qui m'eſt dû.

MONIME.

Hé! pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoi! par un Fils ingrat toûjours préoccupée;
Vous croiriez...

MONIME.

Quoi, Seigneur! vous m'auriez donc trompée ?

MITHRIDATE.

Perfide! il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous, qui gardant au cœur d'infidelles amours,
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire.
Ne vous souvient il plus, cœur ingrat, & sans foi,
Plus que tous les Romains conjurés contre moi,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre,
Pour vous porter au Trône, où vous n'osiez prétendre ?
Ne me regardez point vaincu, persécuté.
Revoyez-moi vainqueur, & par tout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Ephese adorée,
Aux filles de cent Rois je vous ai préférée;
Et négligeant pour vous tant d'heureux Alliés,
Quelle foule d'Etats je mettois à vos pieds.
Ah! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès-lors à mes bontés vous rendoit insensible,
Pourquoi chercher si loin un odieux Epoux?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste;
Et que de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me put consoler?
Cependant quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeller le passé;
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé.
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte;
A quelle épreuve, ô Ciel! réduis-tu Mithridate?

Par quel charme ſecret laiſſai-je retenir
Ce courroux ſi ſévere, & ſi prompt à punir?
Profitez du moment que mon amour vous donne;
Pour la derniere fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point ſur vous des périls ſuperflus,
Pour un Fils inſolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'eſt due,
Perdez-en la mémoire auſſi-bien que la vue;
Et déſormais, ſenſible à ma ſeule bonté,
Méritez le pardon qui vous eſt préſenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnoiſſance,
Seigneur, m'a dû ranger ſous vôtre obéiſſance.
Quelque rang où jadis ſoient montés mes Ayeux,
Leur gloire de ſi loin n'éblouit point mes yeux.
Je ſonge avec reſpect de combien je ſuis née
Au-deſſous des grandeurs d'un ſi noble hymenée;
Et malgré mon penchant, & mes premiers deſſeins,
Pour un Fils, après vous, le plus grand des humains;
Du jour que ſur mon front on mit ce Diadême,
Je renonçai, Seigneur, à ce Prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous ſacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du ſecret ce feu s'alloit éteindre,
Et même de mon ſort je ne pouvois me plaindre,
Puiſqu'enfin aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faiſois le bonheur d'un Héros tel que vous.
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, vous m'avez arrachée

A cette obéïssance où j'étois attachée ;
Et ce fatal amour, dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, & m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
Envain vous en pourriez perdre le souvenir ;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toûjours présent à ma pensée.
Toûjours je vous croirois incertain de ma foi ;
Et le Tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi,
Que le lit d'un Epoux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage ;
Et qui me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

MITHRIDATE.

C'est donc votre réponse ; & sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire ?
Pensez-y bien ; j'attens pour me déterminer.

MONIME.

Non, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connois ; je sçai tout ce que je m'apprête ;
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête ;
Mais le dessein est pris, rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler ;
Et m'emporte au-delà de cette modestie,
Dont, jusqu'à ce moment, je n'étois point sortie.
Vous vous êtes servi de ma funeste main,
Pour mettre à votre Fils un poignard dans le sein.
De ses feux innocens j'ai trahi le mystere ;

Et quand il n'en perdroit que l'amour de son Pere,
Il en mourra, Seigneur. Ma foi, ni mon amour
Ne feront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela, jugez: Perdez une rebelle.
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle;
J'attendrai mon arrêt, vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, & n'ai point de complice;
Et que d'un plein succès vos vœux seroient suivis,
Si j'en croyois, Seigneur, les vœux de votre Fils.

SCENE V.

MITHRIDATE, *seul.*

Elle me quitte! Et moi dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence!
Peu s'en faut que mon cœur penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté!
Qui suis-je? Est-ce Monime? Et suis-je Mithridate?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colere revient, & je me reconnois;
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome, & c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.
Je le dois, je le puis, ils n'ont plus de support.
Les plus séditieux sont déja loin du bord.

Sans distinguer entr'eux qui je hais, ou qui j'aime.
Allons, & commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur ? & qu'est ce que je dis ?
Tu vas sacrifier, qui, malheureux ! ton Fils ?
Un Fils que Rome craint, qui peut venger son Pere ?
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?
Ah ! dans l'état funeste où ma chûte m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse,
J'ai besoin d'un Vengeur, & non d'une Maîtresse.
Quoi ! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce Fils que je veux conserver ?
Cédons-là. Vains efforts ! qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire.
Je brûle, je l'adore, & loin de la bannir . . .
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir ;
Mon amour trop long-temps tient ma gloire captive.
Qu'elle périsse seule, & que mon fils me suive.
Un peu de fermeté punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.
Quelle pitié retient mes sentimens timides ?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides ?
O Monime ! O mon Fils ! Inutile courroux !
Et vous, heureux Romains ! quel triomphe pour vous,
Si vous sçaviez ma honte, & qu'un avis fidelle
De mes laches combats vous portât la nouvelle !

Quoi! des plus cheres mains craignant les trahi-
fons,
J'ai pris foin de m'armer contre tous les poifons;
J'ai fçu par une longue & pénible induftrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah! qu'il eut mieux valu, plus fage & plus
heureux,
Et repouffant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiffer remplir d'ardeurs empoifonnées,
Un cœur déja glacé par le froid des années!
De ce trouble fatal par où dois-je fortir?

SCENE VI.

MITHRIDATE, ARBATE,

ARBATE.

SEigneur, tous vos Soldats refufent de partir,
Pharnace les retient; Pharnace leur révéle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace?

ARBATE.

Il a féduit fes Gardes les premiers,
Et le feul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux périls ils fe forment l'image;
Les uns avec tranfport embraffent le rivage;
Les autres qui partoient s'élancent dans les flots,
Ou préfentent leurs dards aux yeux des Matelots.
Le défordre eft par-tout, & loin de nous en-
tendre,

Ils demandent la paix, & parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête, & flattant leurs souhaits,
De la part des Romains il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah, le traître! courez. Qu'on appelle son frere;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son pere.

ARBATE.

J'ignore son dessein; mais un soudain transport
L'a déja fait descendre & courir vers le Port;
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidelles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles,
C'est tout ce que j'en sçais.

MITHRIDATE.

Ah! Qu'est-ce que j'entens?
Perfides, ma vengeance a tardé trop long-tems:
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence
Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir, je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux Fils audacieux.

SCENE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, tout est perdu; les Rebelles, Pharnace
Les Romains sont en foule autour de cette Place.

MITHRIDATE.

Les Romains!

ARCAS.

De Romains le rivage eſt chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes aſſiégé.

MITHRIDATE, *à Arcas.*

Ciel ! Courons. Ecoutez. Du malheur qui me preſſe,
Tu ne jouiras pas, infidelle Princeſſe.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONIME, PHŒDIME.

PHŒDIME.

MAdame, où courez-vous? Quels aveugles tranſports
Vous font tenter ſur vous de criminels efforts?
Hé quoi! vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien du ſacré Diadême?
Ah! ne voyez-vous pas que les Dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompus ce bandeau dans vos mains?

MONIME.

Hé! par quelle fureur obſtinée à me ſuivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre?
Xipharès ne vit plus. Le Roi déſeſpéré

Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétens-tu me livrer à Pharnace?

PHŒDIME.

Ah! du moins attendez qu'un fidelle rapport
De son malheureux Frere ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre?
D'abord, vous le sçavez, un bruit injurieux
Le rangeoit du parti d'un Camp séditieux;
Maintenant on vous dit que ces mêmes Rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, & daignez écouter...

MONIME.

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter.
L'événement n'a point démenti mon attente;
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,
Il est mort, & j'en ai pour garans trop certains,
Son courage, & son nom trop suspect aux Romains.
Ah! Que d'un si beau sang dès long-tems altérée,
Rome tient maintenant sa Victoire assurée!
Quel ennemi son bras leur alloit opposer!
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser?
Quoi! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et dans tous ses malheurs reconnoître tes crimes?
De combien d'assassins l'avois-je enveloppé?
Comment à tant de coups seroit-il échappé?
Il évitoit envain les Romains & son Frere,
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son Pere?
C'est moi, qui les rendant l'un de l'autre jaloux,

Vins

Vins allumer le feu qui les embraſe tous,
Tiſon de la diſcorde, & fatale furie,
Que le Démon de Rome a formée & nourrie.
Et je vis! Et j'attens que de leur ſang baigné
Pharnace des Romains revienne accompagné!
Qu'il étale à mes yeux ſa parricide joie!
La mort au déſeſpoir ouvre plus d'une voie.
Oui, cruelle, envain vos injuſtes ſecours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts.
Je trouverai la mort juſques dans vos bras même.
Et toi, fatal tiſſu, malheureux Diadême,
Inſtrument & témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que, mille fois, j'ai trempé de mes pleurs;
Au moins, en terminant ma vie & mon ſupplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeſte ſervice?
A mes triſtes regards, va, ceſſe de t'offrir.
D'autres armes ſans toi ſçauront me ſecourir;
Et périſſe le jour, & la main meurtriere
Qui jadis ſur mon front t'attacha la premiere.

PHŒDIME.

On vient, Madame, on vient; & j'eſpére qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ſes pas.



SCENE II.

MONIME, PHŒDIME, ARCAS.

MONIME.

EN eſt-ce fait, Arcas? Et le cruel Pharnace...

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui ſe paſſe,
Madame; on m'a chargé d'un plus funeſte emploi,
Et ce poiſon vous dit les volontés du Roi.

PHŒDIME.

Malheureuſe Princeſſe!

MONIME.

Ah! quel comble de joie!
Donnez: Dites, Arcas, au Roi qui me l'envoie,
Que de tous les préſens que m'a faits ſa bonté,
Je reçois le plus cher & le plus ſouhaité.
A la fin je reſpire; & le Ciel me délivre
Des ſecours importuns qui me forçoient de vivre.
Maîtreſſe de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puiſſe de mon ſort diſpoſer à mon choix.

PHŒDIME.

Hélas!

MONIME.

Retiens tes cris; & par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.

Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer,
Quand d'un titre funeste on me vint honorer;
Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grece,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
Retourne maintenant chez ces Peuples heureux;
Et si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, & de toute ma gloire,
Phœdime, conte leur la malheureuse histoire.
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toûjours séparé,
Héros, avec qui même, en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice, & puisse, en ce moment,
Ce poison expier le sang de mon amant.

SCENE III.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME, ARCAS.

ARBATE.

ARrêtez, arrêtez.

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate?

ARBATE.

Arrêtez. J'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah! laissez-moi.

ARBATE, *jettant le poison.*

Cessez, vous-dis-je, & laissez-moi,
Madame, exécuter les volontés du Roi.
Vivez. Et vous, Arcas, du succés de mon zèle,
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCENE IV.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME.

MONIME.

AH! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-
vous ?
Eſt-ce qu'on croit encor mon ſupplice trop doux ?
Et le Roi m'enviant une mort ſi ſoudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter ſa haine ?

ARBATE.

Vous l'allez voir paroître, & j'oſe m'aſſurer
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi! le Roi...

ARBATE.

Le Roi touche à ſon heure derniere,
Madame, & ne voit plus qu'un reſte de lumiere.
Je l'ai laiſſé ſanglant, porté par des ſoldats,
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès? Ah, grands Dieux! Je doute ſi je veille,
Et n'oſe qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor! Xipharès, que mes pleurs:..

ARBATE.

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De ſa mort en ces lieux la nouvelle ſemée,
Ne vous a pas vous ſeule, & ſans cauſe allarmée.
Les Romains qui par-tout l'appuyoient par des
cris,

Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le Roi trompé lui-même en a versé des larmes,
Et désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle Fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours, tout prêt d'être forcé;
Et voyant pour surcroît de douleur & de haine,
Parmi ses étendarts porter l'Aigle Romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a cru les plus fideles;
Il les a trouvé tous sans force & sans vertu:
Vains secours, a-t'il dit, que j'ai trop combattu!
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trepas plus funeste aux Romains.
Il parle, & défiant leurs nombreuses cohortes,
Du Palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arriere,
Laisser entre eux & nous une large carriere;
Et déja quelques-uns couroient épouvantés
Jusques dans les Vaisseaux qui les ont aportés.
Mais, le dirai-je, ô Ciel! Rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le Roi,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moi.
Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables,

Son bras, se signalant pour la derniere fois,
A de ce grand Héros terminé les exploits?
Enfin, las & couvert de sang & de poussiere,
Il s'étoit fait de morts une noble barriere.
Un autre Bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu
leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui: *C'en est assez, m'a-t'il dit, cher Arbate;*
Le sang & la fureur m'emportent trop avant:
Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant.
Aussi-tôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande ame trompée.
Ce Héros dans mes bras est tombe tout sanglant,
Foible, & qui s'irritoit contre un trépas si lent;
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie;
Et marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus sûr implorer la faveur.
Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même.
De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'auroit cru? j'ai vu de toutes parts,
Vaincus & renversés les Romains & Pharnace,
Fuyant vers leurs Vaisseaux abandonner la place;
Et le Vainqueur vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME.

Juste Ciel!

ARBATE.

Xipharès, toûjours reste fidele,

Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frere avoit enveloppé,
Mais qui d'entre leurs bras à la fin échappé,
Forçant les plus mutins, & regagnant le reste,
Heureux & plein de joie en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'étoit fait vers son pere un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du Roi l'alloit jetter sans vie;
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le Roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit d'une voix qu'il poussoit avec peine:
S'il en est tems encor, cours & sauve la Reine.
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès.
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étois, ma frayeur & mon zele,
M'ont donné pour courir une force nouvelle;
Et malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME.

Ah! que de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand Roi la triste destinée!
Hélas! & plut aux Dieux qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main,
Et que simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le puisse pleurer sans en être coupable!
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits,
Le sang du pere, ô Ciel! & les larmes du fils!



SCENE V. & Derniere.

MITHRITATE, MONIME, XIPHARE'S, ARBATE, ARCAS, GARDES *qui ſoutiennent Mithridate.*

MONIME.

AH! Que vois-je, Seigneur, & quel ſort
eſt le votre!

MITHRIDATE.

Ceſſez, & retenez vos larmes l'un & l'autre.
(en montrant Xipharès.)
Mon ſort, de ſa tendreſſe & de votre amitié,
Veut d'autres ſentimens que ceux de la pitié;
Et ma gloire plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l Univers autant que je l'ai pu.
La mort dans ce projet m'a ſeule inrerrompu.
Ennemi des Romains & de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug ſubi l'ignominie;
Et j'oſe me flatter qu'entre les noms fameux,
Qu'une pareille haine a ſignalé contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur Hiſtoire.
Le Ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon deſſein,
Rome en cendre me vit expirer dans ſon ſein.
Mais au moins quelque joie en mourant me
conſole:
J'expire environné d'ennemis que j'immole;

Dans leur ſang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
A mon fils Xipharès je dois cette fortune ;
Il épargne à ma mort leur préſence importune.
Que ne puis-je payer ce ſervice important
De tout ce que mon Trône eut de plus éclatant!
Mais vous me tenez lieu d'Empire, de Couronne;
Vous ſeule me reſtez. Souffrez que je vous donne,
Madame & tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharès, vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, Seigneur, vivez pour nous voir l'un & l'autre,
Sacrifier toûjours notre bonheur au votre.
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger...

MITHRIDATE.

C'en eſt fait, Madame, & j'ai vécu.
Mon fils, ſongez à vous; gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puiſſiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici ſur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez pas le tems que vous laiſſe leur fuite,
A rendre à mon tombeau des ſoins dont je vous quitte,
Tant de Romains ſans vie en ces lieux diſperſés
Suffiſent à ma cendre, & l'honorent aſſez.
Cachez-leur pour un tems vos noms & votre vie:
Allez, réſervez-vous...

XIPHARE'S.

Moi, Seigneur, que je fuye!

Que Pharnace impuni, les Romains triomphans
N'éprouvent pas bientôt...

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse ;
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.
Mais je sens affoiblir ma force & mes esprits ;
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
Dans cet embrassement, dont la douceur me flatte,
Venez, & recevez l'ame de Mithridate.

MONIME.

Il expire!

XIPHARE'S.

Ah, Madame! unissons nos douleurs,
Et par tout l'Univers cherchons-lui des vengeurs.

FIN.



CATILINA

TRAGÉDIE.

Par Monſieur DE CREBILLON.



ACTEURS.

CATILINA.
CICÉRON, *Consul.*
CATON.
PROBUS, *Grand-Prêtre.*
TULLIE, *Fille de Cicéron.*
FULVIE.
LENTULUS.
CRASSUS.
CÉTHÉGUS.
LUCIUS.
SUNNON, *Ambassadeur des Gaules.*
GONTRAN.
LICTEURS.

La Scene est dans le Temple de Tellus.

CATILINA
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.

Cesse de t'effrayer du sort qui te menace ;
Plus j'y vois de péril, plus je me sens d'audace ;
Et l'approche du coup qui vous fait tous trembler,
Loin de la ralentir, sert à la redoubler.
Crois-moi, sois sans détour pour un ami qui t'aime ;
Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,
Lentulus, & le mien ne peut voir sans pitié

Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié.
Ce Tyran des Romains, l'amour de la Patrie,
Te trompe, & se déguise en frayeur pour ma vie.
Est-ce à moi d'abuser du penchant malheureux
Qui te fait une loi de tout ce que je veux?
Issu des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire
On ne refuse un jour place dans leur histoire;
Et le rang de Préteur qui te lie au Sénat,
Trouble en un Conjuré le cœur d'un Magistrat.
Tu crains pour Rome enfin, voilà ce qui t'arrête,
Quand tu ne dois ici craindre que pour ma tête:
Va, de trop de remords je te vois combattu,
Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

LENTULUS.

Catilina, laissons un discours qui m'offense,
Tes soupçons sont toûjours trop près de ta prudence:
A force de vouloir approfondir un cœur,
Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur,
Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre;
Mais un Chef de Parti ne doit point s'y méprendre.
D'entre les Conjurés distingue tes amis,
Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis;
De toutes les grandeurs qui feront ton partage,
Je ne t'ai demandé que ce seul avantage:
Laisse-m'en donc jouir; mon amitié pour toi
N'a que trop signalé sa constance & sa foi.
Dis-moi, si ta fierté jusques-là peut descendre,
De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre?
Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit?
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire,
Qui, de mes volontés secret dépositaire,
Osera, comme lui, balancer un moment,
Et s'exposer aux traits de mon ressentiment.
Lentulus dans le fond doit assez me connoître,
Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître,
Et que ces cruautés qui lui font tant d'horreur,
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire,
En un Chef de Parti forme un aspect contraire;
Vertueux ou méchant, au gré de son projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet.
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il sera toûjours grand, s'il est impénétrable;
S'il est prompt à plier, ainsi qu'à tout oser,
Et qu'aux yeux du Public il sache en imposer,
Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
Porter jusqu'à l'excés les vertus & les vices,
Laisser de son renom le soin à ses succès:
Tel on déteste avant, que l'on adore après.
Je ne vois sous mes loix qu'un parti redoutable,
A qui je dois me rendre encor plus formidable;
S'il ne se fut rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus & toi, dignes de mon estime,
Le reste est un amas élevé dans le crime,
Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,
Et qui n'aiment qu'autant qu'on sçait leur ressembler.
Un chef autorisé d'une juste puissance,

Soumet tout, d'un coup d'œil, à ſon obéiſſance;
Mais dès qu'il eſt armé pour troubler un État,
Il trouve un Compagnon dans le moindre Soldat;
Et l'art de les ſoumettre exige un art ſuprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

LENTULUS.

Songe à les ſubjuguer, ſans te rendre odieux.
Mais avant que le jour nous ſurprenne en ces lieux,
Au Temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle?
Son Grand-Prêtre Probus te fera-t'il fidele?
Quoique rien en ces lieux ne borne ſon pouvoir,
Je ne ſais ſi Probus remplira notre eſpoir.
Il eſt vrai qu'à ſes ſoins nous devons cet aſyle,
Dont il nous rend l'accès auſſi ſûr que facile;
Mais au nouveau Conſul le Grand Prêtre eſt lié
Par l'intérêt, le ſang, l'orgueil ou l'amitié:
Lorſqu'à des Conjurés ſes pareils s'aſſocient,
C'eſt par des trahiſons que tous ſe juſtifient.
Aujourd'hui le Senat doit s'aſſembler ici;
Ce n'eſt pas cependant mon plus cruel ſouci.
Je crains, je l'avouerai, les fureurs de Fulvie,
Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
Fille d'un ennemi dangereux & jaloux,
De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
Et, comment dans un cœur qu'un ſi grand ſoin entraîne,
Peux-tu concilier tant d'amour & de haine?
L'amour pour tes pareils auroit il des appas?

CATILINA.

Ah! ſi je le reſſens, je n'y ſuccombe pas.
Qu'un grand cœur ſoit épris d'une amoureuſe flamme,

C'eſt l'ouvrage des ſens, non le foible de l'ame;
Mais dès que par la gloire il peut être excité,
Cette ardeur n'a ſur lui qu'un pouvoir limité.
C'eſt ainſi que le mien eſt épris de Tullie;
Ses graces, ſa beauté, ſa fiere modeſtie,
Tout m'en plaît, Lentulus; mais cette paſſion
Eſt moins amour en moi, qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont ſon orgueil ſe pare,
Tullie eſt ce que Rome eut jamais de plus rare;
Je vois à ſon aſpect tout un Peuple enchanté,
Et c'eſt de tant d'attraits le ſeul qui m'ait tenté.
Sans la foule des cœurs qui s'empreſſent pour elle,
Tullie à mes regards n'eut point paru ſi belle;
Mais je n'ai pu ſouffrir que quelque audacieux
Vint m'enlever un bien qu'on croit ſi précieux.
Enfin je l'ai conquis, & ſans cette victoire,
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'eſt pas que l'amour en ſoit le ſeul objet;
Loin que de mes deſſeins il ſuſpende l'effet,
Cette flamme où tu crois que tout mon cœur s'applique,
Eſt un fruit de ma haine & de ma politique.
Si je rends Cicéron favorable à mes feux,
Rien ne peut déſormais s'oppoſer à mes vœux.
Je tiendrai ſous mes loix & la fille & le pere,
Et j'y verrai bientôt la République entiere.
Je ſais que ce Conſul me hait au fond du cœur,
Sans oſer d'un refus inſulter ma faveur.
Il craint en moi le Peuple, & garde le ſilence:
Mais tandis qu'entre nous Rome tient la balance,
J'ai cru devoir toûjours pourſuivre avec éclat

Un hymen qui le perd dans l'esprit du Sénat.
Au Temple de Tellus voilà ce qui m'appelle :
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidele,
M'y sert à ménager des Traités captieux,
Où, sans rien terminer, je les trompe tous deux.
Mais, loin de confier nos desseins au Grand-Prêtre,
De ses propres secrets je suis déja le maître ;
J'ai flatté son orgueil par le Pontificat ;
J'ai parlé pour lui seul en public au Sénat ;
Tandis que pour César, aidé de Servilie,
J'engageai Cicéron trompé par Césonie :
Enfin, Probus sait trop que s'il m'osoit trahir,
Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr ;
Même ici, par ses soins, je dois revoir Tullie.
Ne crains point cependant le courroux de Fulvie,
Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS.

Elle a trop pénétré l'artifice du tien,
Pour ne se point venger de tant de perfidie ;
Elle est femme, jalouse, imprudente, hardie,
Elle sait tout, bientôt nous serons découverts,
Et je n'entrevois plus que de tristes revers.
Qua faisons nous dans Rome ? & sur quelle espérance,
Parmi tant d'ennemis, avoir tant d'assurance ?
Contre César & toi les clameurs de Caton
Ne cessent d'irriter Antoine & Cicéron.
Ces deux Consuls, tous deux amis de la Patrie,
Brûlans de cet amour que tu nommes manie,
Peut-être trop instruits de nos desseins secrets,
Préviendront d'un seul coup ta haine & tes projets.

Déja, de toutes parts, je vois groſſir l'orage ;
Craſſus devient ſuſpect, t'en faut-il davantage ?
Et tu n'ignores pas que depuis plus d'un jour,
Les Lettres de Pompée annoncent ſon retour ;
Que Pétréius, ſuivi de nombreuſes cohortes,
Bientôt de Rome même occupera les portes :
Céſar, dont le génie égale le grand cœur,
T'accuſe d'imprudence & de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui, je ſais que Céſar déſire ma retraite,
Pour briguer au Sénat l'honneur de ma défaite,
Pour voir vos Légions marcher ſous ſes Drapeaux,
Et pour profiter ſeul du fruit de mes travaux.
Mais, ſi le ſort répond à l'eſpoir qui m'anime,
Je ferai de Céſar ma premiere victime ;
Il eſt trop jeune encor pour me donner la loi,
Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
Qu'ai-je à craindre dans Rome où le Peuple m'adore,
Où je veux immoler ce Sénat que j'abhorre ?
Le péril eſt égal, ainſi que la fureur,
Et j'ai, de plus, ſur eux ma gloire & ma valeur.
L'exemple de Sylla n'a que trop fait connoître
Combien il eſt aiſé de leur donner un maître ;
Et ce Pompée enfin, ſi fameux aujourd'hui,
Tremblera devant moi, comme il fit devant lui.
Manlius avec nous toûjours d'intelligence,
Auſſi prompt que toi même à ſervir ma vengeance,
Avec ſa Légion doit joindre Célius,
Et Céſon avec lui rejoindre Manlius.
Sunnon, des fiers Gaulois le Miniſtre fidele,
Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle,

Habile à profiter de celle des Romains ;
Doit de tout son pouvoir appuyer nos desseins.
Cesse de m'opposer une crainte frivole;
Dès demain je serai maître du Capitole.
C'est du haut de ces lieux, que tenant Rome aux fers,
Je veux avec les Dieux partager l'Univers.
Rome! Je n'ai que trop fléchi sous ta puissance ;
Mais je te punirai de mon obéissance.
Pardonne ce courroux à la noble fierté
D'un cœur né pour l'Empire, ou pour la liberté.

LENTULUS.

Ah! je te reconnois à ce noble langage ;
Rome même est trop peu pour un si grand courage.
Remplis ton sort, fais voir à l'Univers jaloux,
Qu'il ne devoit avoir d'autres Maîtres que nous.
Adieu, Catilina. Probus vient, je te laisse.

CATILINA.

Va, dis à Céthégus qu'il tienne sa promesse:
L'un & l'autre en secret daignez voir Manlius,
Et faites observer Fulvie & Curius.

SCENE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

HE quoi, Seigneur, c'est vous que votre vigilance

A conduit le premier aux Autels que j'encense!
Saviez-vous que Tullie y dût porter ses pas?

CATILINA.

Je le sais, cependant je ne l'y cherche pas.
Votre intérêt, Probus, est tout ce qui m'amene,
Et mon cœur à vous seul veut confier sa peine.
César, que Cicéron appuyoit au Sénat,
César est désormais sûr du Pontificat.
Il l'emporte sur vous, & son audace extrême
Veut soumettre à ses loix la Religion même.
J'ai cru de Cicéron, qui vous est allié,
Que mon parti pour vous seroit fortifié,
Ou qu'il choisiroit mieux du moins votre adversaire;
Mais ses trésors ont fait ce que je n'ai pu faire:
C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouvernent les loix.
Ce Sénat, le modele & le tuteur des Rois,
Qui fit à l'Univers admirer sa justice,
Qui punissoit de mort un soupçon d'avarice,
Qui puisoit ses décrets dans le conseil des Dieux;
Vend ce qu'à la vertu réservoient nos ayeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous blesse.

PROBUS.

Eh! ce n'est pas moi seul, Seigneur, qu'il intéresse;
Il réjaillit sur vous encor plus que sur moi,
Vous, qu'un vil Orateur fait plier sous sa loi;
Vous, qui jusqu'à ce jour, armé d'un front terrible,
Des cœurs audacieux futes le moins fléxible;
Qui d'un Sénat tremblant à votre fier aspect,
Forciez d'un seul regard l'insolence au respect:
A sa voix aujourd'hui plus soumis qu'un esclave,

Enfin, à votre tour, vous souffrez qu'on vous brave,
Et vous abandonnez le soin de l'Univers
A des hommes sans nom qui mettent Rome aux fers.
Et que m'importe à moi que le Sénat m'outrage,
Que sa corruption mette à prix son suffrage?
L'Univers ne perd rien à mon abaissement,
Mon nom ni mes vertus n'en sont pas l'ornement;
Les Dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître.
Vous seul... Mais désormais méritez-vous de l'être
Avec une valeur qui n'oseroit agir,
Et ce front outragé qui ne sait que rougir?
Quoi! pour vous engager à sauver la Patrie,
Faudra-t'il qu'avec moi tout un peuple s'écrie:
La mort nous a ravi Marius & Sylla,
Qu'ils revivent en toi, regne Catilina!

CATILINA.

Probus, ne tentez point une indigne victoire,
Les crimes du Sénat ne souillent point ma gloire;
Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
De l'abus du pouvoir, & du mépris des loix.
J'admire en vous sur-tout cette ame bienfaisante,
Que l'approche des Dieux rend si compatissante:
Mais parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir,
Vous en oubliez un

PROBUS.

Quel est-il?

CATILINA.

Mon devoir.

A combien de desirs il faut que l'on s'arrache,
Si l'on veut conserver une vertu sans tache!
L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment,
Dès que le bien public s'oppose au châtiment;
Ses intérêts sacrés font notre loi suprême,
Et s'immoler pour eux, c'est vivre pour soi-même.
Considérez ce Temple orné de mes ayeux,
Que Rome a cru devoir placer parmi vos Dieux:
Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mere,
N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révére,
Et tous muets qu'ils sont, ces marbres généreux,
Ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.
Rome ne me doit rien, & je lui dois la vie.

PROBUS.

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie?
Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur,
Soit réduit à chercher un autre défenseur?
Envain fondant sur vous sa plus chere espérance,
Rome vous élevoit à la toute-puissance:
J'entrevois dans le cœur d'un fier Patricien
Les foiblesses de cœur d'un obscur Plébéien;
Et c'est Catilina, qui seul ici protége
Un reste de Sénat impur & sacrilege,
Un tas d'hommes nouveaux proscrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets.
Disparu dans l'abîme où son orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont passé comme un songe.
Non, ce n'est plus ce corps digne de nos Autels,
Où les Dieux opinoient à côté des mortels.

De ce corps avili Minerve s'eſt bannie,
A l'aſpect de leur luxe & de leur tyrannie ;
On ne voit que l'or ſeul préſider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Conſulat :
Enfin, Rome n'eſt plus ſans le ſecours d'un maître.
Eh qui d'eux plus que vous ſeroit digne de l'être ?
Céſar ſemble promettre un ſuperbe avenir,
Que peut-être moins jeune il oſera tenir.
Lucullus n'eſt plus rien, & ſon rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'eſt trompée.
Craſſus, plein de deſirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils tréſors les ſoins de ſa grandeur.
Cicéron ébloui du feu de ſon génie ..
Mais je veux reſpecter le pere de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage inſenſé,
Un faſte de vertu qu'on a trop encenſé.
Le reſte n'eſt point fait pour prétendre à l'Empire;
C'eſt à vous ſeul, Seigneur, que j'oſe le prédire.
Quelle gloire pour vous en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reſte des humains
Que ſans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un ſeul homme a changé la face de la terre !

CATILINA.

Miniſtre des Autels, que me propoſez-vous ?

PROBUS.

La gloire de bien faire, & le ſalut de tous ;
Ce qu'un grand cœur flatté de cet honneur ſuprême,
Auroit dû dès long-tems ſe propoſer lui-même.

CATILINA.

Ah! Probus, je l'avoue, une ſi noble ardeur

Porte des traits de feu jusqu'au fond de mon cœur.
Je sens que malgré moi mes scrupules vous cédent.

PROBUS.

Hé bien, qu'à ces remords de prompts effets succédent;
D'armes & de soldats remplissons tous ces lieux
Où le Sénat impie ose troubler mes Dieux.
Dans un sang ennemi... Mais j'apperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie;
J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis,
Et je vous rejoindrai bientôt, si je le puis.

(*Probus se retire dans une aîle du Théâtre.*)

SCENE III.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA.

Quoi, Madame, aux Autels vous devancez l'Aurore?
Et quel soin si pressant vous y conduit encore?
Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici rassembler tous mes Dieux!

TULLIE.

Si ce sont là les Dieux à qui tu sacrifies,
Apprens qu'ils ont toûjours abhorré les impies;
Et que si leur pouvoir égaloit leur courroux,

La foudre deviendroit le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre,
Ma gloire & mon amour craignent de s'y méprendre;
Et si nous n'étions seuls, malgré ce que je voi,
Je ne croirois jamais que l'on s'adresse à moi.

TULLIE.

Ah! ce n'est qu'à vous seul, grands Dieux, que je m'adresse,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne presse!
Monstres, dont la fureur brave les Immortels,
Et que le crime suit jusqu'aux pieds des Autels!
Qui tous baignés d'un sang qui demande vengeance,
Osent des Dieux vengeurs insulter la présence!
Le sang de Nonius versé près de ces lieux,
Fume encore; & voilà l'encens qu'on offre aux Dieux:
La sacrilege main qui vient de le répandre,
N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre.
Ce n'est point Mithridate, ennemi des Romains,
Ni le Gaulois altier qui forme ces desseins:
Grands Dieux! c'est une main plus fatale & plus chere,
Qui menace à la fois la patrie & mon pere.
Ces excès de fureur inconnus à Sylla,
N'étoient faits que pour toi, traître Catilina.

CATILINA.

D'un reproche odieux réprimez la licence,
Madame, ou contraignez vos soupçons au silence;

Songez, pour violer le respect qui m'est dû,
Qu'il faut auparavant que je sois convaincu;
Qu'il faut l'être soi-même, avant que d'oser croire
La moindre lâcheté qui put flétrir ma gloire;
Que l'amour est déchu de son autorité,
Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité,
Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
Pardonne à qui le hait, mais point à qui l'outrage.

TULLIE.

Et qu'ai-je à redouter de ton inimitié?
Tu ne me verras point implorer ta pitié,
Cruel; tu peux porter à la triste Tullie
Tous les coups que ta main réserve à la Patrie:
Borne tes cruautés à déchirer un cœur
Qui s'est déshonoré par une lâche ardeur;
Ce cœur que trop long-tems a souillé ton image,
N'est plus digne aujourd'hui que d'opprobre & d'outrage;
Rien ne peut expier la honte de mes feux:
Mais ne présume pas que ce cœur malheureux,
Que tes fausses vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un seul moment dès qu'il te fait coupable.
Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi,
Qu'il ne le fut jamais à t'engager sa foi.
Grands Dieux! n'ai-je brûlé d'une flamme si pure,
Que pour un assassin, un rebelle, un parjure?
Et le barbare encore insulte à ma douleur!
Il veut que mon devoir respecte sa fureur!
Mais, cruel, mon amour n'en sera point complice;
Dût-on charger ma main du soin de ton supplice,

Je n'hésiterai point à te sacrifier :
Tu n'as plus qu'un moment à te justifier.

CATILINA.

Et, de quoi voulez vous que je me justifie ?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie.
Mais puisque ton orgueil s'obstine à le nier,
Et que tu me réduis, traître, à t'humilier,
Esclave, paroissez.



SCENE IV.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, *déguisée en esclave.*

CATILINA, *à part.*

Que vois-je! C'est Fulvie.

TULLIE, *à Fulvie.*

Parlez, je vous l'ordonne au nom de la Patrie.

FULVIE.

Qui, moi, parler, Madame ? A quel péril affreux
Exposez-vous ici les jours d'un malheureux ?
D'un Romain, quel qu'en soit le rang & la naissance,
Je sçai combien je dois respecter la présence ;
De celui-ci sur-tout je redoute l'aspect.

TULLIE.

Parlez, & dépouillez ce frivole respect:

Un esclave enhardi par le salut de Rome,
Doit-il tant s'effrayer à l'aspect d'un seul homme ?
Connoissez-vous celui qui paroît à vos yeux ?
Répondez, quel est-il ?

FULVIE.

C'est un séditieux.
Je ne connois que trop ce mortel redoutable,
Et le plus grand de tous s'il étoit moins coupable.
Oui, Madame, c'est lui, voilà le furieux
Qui veut souiller de sang sa Patrie & les Dieux,
Egorger le Sénat, immoler votre pere,
Et la flamme à la main désoler Rome entiere.

CATILINA, *feignant de ne pas reconnoître Fulvie.*

Quoi ! vous osez commettre un homme tel que moi,
Avec des malheureux si peu dignes de foi ?
Et vous me réduisez à souffrir qu'un esclave,
Au mépris de mon rang, me flétrisse & me brave ?
Ah ! c'est pousser l'injure & l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat, rougis du crime, & non pas du témoin ;
Mais envain ton orgueil s'attache à le confondre,
Vanter ta dignité, ce n'est pas me répondre.
Adieu.

(*à Fulvie.*)

Vous, suivez-moi.

CATILINA, *arrêtant Fulvie.*

Non, non, il n'est plus tems,
Cet esclave est chargé d'avis trop importans ;

D'ailleurs, dès qu'avec lui vous osez me commettre,
Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre.
Probus, venez à nous.

SCENE V.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBUS.

TULLIE.

Quel est donc ton dessein?

CATILINA.

C'est au nom du Sénat & du Peuple Romain,
Qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

Envain par ce dépôt tu crois m'en imposer,
Je vois à quel dessein tu veux en disposer.

CATILINA.

Non, loin que ma fierté désormais le recuse,
C'est devant le Sénat que je veux qu'il m'accuse.
Puis qu'il doit en ces lieux s'assembler aujourd'hui,
C'est à Probus, Madame, à répondre de lui.

TULLIE.

Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez, songez, Madame, à sauver la Patrie;
C'est des jours d'un ingrat prendre trop de souci,
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCENE VI.

CATILINA *seul.*

QU'aurois-je à redouter d'une femme infidele ?
Où seront ses garants ? & d'ailleurs, que fait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-tems la peur de Cicéron ;
Projets abandonnés, mais dont ma politique
Par leur illusion trompe la République,
Sait de ce vain fantôme occuper le Sénat,
L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un assassinat,
Et ne lui laisser voir que des mains meurtrieres,
Tandis qu'un grand dessein échappe à ses lumieres.
Maître de mes secrets, j'ai pénétré les siens,
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle,
Aucun ne se connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux Consuls je me suis assuré ;
Plus que moi contre l'autre Antoine est conjuré ;
César ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle,
Et je sais qu'à ce prix il me sera fidele.
Voilà comme un Consul, qui pense tout prévoir,
Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
L'Africain peu soumis, le Gaulois indomptable,
Tout l'Univers enfin, las d'un joug qui l'accable,
N'attend pour éclater que mes ordres secrets,
Et Cicéron n'est point instruit de mes projets.

Ce n'eſt pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête ;
Des cris du monde entier j'ai groſſi la tempête ;
Mon cœur n'étoit point fait pour un ſimple parti,
Que le premier revers eut bientôt ralenti.
J'ai ſéduit tes vieillards, ainſi que ta jeuneſſe,
Céſar, Sylla, Craſſus & toute ta Nobleſſe.
Mais il faut retourner à Probus qui m'attend ;
Ménageons avec lui ce précieux inſtant,
Pour rendre ſans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
Soutiens, Catilina, tes glorieux deſſeins ;
Maître de l'Univers ; ſi tu l'es des Romains,
C'eſt aujourd'hui qu'il faut que ton ſort s'accompliſſe,
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périſſe.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'Abuſez point, Probus, de l'état où je ſuis :
Je vous perdrai ; du moins ſongez que je le puis.
Vous croyez, à l'abri de votre caractere,
Pouvoir impunément défier ma colere,

Et

Et que mon cœur tremblant à l'aspect de ce lieu,
Va mettre au même rang le Ministre & le Dieu.
Et quel Ministre encor! Un sacrilege, un traître,
Qui de Catilina devenu le Grand-Prêtre,
Des Tarquins sur son front veut ceindre le bandeau,
Et du sang des Romains nourrir ce Dieu nouveau.
Lâche, qui se dévoue aux amours de Tullie,
Qui de ses propres Dieux profanateur impie,
Prête leur Sanctuaire à des feux criminels,
Déshonore le Prêtre, & souille les Autels.

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie;
Et loin de m'offenser, écoutez-moi, Fulvie.
Considérez l'abîme où va vous engager
Une folle habitude à ne rien ménager.
Vous croyez nous venger, vous vous perdez vous-même,
Et de plus, un amant qui peut-être vous aime;
Le dépit n'a jamais satisfait ses transports,
Qu'il n'ait livré notre ame à d'éternels remords.
L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense,
Est souvent le premier à pleurer sa vengeance;
On punit l'inconstant, mais on perd en un jour
L'objet de sa tendresse, & l'espoir d'un retour.
Enfin, que savez-vous si l'on aime Tullie?
A travers les fureurs dont votre ame est saisie,
Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux
Pour percer les replis d'un cœur ambitieux?
Vous savez les projets que votre amant médite:
En pénétrez-vous bien les détails & la suite?
Un homme tel que lui, doit-il à découvert

Se montrer, ſans prudence, au grand jour qui
le perd ?
Peut il porter trop loin l'artifice & la feinte ?
Non, il faut que ſon cœur ne ſoit qu'un labyrinthe;
Que l'amour même envain y cherche des ſecrets,
Que pour lui la raiſon & l'honneur n'ont point
faits.
L'uſage qu'aujourd'hui vous avez oſé faire
Des ſecrets dont l'amour vous fit dépoſitaire,
Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,
Pour peu qu'il ait parlé, qu'il n'en a que trop dit.
L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,
Trouble tout pour ſervir un Conſul qui le flatte.
Devenu du Sénat & l'idole & l'eſpoir,
Cicéron eſt armé du ſouverain pouvoir.
Le Sénat, qui ſur lui redoute une entrepriſe,
Pour mettre ſon Héros à couvert de ſurpriſe,
De l'Ordre équeſtre entier le fait accompagner:
Puis qu'on ne peut le perdre, il faut donc le
gagner.
Pour le faire périr, il faut la force ouverte,
Mais ce ſeroit ſans fruit travailler à ſa perte.
Un hymen prétendu peut calmer ſes frayeurs,
Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs.
Plus de raiſon alors, & la fiere Fulvie
Expoſe un nom célebre aux mépris de Tullie,
Se couvre ſans rougir d'un vil déguiſement.
Pourquoi ce déshonneur ? Pour perdre ſon amant.
Ah, Madame ! ce cœur dont j'ai plaint la tendreſſe,
De l'habit qui vous cache a-t'il pris la baſſeſſe ?

Dans quel ſein dépoſer des ſecrets dangereux,
Si le cœur d'une amante eſt un écueil pour eux?
Vit-on jamais l'amour, dans ſa plus noire yvreſſe,
Emprunter du dépit une langue traîtreſſe?

FULVIE.

Qui donc ai-je trahi, Miniſtre ambitieux?
Et quelle foi doit-on à des ſéditieux?
La garder aux méchans, c'eſt partager leur crime:
Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes;
Et je ſais, quand la haine enflamme vos pareils,
Juſqu'où va la noirceur de leurs lâches conſeils,
Sur-tout dès qu'il s'agit de venger leurs injures.
Céſar eſt déſigné ſouverain des augures,
Cicéron a brigué pour ce Rival heureux,
Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux:
Catilina d'ailleurs vous étoit favorable.
Le moyen qu'à vos yeux je ne ſois point coupable,
Moi, qui viens de ſauver un Conſul odieux,
Qui s'eſt oſé jouer d'un Miniſtre des Dieux,
Qui de ſa dignité dépoſitaire habile,
Plein de faſte aux Autels, & près des Grands ſervile,
Sur l'eſpoir de leurs dons meſure ſa ferveur,
Et n'adore en effet que la ſeule faveur?
Mon devoir m'ordonnoit de ſauver la Patrie;
Imitez-le, ou gardez vos conſeils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons,
Qui ne font qu'irriter ma haine & mes ſoupçons;
Ceſſez de me flatter qu'on peut m'aimer encore;
J'ai trop vu la beauté que l'infidele adore;
Mes yeux avant ce jour ne la connoiſſoient pas;

Mais vous me payerez ſes funeſtes appas :
C'eſt vous qui leur gagnez ſur moi la préférence ;
Moi, que déshonoroit la ſeule concurrence.
Pourquoi de cet hymen m'a-t'on fait un ſecret ?
Et pourquoi, s'il eſt feint, m'en cacher le projet ?
Traître, ce n'eſt pas vous qui deviez me l'apprendre:
Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
Sachez que d'un ſecret à demi confié,
Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
On eſt toûjours en droit d'en trahir le myſtere,
Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'oſe taire.

PROBUS.

Hé bien, perdez, Madame, un homme généreux,
Qui veut briſer les fers de tant de malheureux ;
Vengez votre beauté d'un amant infidele,
Et votre orgueil bleſſé des projets qu'il vous cele ;
D'un long embraſement devenez le flambeau,
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.
Mais Catilina vient, évitez ſa préſence,
Ou du moins gardez-vous d'irriter ſa vengeance.

SCENE II.

CATILINA, FULVIE, PROBUS.

CATILINA.

PRobus, où ſommes-nous, & qu'eſt-ce que je voi ?
Quel opprobre pour Rome, & quel affront pour moi !

C'eſt aux yeux du Sénat, aux miens, qu'une Romaine
Au mépris des devoirs où ſon ſexe l'enchaîne,
Sous un déguiſement fait pour de vils humains,
S'en va déshonorer le premier des Romains,
De ſes folles errreurs le rendre la victime,
Sans daigner ſeulement s'éclaircir de ſon crime;
Et lorſque tout conſpire à me juſtifier,
Sa jalouſe fureur veut me ſacrifier!
Et quel étoit le but où ma valeur aſpire?
Pour qui voulois-je ici conquérir un Empire?
Eſt-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,
Lui, que je voudrois voir expirer ſous mes coups?
Non, c'eſt pour une ingrate à qui je ſacrifie
Ma glorie, mon devoir, & le ſoin de ma vie.

FULVIE.

Pourſuis, Catilina, le reproche ſied bien
A des cœurs innocens & purs comme le tien;
Mais dans l'art de tromper, ta ſcience ſuprême,
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
Va, ceſſe d'éclater ſur mon déguiſement;
Tout, juſqu'à ton courroux, eſt faux en ce moment.
Égorge Cicéron aux yeux de ſa famille,
Je ne t'en croirai pas moins épris de ſa fille:
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que tu ſais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier;
Et Tullie à tes yeux fut-elle encor plus chere;
Rien ne garantiroit la tête de ſon pere.
Mais de quoi te plains-tu? Quel eſt mon attentat?
Eſt-ce moi qui prétens t'accuſer au Sénat?

De l'espoir d'être à toi ma tendresse enyvrée,
A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
Songe que tu me dois & César & Crassus,
Les enfans de Sylla, Cépion, Lentulus.
Cruel! j'aurois voulu que tout ce qui respire
Eut été comme moi soumis à ton empire;
Mais tandis que pour toi je séduisois les cœurs,
Tu préparois au mien le comble des horreurs;
Et le tien trop épris des charmes de Tullie,
A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
Cependant qui de nous s'arme ici contre toi!
C'est elle qui te perd, ingrat, ce n'est pas moi.
Il est vrai qu'en son cœur j'ai voulu te détruire;
Mais c'est là seulement qu'attachée à te nuire,
Contente de pouvoir vous désunir tous deux,
Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
Hé, pouvois-je prévoir que l honneur chimérique
De sauver les débris d'un nom de République,
Porteroit une amante à perdre son amant?
Mais pour t'en garantir je ne veux qu'un moment.
Abandonne à mon cœur le soin de ta défense;
Je ne sais s'il te doit ou tendresse ou vengeance;
Je ne veux sur ce point nul éclaircissement
Qui puisse triompher d'un plus doux mouvement;
Mais par un désaveu, souffre que j'humilie
A l'aspect du Sénat l'orgueilleuse Tullie;
Son cœur est désormais indigne de ta foi.

CATILINA.

Tullie en me perdant se rend digne de moi;
Et vous, qui prétendez me sauver par un crime,
Vous ne méritez plus mes vœux ni mon estime.
C'est au Sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui;

Je ne redoute rien, ni de vous, ni de lui.
Si jamais vous osiez y démentir Tullie,
Un affront si sanglant vous coûteroit la vie;
Ainsi déclarez tout, c'est l'unique moyen
De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.
Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance:
Mais je vois les Licteurs, & le Consul s'avance.
Eloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat;
Adieu, tu me verras ce jour même au Sénat.
(*Elle sort.*)

CATILINA.

Probus, suivez ses pas, allez tous deux m'attendre,
Et cachez Manlius qui doit ici se rendre.

SCENE III.

CICERON, CATILINA, LES LICTEURS.

CICERON, *fait signe aux Licteurs de s'éloigner.*

C'Est vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un Sénateur jaloux & furieux,
Mais comme un ennemi qui fait régler sa haine
Sur ce qu'en peut permettre une vertu Romaine.
Enfin, depuis le jour que le sort des Romains,
Par le choix des Tribuns, fut remis en mes mains,
Vous ne m'avez point vu, soigneux de vous déplaire,

Braver l'inimitié d'un si noble adversaire.
Je remportai sur vous l'honneur du Consulat,
Sans acheter les voix du Peuple & du Sénat;
Et vous savez assez que cette préférence,
Qui flattoit vos desirs, passoit mon espérance.
Mais le Sénat toûjours en butte à vos mépris,
Réunit en moi seul les vœux & les esprits.
Encor, si quelquefois vous daigniez vous contraindre;
Que fait pour être aimé, vous vous fissiez moins craindre;
Que mettant à profit tant de dons précieux,
Vous affectassiez moins un orgueil odieux:
Mais bravant le Sénat & les Consuls ensemble,
A vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.
Regardez ces Autels, voyez parmi nos Dieux
Ces marbres consacrés aux noms de vos ayeux;
Leurs grands cœurs ont toûjours haï la tyrannie,
Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie.
Si moins ambitieux, votre haute valeur
Ne nous eut inspiré que la même terreur,
Qui d'entre nous pouvoit refuser son suffrage
Aux vertus dont le Ciel a fait votre partage?
Politique, Orateur, Capitaine, Soldat,
Vos défauts, des vertus ont même encor l'éclat.
Quel Citoyen pour nous, & le plus grand peut-être,
S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître!
On dit... Mais je crois peu des bruits mal assurés,
Qui vous osent nommer parmi des Conjurés.

Tout défiant qu'il eſt, Caton ne l'oſe croire;
Cependant le Sénat jaloux de votre gloire,
Pour étouffer des bruits, qui dans un Sénateur
Pourroient, en vous bleſſant, bleſſer ſon propre honneur,
Dès hier vous nomma Gouverneur de l'Aſie.
Pompée & Pétréius deſcendus vers Oſtie,
L'un & l'autre chargés de vous y recevoir,
Remettront dans vos mains leur ſouverain pouvoir.
Partez donc, & ſongez que votre obéiſſance
Peut ſeule être le prix de notre confiance.

CATILINA.

Ainſi donc le Sénat veut, ſans me conſulter,
Me charger d'un emploi que je puis rejetter.
Je ne ſais s'il a cru me forcer à le prendre,
Mais j'ignore comment vous oſez me l'apprendre,
Et croire m'éblouir juſqu'à me déguiſer
Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriſer.
On me hait, on me craint, on conſpire dans Rome,
Parmi des Conjurés c'eſt moi ſeul que l'on nomme;
Cependant le Sénat peu certain de ma foi,
Daigne, malgré ces bruits, m'honorer d'un emploi.
Le farouche Caton, devenu plus flexible,
D'aucun ſoupçon encor ne paroît ſuſceptible;
Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
Lors qu'il peut par la foudre arrêter mes projets.
Mais d'un Conſul jaloux la politique habile
Devroit mieux me cacher que c'eſt lui qui m'exile,
Et ne point abuſer de la crédulité

D'un Sénat trop jaloux de son autorité.
Car enfin tous ces bruits, enfans de la foiblesse,
N'ont d'autre fondement qu'un soupçon qui vous blesse.

CICERON.

N'est-ce rien, selon vous, que d'être soupçonné?
A votre ambition sans cesse abandonné,
Vous causez tant de trouble & tant d'inquiétude,
Que le moindre soupçon tient lieu de certitude.
Dès qu'on ose allarmer le pouvoir souverain,
On est toûjours suspect d'un coupable dessein.
Peut-on trop sur ce point rassurer la Patrie?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie?
C'est pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA.

J'entens; c'est sur ce point que l'on veut m'éprouver.
Si j'accepte l'emploi, c'est à tort qu'on m'accuse;
Et je suis criminel dès que je le refuse:
Mais malgré l'appareil d'un frivole discours,
Je perce en ce moment à travers vos détours.
L'intérêt des Romains n'est pas ce qui vous guide;
C'est le seul mouvement d'une haine perfide,
Que le fiel de Caton sut toûjours enflammer,
Et que mes soins envain ont tenté de calmer.
J'ai fait plus, j'ai brigué jusqu'à votre alliance;
Et lorsque Rome attend avec impatience
Un hymen qui pourroit rassurer les esprits,
Vous osez le premier signaler des mépris.
Et depuis quand, Seigneur, l'intérêt de ma gloire
Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ose croire?

Quand ce même Caton, Citoyen furieux,
Répand seul contre moi ces bruits injurieux,
Que vous autorisez avec trop d'imprudence,
Vous, qui de son orgueil nourrissant l'insolence,
Consacrez chaque jour ses transports insensés.
Je vous connois tous deux mieux que vous ne pensez.
Timide, soupçonneux, & prodigue de plaintes,
Cicéron lit toûjours l'avenir dans ses craintes;
Et Caton, d'un génie ardent, mais limité,
Ne connoît de vertus que la férocité:
Prompt à se corroucer, enclin à contredire,
La haine est le seul Dieu qui le meut & l'inspire.
Mais c'est perdre le tems en discours superflus,
Et je reviens aux soins qui vous touchent le plus.
Allarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous blesse,
L'ardeur d'en triompher vous occupe sans cesse;
Et, comme il vous falloit le secours d'un emploi,
Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,
Vous m'avez fait nommer Gouverneur de l'Asie,
Bienfait que je tiendrois de votre jalousie:
Mais mon nom seul ici vous faisant tous trembler,
Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler.
Déja par Manlius l'Italie occupée,
Va bientôt se remplir des Troupes de Pompée,
Et ce fameux Vainqueur de tant de Nations,
Vous offre son épée avec ses Légions.
Que d'inutiles soins, dans le tems que Tullie
Pourroit à votre gré disposer de ma vie!
Car de ces noirs complots qui causent tant d'effroi

Elle a dû déclarer que le Chef c'étoit moi.
Je ne préſume pas qu'à ſon devoir ſoumiſe,
Elle ait pu vous céler le Chef de l'entrepriſe.
Pourquoi donc au Sénat ne pas me déférer ?
J'entrevois les raiſons qui vous font différer ;
C'eſt que mon rang demande une preuve plus grave
Que les rapports ſuſpects d'un malheureux eſclave.
Mais mon honneur m'engage à vous déſabuſer :
Avec ce ſeul témoin vous pouvez m'accuſer ;
Son nom garantit tout. Cet eſclave eſt Fulvie,
Qui jalouſe en ſecret des charmes de Tullie,
A cru devoir troubler quelques ſoins innocens,
Qu'exigeoient d'un grand cœur des charmes ſi touchans.
Qui croiroit qu'un Conſul ſi prudent & ſi ſage,
Eut été le jouet d'une femme volage ?
Vous rougiſſez, Seigneur ? Mais c'eſt avec éclat
Que je veux aujourd'hui me venger au Sénat :
Car c'eſt là qu'en Conſul vous devez me répondre,
Et c'eſt là qu'en Héros je ſaurai vous confondre.
Adieu.



SCENE IV.

CICERON *ſeul.*

Dans quel déſordre il laiſſe mes eſprits,
Quelle honte pour moi, ſi je m'étois mépris !
Catilina pourroit ne pas être coupable.
Mais qu'il eſt dangereux, & qu'il eſt redoutable !

Quel ennemi le ſort nous a-t'il ſuſcité !
Que de courage enſemble, & de ſubtilité !
Son génie éclairé voit, pénétre ou devine.
Rome n'eſt plus, les Dieux ont juré ſa ruine.
Eſſayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur :
S'il paroît au Sénat, & qu'il s'y juſtifie ;
Son triomphe bientôt me coûteroit la vie.
Malgré tous ſes détours, j'entrevois ce qu'il veut ;
Mais nous ſerions perdus, s'il oſoit ce qu'il peut.
Employons ſur ſon cœur le pouvoir de Tullie,
Puiſqu'il faut que le mien juſques-là s'humilie.
Quel abîme pour toi, malheureux Cicéron !
Allons revoir ma fille & conſulter Caton ;
C'eſt-là que je pourrai dans le cœur d'un ſeul homme,
Retrouver à la fois, nos Dieux, nos Loix & Rome.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

ARrêtons, cher Gontran ; c'eſt dans ces lieux ſacrés,
Décorés avec faſte, au fond peu révérés,

Qu'à la face des Dieux nous allons voir éclore
Un projet qui m'allarme, & qui les déshonore.
C'est ici que bientôt Crassus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfans de Sylla,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'Histoire,
Et qui de leurs ayeux flétrissent la mémoire,
Vont de leur sang impur sceller leur union,
Et livrer Rome entiere à la proscription.
Heureux, si je pouvois dans ce désordre extrême,
D'un parti que je hais me dégager moi-même!
Entraîné dès long-tems, peut-être corrompu
Par un ambitieux qui séduit ma vertu,
Je me trouve forcé d'embrasser sa querelle,
D'être ennemi de Rome, ou Ministre infidele.

GONTRAN.

Quoi! des Gaules ici Sunnon Ambassadeur,
De ce rang si sacré voudroit flétrir l'honneur?

SUNNON.

Laissons l'honneur d'un rang qui n'est plus qu'un vain titre,
Lors qu'un autre intérêt devient mon seul arbitre.
Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux:
Mais où sont les Romains, leurs Loix, même leurs Dieux?
Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse
Parmi de furieux sans frein & sans justice?
C'est aux événemens à disposer de moi;
D'ailleurs, dans ce cahos, à qui garder ma foi?
A de vils Sénateurs noyés dans la mollesse,
A deux Consuls jaloux & désunis sans cesse:
L'un des deux, sans honneur & sans fidélité,

Abuſe chaque jour de ſon autorité ;
L'autre a mille vertus, mais n'oſe en faire uſage :
Caton, loin de calmer, irritera l'orage.
Formidable au-dehors, mépriſable au-dedans,
Le Sénat n'eſt enfin qu'un amas de brigands,
Unis pour le butin, diviſés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage.
A peine il fut formé qu'il détruiſit ſes Rois;
Il détruit aujourd'hui l'autorité des Loix.
Après avoir détruit & Loix & Diadême,
Nous le verrons bientôt ſe détruire lui-même.
Allumons le flambeau de la ſédition,
Rien ne peut nous ſauver que leur diviſion.
Tu ne ſais pas encor quel péril nous menace :
Un Romain, tu connois ſa valeur, ſon audace,
Et quel Romain encor! Céſar depuis un an
Brigue en ſecret l'honneur d'être notre tyran;
C'eſt à nous gouverner que ce Héros aſpire.
Si la Seine un moment coule ſous ſon Empire,
Nous ſommes tous perdus, & Gaulois & Germains
Vont tomber ſous le fer ou le joug des Romains.
Ce que la Grece, Rome & l'Univers enſemble
Eurent de plus parfait, dans Céſar ſe raſſemble:
Prudent, ambitieux, l'homme de tous les tems,
De toutes les vertus, & de tous les talens,
Intrépide, éclairé; d'autant plus redoutable,
Que de tous les mortels il eſt le plus aimable.
Mais Catilina vient: cher Gontran, laiſſe-nous.



SCENE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.

Je vous cherche, Sunnon, & j'ai besoin de
vous ;
De nos desseins secrets la trame est découverte,
Et je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.
Le Sénat éperdu, les Chevaliers épars,
Appellent à grand bruit le Peuple au champ de
Mars ;
De toutes parts enfin on murmure, on s'assemble ;
Mais, objets de leurs cris, ce n'est pas moi qui
tremble.
L'instant fatal approche, & loin d'en être ému,
Je me sens transporté d'un plaisir inconnu.
Je craignois les délais, ils sont toûjours à craindre ;
Le feu des factions est facile à s'éteindre :
Ainsi l'on n'en peut trop hâter l'événement.
Sunnon, puis-je compter sur notre engagement?

SUNNON.

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole ;
Je suis Gaulois, ainsi fidele à ma parole :
L'honneur est parmi nous le premier de nos Dieux.
Mais vous savez quel joug on m'impose en ces
lieux,
Et d'un Ambassadeur quel est le ministere ;
Que je suis retenu par une loi sévere,

Qui

Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oser les tremper dans le sang des Romains.
D'ailleurs, de vos projets j'ignore le mystere;
Je crains tout, sans savoir ce qu'il faut que j'espére.
Si vos desseins ne sont aussi justes que grands,
Et si ce n'est pour vous que changer de tyrans;
Si nos traités ne sont fondés sur la justice,
Vous prétendez envain qu'aucun nœud nous unisse.
Notre unique vertu n'est pas notre valeur;
Nous aimons la justice autant que la candeur.
Quoique enfant de la Guerre, alaité sous les tentes,
Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.
Si vous nous surpassez par votre urbanité,
Nous l'emportons sur vous par notre intégrité.
C'est à tous nos desseins l'honneur seul qui préside,
Et de nos intérêts l'équité qui décide;
Nos Dieux, nos Souverains, l'autorité des loix,
La gloire, le devoir, notre épée & nos droits:
Aussi prompts que vaillans, francs & pleins de noblesse,
Obéissans par choix, & soumis sans bassesse.
Mais Rome cherche moins, dans ses vastes projets,
A faire des amis, qu'à faire des sujets.
Comme nous ne voulons que le simple héritage,
Dont le tems & le sort firent notre partage,
Voyez, si du Sénat réprimant la fureur,
Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.
Peut-être en ce discours, ou trop fier ou trop libre,
Ai-je peu ménagé la Majesté du Tybre:
Mais dès que de mes soins notre sort dépendra,

Je parlerois aux Dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un discours magnanime,
Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime;
Mais je le blâmerois, Sunnon, si ma vertu
Ne vous inspiroit pas un respect qui m'est dû.
Je ne suis point surpris qu'un Ministre soupçonne
De trop d'ambition un projet qui l'étonne,
Et que, loin de vouloir soulager l' Univers,
Je prétende au contraire appesantir ses fers.
Revenez cependant d'une erreur qui m'offense,
Et qui peut vous séduire à force de prudence.
Je suis Chef, il est vrai, d'un parti dangereux;
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux:
Souvent, pour s'assurer de leur obéissance,
Il faut laisser regner le crime & la licence.
Le choix des Conjurés est un choix hazardeux,
Qui ne veut pas toûjours des hommes généreux.
Le projet le plus grand, l'action la plus belle
A quelquefois besoin d'une main criminelle.
Si vous me regardez comme un ambitieux
Que la soif de regner a rendu furieux,
Et qui ne veut user du flambeau de la guerre,
Que pour subjuguer Rome & désoler la terre,
Vous vous trompez, Sunnon; considérez l'état
Du Sénat & des Loix, du Peuple & du Soldat:
Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde
A son titre pompeux de maîtresse du monde.
Les Pirates divers que Pompée a défaits,
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits.
Mais je suis las de voir triompher l'injustice;

Il eſt tems que mon bras s'arme pour leur ſupplice,
Que j'immole à nos Loix ce Sénat orgueilleux,
Pour rendre l'Univers & les Romains heureux.
Voilà, mon cher Sunnon, le ſeul but où j'aſpire,
Non au funeſte honneur de conquérir l'Empire;
Et comme j'ai toûjours eſtimé les Gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits.
Mais ne preſumez pas que de vôtre courage,
Dans ces murs malheureux, je veuille faire uſage.
Les Conjurés & moi, quel que ſoit le danger,
Nous n'avons pas beſoin d'un ſecours étranger:
Au contraire, je veux que fuyant de la Ville,
Au Camp de Manlius vous cherchiez un aſyle;
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attens de vous.
Tout ſemble me livrer une Ville allarmée;
Mais loin de ſes remparts Rome a plus d'une
armée.
Que le Sénat ici tombe ſous mes efforts,
Ce n'eſt point accabler ce redoutable Corps,
Qui renaît de lui-même, & qui ſe multiplie
Dans l'Univers entier, comme dans l'Italie;
Que je vaincrai ſouvent ſans le rendre ſoumis,
Et qui me cherchera toûjours des ennemis.
Je veux, ſi les deſtins me ſont peu favorables,
Trouver dans les Gaulois des amis ſecourables,
Quelque retraite enfin, dans un jour malheureux;
De vous, de vos amis, c'eſt tout ce que je veux.

SUNNON.

Ah! dès que votre bras s'arme pour la juſtice,
Il n'eſt point de Gaulois qui ne vous obéiſſe.
Je vous répons de tous.

CATILINA.

Quels feront vos garans ?

SUNNON, *lui présentant la main.*

Touchez dans cette main, ce font là nos fermens.
Adieu, Catilina : quelqu'un vient ; c'eft Tullie.

CATILINA *feul.*

Que fa trifte vertu me pefe & m'humilie !
Fuyons, n'expofons point tant de fois en un jour,
Des cœurs nés pour la gloire, aux attraits de l'amour.



SCENE III.

TULLIE, CATILINA.

TULLIE.

ARrêtez un moment, j'ai deux mots à vous dire ;
Cependant à l'effroi que votre accueil m'infpire,
Je ne fais fi je dois m'expliquer avec vous.
Victimes tous les deux d'une amante en courroux,
Si mes cruels foupçons vous ont fait une offenfe,
N'en accufez que vous & votre fier filence ;
Car vous pouviez d'un mot défabufer mon cœur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funefte erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon eftime,
Un témoin, dont le nom vous eut abfous du crime,
Et que rendoit fufpect fon amour irrité ?
Vous favez de mes mœurs quelle eft l'auftérité ;
Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,

Je n'ai jamis connu que le nom de Fulvie.
Que ne m'épargniez-vous la honte & les remords
D'avoir trop écouté ses coupables transports ?
Falloit-il exposer une ame vertueuse
A servir les fureurs d'une ame impétuéuse ?

CATILINA.

Ah! je n'étois déja que trop humilié
De voir à vos mépris mon rang sacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIE.

Dût sa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager
A respecter ses feux, même à la ménager.
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre ;
Et son sexe & son nom, tout m'oblige à la plaindre.
Ainsi, loin d'insulter à son déguisement,
Faisons-la de ces lieux sortir secrétement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point sa folle jalousie.
Loin de vous présenter l'un & l'autre au Sénat,
Evitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendroit-il d'une foible victoire,
Qui, loin de l'embellir, flétriroit votre gloire ?
Croyez-moi, méprisez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon cœur.

CATILINA.

Lors qu'on ose attaquer mon honneur & ma vie,
Vous voulez qu'en tremblant je me cache ou je fuye !
Que laissant le champ libre à l'insensé Caton,

Je souffre qu'en public il flétrisse mon nom ?
Que j'éloigne Fulvie, afin que votre pere,
Sur son absence même, au Sénat me défére ?
Comment! lorsque vous-même échauffant sa fureur,
Vous me livrez au peuple, & me perdez d'honneur,
Que sur de faux raports déjà l'on délibére ;
Que contre moi Caton éclate sans mystere,
Vous voulez que, témoin de leur emportement,
J'attende du Sénat quelque ménagement ?
Que le Consul enfin, touché de mon absence,
On ne m'accuse point, on prenne ma défense ?
Ah! ne présumez pas que leur mauvaise foi
Puisse m'en imposer & triompher de moi :
Dès ce jour même il faut que je me justifie.

TULLIE.

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie?

CATILINA.

Non, mais on a trompé votre crédule amour,
Afin que vous puissiez me tromper à mon tour.
La plus légére peur corrompt les cœurs timides,
Et des plus vertuenx fait souvent des perfides.

TULLIE.

Du moins, en ma présence, épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah ! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
Vous & moi nous eussions sauvé la République.

TULLIE.

Il en est tems encor, cruel ! Ecoutez-moi :
N'allez point au Sénat, fiez-vous à ma foi ;

Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abuse ;
Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse,
Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits,
Et dissiper l'erreur qui les avoit surpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,
Songez du moins, Seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi! vous pouvez m'aimer, & me sacrifier
A l'orgueilleux honneur de vous justifier?
L'amour vous justifie; & reprend son empire;
Quand mon cœur vous absout, mon cœur doit vous suffire :
Le Sénat contre vous n'a rien fait publier.
Ah! laissez-moi l'honneur de vous concilier;
Laissez-moi réunir mon amant & mon pere.
Hélas! étoit-ce à moi d'en parler la premiere?
L'amour n'offre donc plus à vos tendres souhaits
Aucun bien qui vous puisse engager à la paix?
Vous êtes des Romains la plus noble espérance;
Daignez contre vous-même embrasser leur défense.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'est vous seul, ingrat,
Qui voulez aujourd'hui convoquer le Sénat?
Si vous vous obstinez encore à vous défendre,
Le Consul à son tour voudra s'y faire entendre;
Et bien-tôt vos amis ardens & furieux,
De carnage & d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la Ville infortunée
Que votre amante habite, où votre amante est née?
Laissez-moi désarmer vos redoutables mains ;

Accordez à mes pleurs la grace des Romains;
Et qu'il soit dit du moins de l'heureuse Tullie,
Que le Dieu de son cœur fut Dieu de sa Patrie.

CATILINA.

Ah! Madame, cessez de vouloir m'abuser:
J'aimerois mieux vous voir constante à m'accuser,
Armer contre ma vie un Sénat qui m'abhorre.
Quoi! c'est moi qu'on veut perdre, & c'est moi qu'on implore?
Que dis-je! c'est à moi que Tullie a recours,
Pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours!
C'est pour eux, non pour moi qu'elle verse des larmes!
Et loin de m'arracher à leurs perfides armes,
Je la vois avec eux conspirer à l'envi!
Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi,
Si vous ne voulez pas que j'aille le défendre:
Mais envain par vos pleurs on cherche à me surprendre.
Et sur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir?
A-t'il dans votre cœur triomphé du devoir?
Quoi! sur le seul rapport d'un témoin méprisable,
Sans rien examiner, vous me croyez coupable?
Et sans en exiger d'autre éclaircissement,
Votre austere vertu sacrifie un amant?
Cet exemple est si grand, qu'il faut que je l'imite;
Plus vous m'attendrissez, plus mon honneur m'invite
A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE.

Hé bien, cruel! adieu pour la derniere fois.

CATILINA *seul.*

Que je me sens touché! que mon ame est émue!
Ah! que n'ai-je évité cette fatale vue!
Mais j'apperçois Probus.



SCENE IV.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Je viens vous avertir
Que dès ce même instant, Seigneur, il faut partir:
Tout s'arme contre vous, & le Sénat s'assemble.

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble?
Je veux, à commencer par le plus fier de tous,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux:
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi! seul & sans défense?

CATILINA.

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence;
Ainsi, ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur, y pensez-vous?
Songez que Romulus expira sous leurs coups.
Je ne condamne point une noble assurance;
Mais on n'en doit pas moins consulter la prudence.
Plus le Sénat vous craint, plus il faut du Sénat

Craindre contre vos jours un ſecret attentat.

CATILINA.

Non, Probus, & je brave un péril qui vous glace ;
Le ſuccès fut toûjours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop, l'illuſion le ſuit ;
L'intrépide voit mieux, & le fantôme fuit ;
L'inſtant le plus terrible éclaire ſon courage,
Et le plus téméraire eſt alors le plus ſage.
L'imprudence n'eſt pas dans la témérité ;
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté :
Mais s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence ;
Et je ſais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu, dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CICERON, CRASSUS, CATON, *& le reſte des Sénateurs.*

CICERON.

ARbitres ſouverains de Rome & de ſes Loix,
Qui parmi vos ſujets comptez les plus grands Rois,
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,

Briguer avec éclat le prix d'une victoire;
Le sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,
Me réservoit le soin d'annoncer des malheurs.
De mon amour pour vous tel est le premier gage,
Et de mon Consulat le funeste partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux,
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre & des mers vous promettre l'Empire,
Un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire.
Pourrai-je, sans frémir, nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla?
Lui, que la cruauté, l'orgueil & l'insolence,
N'ont que trop parmi nous signalé dès l'enfance?
Lui, qui toûjours coupable, & toûjours impuni,
Veut ce que n'eut osé l'Univers réuni,
Subjuguer les Romains? O vous! que Rome adore,
Et qui par vos vertus la soutenez encore,
Vous, l'appui du Sénat & l'exemple à la fois,
Incorruptible ami de l'Etat & des Loix,
Parlez, divin Caton.

CATON.

Et que pourrois-je dire;
En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire,
Où l'intérêt, l'orgueil commandent tour à tour,
Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour,
Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire?
Et comment l'Univers pourra-t'il jamais croire
Que Rome eut un Sénat & des Législateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni Loix, ni Sénateurs?

Où retrouver enfin les traces de nos peres ?
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangeres.
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
Puis je me croire encore au milieu du Sénat ?
Ah ! de vos premiers tems rappellez la mémoire :
Mais ce n'eſt plus pour vous qu'une frivole hiſtoire.
Vous imitez ſi mal vos illuſtres ayeux,
Que leurs noms ſont pour vous des noms injurieux.
Mais de quoi ſe plaint-on ? Catilina conſpire ?
Eſt-il ſi criminel d'aſpirer à l'Empire,
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?
Un trône, quel qu'il ſoit, n'eſt point à dédaigner.
Non, non, Catilina n'eſt pas le plus coupable ;
Voyez de votre état la chûte épouvantable,
Ce que fut le Sénat, ce qu'il eſt aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inſpire pour lui.
Scipion, qui des Dieux fut le plus digne ouvrage,
Scipion, ce vainqueur du Héros de Carthage,
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur ſe vit preſque flétri.
Alors la liberté ne ſavoit pas dans Rome
Du ſimple Citoyen diſtinguer le grand homme.
Malgré tous ſes exploits, le vainqueur d'Annibal
Se ſoumit en tremblant à votre Tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du ſang des Sénateurs inonde nos murailles :
Il fait plus ; ce tyran, las de regner enfin,
Abdique inſolemment le pouvoir ſouverain ;
Comme un bon Citoyen meurt heureux & tranquille,

En bravant le courroux d'un Sénat imbécile,
Qui charmé d'hériter de son autorité,
Eleva jusqu'au Ciel sa générosité,
Et nomma sans rougir pere de la Patrie
Celui qui l'égorgoit chaque jour de sa vie.
Si vous eussiez puni le barbare Sylla,
Vous ne trembleriez point devant Catilina.
Par-là vous étouffiez ce monstre en sa naissance,
Ce monstre qui n'est né que de votre indolence.

CRASSUS.

N'est-ce qu'en affectant de blâmer le Sénat,
Que Caton de son nom croit réhausser l'éclat?
Mais il devroit savoir que l'homme vraiment sage
Ne se pare jamais de vertus hors d'usage.
Qu'aurions-nous à rougir des tems de nos ayeux?
Si ces tems sont changés, il faut changer comme eux,
Et conformer nos mœurs à l'esprit de notre âge.
Et qu'à donc perdu Rome à n'être plus sauvage?
Rome est ce qu'elle fut, ses changemens divers
Ont-ils de notre Empire affranchi l'Univers?
Non, car ce fier Sylla, d'odieuse mémoire,
Même en l'asservissant, combla Rome de gloire.
Mais c'est trop s'occuper des reproches honteux,
Importunes leçons d'un Censeur orgueilleux,
Qui se trompe toûjours au zele qui l'enflamme.
Que Caton à son gré nous méprise & nous blâme;
N'aurons-nous désormais d'oracle que Caton,
Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron?
Où sont vos ennemis? quel péril vous ménace?
Un simple Citoyen vous allarme & vous glace!
A percer ses complots j'applique envain mes soins,

Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
On diroit, à vous voir assemblés en tumulte,
Que Rome des Gaulois craigne encore une insulte,
Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas :
Où sont des Conjurés les Chefs & les soldats ?
Les fureurs de Caton & son impatience
Dans le sein du Sénat semant la défiance,
On accuse à la fois Cæpion, Lentulus,
Dolabella, César, & moi-même Crassus.
Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence;
On craint Catilina, cependant on l'offense:
Mais plus vous le craignez, plus il faut ménager
Un homme & des amis qui pourroient le venger.
Et quel est, dites-moi, le témoin qui l'accuse ?
Une femme jalouse, & que l'amour abuse,
Qui, sur les vains soupçons d'une infidélité,
Veut surprendre à son tour votre crédulité ;
Qui, sans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne,
Invente des complots pour flatter votre haine.
Voilà le seul témoin qui prouve son forfait.
Si je plains l'accusé, c'est parce qu'on le hait;
Car la haine a souvent fait plus de faux coupables
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.
Je dis plus, & quand même il seroit criminel,
Faut-il, comme Caton, être toûjours cruel ?
Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome ?
Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand homme:
La rigueur n'a jamais produit le repentir ;

Ce n'eſt qu'en pardonnant qu'on nous le fait ſentir.
Rome n eſt plus au tems qu'elle pouvoit ſans craindre
Immoler à la loi quiconque oſoit l'enfreindre;
D'ailleurs, il eſt toûjours imprudent de ſévir,
A moins qu'en ſûreté l'on ne puiſſe punir.
De quatre Légions qui campoient vers Preneſte,
Celle de Manlius eſt la ſeule qui reſte:
Quand le Sénat devroit punir Catilina,
Etes-vous aſſurés que quelqu'un l'oſera?
S'il échappe à vos coups, redoutez ſa vengeance,
Et des amis tous prêts d'embraſſer ſa défenſe.
A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter,
Par d'impuiſſans décrets qu'il ſauroit éviter.
Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne,
Et qu'à ſon repentir le Sénat l'abandonne.

CATON.

Si l'intérêt public doit décider ſon ſort,
Conſul, qu'à l'inſtant même on lui donne la mort.



SCENE II.

CATILINA, *& les Acteurs de la Scéne précédente.*

(Catilina entre bruſquement par le milieu du Sénat, qui ſe leve à ſon aſpect; un moment après chacun reprend ſa place.)

CATILINA.

LA mort? A ce décret je crois me reconnoître.

CATON.

Tu le devrois du moins, puis qu'il regarde un traître.

CATILINA.

Je ne ſais qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre, ou de vous ou de moi.
Je la ſauve, & Caton la perd par un faux zele.

CICERON.

Téméraire ! au Sénat quel ordre vous appelle ?

CATILINA.

Et qui m'empêcheroit, Seigneur, de m'y montrer ?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer?
Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

CICERON.

Quoi! vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'oſer paroître en armes dans ces lieux ?

CATILINA.

Que mes armes, Conſul, ne bleſſent point vos yeux :
Mais ſur ce nouveau crime, avant que de répondre,
Souffrez ſur d'autres points que j'oſe vous confondre.
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis ?
Quoi qu'à votre pouvoir vous ayez tout ſoumis,
J'eſpére cependant qu'on daignera m'entendre,
Et c'eſt en Citoyen que je vais me défendre.
J'abdique pour jamais le rang de Sénateur ;
Pardonnez Cæpion, Craſſus, & vous Préteur ;
Antoine

Antoine, à votre tour, souffrez que je vous nomme
Parmi les ennemis du Sénat & de Rome.
César ne paroît point; mais je vois Céthégus:
Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus;
Car entre nous & lui, grace à son imprudence,
Le vertueux Caton met peu de différence.
Eh bien, Peres Conscripts, êtes-vous rassurés?
Vous voyez d'un coup d'œil l'état des Conjurés,
Leurs Chefs & leurs soldats, cette nombreuse armée,
Dont Rome en ce moment est si fort allarmée,
Ces périls enfantés par les folles erreurs
D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs:
C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chere
Me croit dans le dessein d'assassiner son pere,
D'égorger le Sénat; & vous le croyez tous?
Malheureux que je suis, d'être né parmi vous!
Sylla vous méprisoit, & moi je vous déteste;
De nos premiers tyrans vous n'êtes qu'un vil reste:
Juges sans équité, Magistrats sans pudeur,
Qui de vous commander voudroit se faire honneur?
Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'Empire,
Inhumains, acharnés sur tout ce qui respire,
Qui depuis si long-tems tourmentez l'Univers?
Je hais trop les tyrans pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te serviroit cette troupe cruelle,
Que ton Palais impur & vômit & recelle,
Qui le jour & la nuit semant par-tout l'effroi,
Ministres odieux de tes fureurs...

CATILINA.

Tais-toi.

Il eſt vrai qu'autrefois, plus jeune & plus ſenſible,
Vous l'avez ignoré, ce projet ſi terrible,
Vous l'ignorez encor ; je formai le deſſein
De vous plonger à tous un poignard dans le ſein.
L'objet qui vous dérobe à ma juſte colere,
Ne parloit point alors en faveur de ſon pere ;
Mais un autre penchant, plus digne d'un Romain,
M'arrache tout à-coup le glaive de la main.
Je ſentis, malgré moi, l'amour de la Patrie
S'armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd'hui que tout doit raſſurer les eſprits,
Une femme en fureur les trouble par ſes cris ;
A ſes tranſports jaloux tout s'allarme, tout tremble
Et c'eſt pour la ſervir que le Sénat s'aſſemble !
C'eſt ſur ſes vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux !
Orgueilleux Citoyen, dont l'auſtere ſageſſe
Eſt moins principe en lui qu'un fruit de ſa rudeſſe ;
Tyran Républicain, qui malgré ſa vertu,
Eſt le plus dangereux que Rome ait jamais eu.
Par lui ſeul d'entre nous la concorde eſt bannie ;
C'eſt lui, qui du Sénat détruiſant l'harmonie,
Fomente la chaleur de nos diviſions,
Et nous force d'avoir recours aux factions :
Mais il veut gouverner ; eh bien, qu'il nous gouverne,
Qu'il triomphe à ſon gré d'un Sénat ſubalterne,
Qui, lâche déſerteur de ſon autorité,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.

Et quel eſt aujourd'hui l'ordre de vos Comices ?
Le tumulte & l'effroi n'en ſont que les prémices.
De chaque élection le meurtre eſt le ſignal ;
Vos Préteurs égorgés au pied du Tribunal ;
Un Conſul tout ſanglant (mais trop juſte victime)
D'un Peuple malheureux qu'à ſon tour il opprime.
Tous vos choix ſont ſouillés par des aſſaſſinats ;
Ainſi furent nommés vos derniers Magiſtrats :
C'eſt ainſi qu'on élit, ou que l'on fait exclure,
Et qu'on oſa me faire une mortelle injure.
Le Plébéien s'éleve, & le Patricien
Se donne, ſans rougir, un pere Plébéien ;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne,
Vous laiſſez profaner la Ma'eſté Romaine.
Le voilà ce Sénat, ce Protecteur des Loix,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois,
Le voilà ce Sénat qui fait trembler la terre,
Et qui diſpute aux Dieux le dépôt du tonnerre.
La Juſtice, autrefois votre Divinité,
Ne regne plus ici que pour l'impunité ;
La décence, les loix, la liberté publique,
Tout eſt mort ſous le joug d'un pouvoir tyrannique :
Caton eſt devenu notre Légiſlateur,
L'idole des Romains...

CICERON.

Et vous le deſtructeur,
Traître ; ſi le Sénat vous eut rendu juſtice,
Vos jours n'auroient été qu'un éternel ſupplice :
Mais ſi je puis encor faire entendre ma voix,
Vous ne braverez plus la foibleſſe des loix.

CATILINA.

Hé bien, pour achever de confondre un coupable,
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
De vos soins pénétrans monumens précieux,
Cette esclave qui peut me convaincre a vos yeux:
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie?
Manlius auroit-il disposé de sa vie?
Car elle fut toûjours l'ame de ses secrets.

CICERON.

Laissons-là Manlius, parlons de vos projets;
On ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, séditieux, pour vous, pour vos complices;
Vous êtes convaincu, le crime est avéré;
Déja sur votre sort on a délibéré:
Vous forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence.

CATILINA.

Je vais de ce discours réprimer l'insolence.
Vous pensez, je le vois, que tremblant pour mes jours,
A des subtilités je veuille avoir recours.
Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie?
Ainsi ne croyez pas que je me justifie.
Imprudens! Savez-vous, si j'élevois ma voix,
Que je vous ferois tous égorger à la fois?
Instruit de votre haine & de mon innocence,
Tout le Peuple à grands cris m'excite à la vengeance;
Mais (je n'imite pas les fureurs de Caton,
Et je laisse la peur au sein de Cicéron.)
Je n'aurois, pour punir votre coupable audace,

Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace.
Sans m'armer contre vous d'un ſecours étranger,
Me taire encore un jour ſuffit pour me venger.
Et vous me condamnez, inſenſés que vous êtes!
Moi, qui retiens le fer ſuſpendu ſur vos têtes!
Moi, qui ſans me charger d'un projet odieux,
N'ai qu'à laiſſer agir Manlius & les Dieux!
Moi, qui pouvant me mettre à couvert de l'orage
M'expoſe pour ſauver un Conſul qui m'outrage!

[*montrant Cicéron*]

J'ai cauſé par malheur votre premier effroi,
Et dans tous les complots vous ne voyez que moi.
Il en eſt cependant dont vous devez tout craindre:
Que vous êtes aveugle, & que Rome eſt à plaindre!
Laiſſons-là Manlius! Conſul peu vigilant!
Tandis que Rome touche à ſon dernier inſtant,
Qu'aux plus affreux dangers le Sénat eſt en proie:
Qu'on va faire de Rome une ſeconde Troye;
Lorſque vous ne ſongez qu'à me faire périr,
Ingrats! ſur vos malheurs je me ſens attendrir.
Je ſens en ce moment l'amour de la Patrie
Reprendre dans mon cœur une nouvelle vie;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour vous ſacrifier à mon inimitié.

CICERON.

Eh bien rompez, Seigneur, un ſi cruel ſilence,
Puniſſez en Romain l'ingrat qui vous offenſe:
En faveur de vous-même oſez tout oublier,
Et ſauvez le Sénat pour nous humilier.

CATILINA.

Je n'ai point attendu l'inſtant du ſacrifice
Pour ſervir ce Sénat qui m'envoye au ſupplice;

Depuis huit jours entiers j'aſſemble mes amis,
Les voilà ces complots que je me ſuis permis :
Mais malgré tous les ſoins d'une ame généreuſe,
Ils m'ont fait ſoupçonner d'une trame honteuſe.
Armez ſans différer, prévenez l'attentat,
Si vous voulez ſauver la Ville & le Sénat.
Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
Manlius, dès ce ſoir doit attaquer vos portes.

CICERON.

Manlius !

CATILINA.

Oui, Conſul, craignez qu'avant la nuit,
Aux dépens de vos jours on n'en ſoit trop inſtruit.
Je vous ai déclaré le Chef de l'entrepriſe,
Veillez, ou de ſa part craignez quelque ſurpriſe :
Je n'ai pu découvrir le reſte du Parti ;
C'eſt à vous d'y penſer, vous êtes averti.
Manlius vous trahit : C'étoit pour vous défendre
Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
Et non pour vous punir de m'avoir outragé ;
En combattant pour vous je ſuis aſſez vengé.
Vous pouvez déſormais ou douter, ou me croire ;
J'ai rempli mon devoir & ſatisfait ma gloire.
Mes amis ſont tous prêts, vous pouvez les armer,
Leur qualité n'a rien qui vous doive allarmer ;
Vous les connoiſſez tous, ſongez au Capitole ;
Garniſſez l'Aventin, les portes de Pouzolle ;
Il faut garder ſur-tout le Pont Sublicien,
Le quartier de Caton, & veiller ſur le mien ;
Car le plus grand effort de ce complot funeſte
Eclatera ſans doute aux portes de Preneſte,
Et mon Palais y touche ; on peut s'y ſoutenir,

Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
Vous paroissés émus, & rougissés peut-être
D'avoir pu si long-tems me voir sans me connoître.
Après tant de mépris, après tant de refus,
Tant d'affronts si sanglans dont vous êtes confus,
Aurois-je triomphé de votre défiance ?
Non, j'en ai fait souvent la triste expérience,
On ne guérit jamais d'un violent soupçon ;
L'erreur qui le fit naître en nourrit le poison ;
Et dans tout intérêt, la vertu la plus pure
Peut être quelquefois suspecte d'imposture :
Mais pour calmer les cœurs, je sais un sûr moyen,
Qui vous convaincra tous que je suis Citoyen.
On connoît Cicéron, & sa vertu sublime
A su dans tous les tems lui gagner votre estime ;
Il en est digne aussi par sa fidélité.
Caton vous est connu par sa sévérité :
Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe ;
Je vais dès ce moment, sans amis, sans escorte,
Me mettre en leur pouvoir. Choisissez l'un des deux,
Ou le plus défiant, ou le plus rigoureux ;
Je veux que de mon sort on le laisse le maître,
Qu'il me traite en Héros, ou me punisse en traître.
Souffrez que sans tarder je remette en vos mains
Un homme, la terreur ou l'espoir des Romains.

CATON.

Catilina, je crois que tu n'es point coupable ;
Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable ;
Car je ne vois en toi que l'esprit & l'éclat
Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

CICERON.

Catilina, daignez reprendre votre place :
De vos soins par ma voix le Sénat vous rend grace ;
Vous êtes généreux, devenez aujourd'hui,
Ainsi que notre espoir, notre plus ferme appui.
Nos injustes soupçons n'ont plus besoin d'ôtage,
D'un homme tel que vous la gloire est le seul gage.
Vous, Sénateurs, veillez à notre sûreté ;
Il s'agit du Sénat & de la liberté :
Courons sans différer où l'honneur nous apelle.
Adieu, Catilina, j'attens de votre zele
Tous les secours qu'on doit attendre d'un grand cœur ;
Rome a besoin de vous & de votre valeur ;
Combattez seulement, ma crainte est dissipée.

CATILINA, *regardant sortir Cicéron.*

Va, ma valeur bientôt sera mieux occupée ;
Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein.



SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

Catilina, dis-moi, quel est donc ton dessein ?
D'où naît ce désespoir ? éclaircis ma surprise.
Après avoir formé la plus haute entreprise,
Toi-même tu détruis de si nobles projets ?
Tu trahis Manlius, tes amis, tes secrets ?

CATILINA.

Arrête, Céthégus; tu me prens pour Tullie,
Tes doutes ont blessé l'amitié qui nous lie.
Qu'entre nous désormais ils soient plus mesurés;
Mais avant tout, dis-moi l'état des Conjurés,
Et s'il en est quelqu'un qui tremble ou qui balance...

CETHEGUS.

Aucun d'eux; nous pouvons agir en assurance:
Du sang de Nonnius avec soin recueilli,
Autour du vase affreux dont il étoit rempli,
Au fond de ton Palais j'ai rassemblé leur troupe;
Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe,
Et se liant à toi par des sermens divers,
Sembloient dans leurs transports défier les enfers.
De joie & de frayeur mon ame s'est émue:
César, le seul César s'est soustrait à leur vue.

CATILINA.

César n'a pas besoin de serment avec moi,
Et son ambition me répond de sa foi.
Pour toi; que de ma part rien ne devroit surprendre,
Qui, sur un regard seul aurois dû mieux m'entendre,
Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,
Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
Manlius autrefois soupira pour Fulvie;
Corrompu par ses pleurs ou par sa jalousie,
Le perfide couroit nous vendre à Cicéron:
Mais d'un dessein si lâche informé par Céson,
Un instant m'a suffi pour prévenir le crime:

Ma main fumoit encor du ſang de la victime,
Quand tu m'as vu paroître au milieu du Sénat,
Qui pourra, (s'il apprend ce nouvel attentat,)
Croire qu'en ſa faveur je l'ai commis peut-être,
Et que pour le gagner, je l'ai défait d'un traître.
Au reſte, ne crains rien des frivoles récits
Dont je viens d'effrayer de timides eſprits,
Qu'il falloit exciter par de feintes allarmes,
Si je veux les forcer de recourir aux armes,
Ne pouvant ſans nous perdre armer un ſeul guerrier,
Si le Sénat tremblant n'eut armé le premier.
Quel triomphe pour moi, dans ce péril extrême,
De le voir pour ma gloire armé contre lui-même!
Des poſtes différens fauſſement indiqués,
Qui, ſelon mon rapport, pourroient être attaqués,
Aucun ne me convient; mais il faut par la ruſe
Diſperſer les Soldats d'un Sénat qu'elle abuſe.
Prends garde cependant qu'à des ſignes certains,
On puiſſe diſtinguer nos Soldats des Romains.
Le Palais de Sylla, notre plus fort aſyle,
Pourra ſeul, plus d'un jour, tenir contre la Ville.
Céſon, de Manlius devenu Succeſſeur,
Avec ſa Légion doit ſervir ma fureur.
Je ne crains que Ruffus, Préfet des ſix cohortes,
Pleines de Vétérans qui défendent les portes.
Ruffus n'a de ſoutien ni d'amis que Caton,
Et je n'ai convaincu ni lui, ni Cicéron.
Si Ruffus, dont je crains le courage & l'adreſſe,
Pénétre les complots où Céſon s'intéreſſe,
Ruffus tentera tout, la force ou les bienfaits
Pour regagner Céſon, ou tromper ſes projets:

C'eſt l'unique moyen de tromper notre attente ;
Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante.
Les dangers que pour moi j'ai laiſſés entrevoir,
Malgré tant d'ennemis me flattent de l'eſpoir
Qu'en des piéges nouveaux je pourrai les ſurprendre.
Soit pour s'en emparer, ou ſoit pour le défendre,
Autour de mon Palais ils vont tous accourir ;
Que ce ſoit pour ma perte ou pour me ſecourir,
Nos premiers Sénateurs viendront le reconnoître;
Cicéron & Caton s'y trouveront peut-être.
Que ce moment me tarde! & qu'il me ſeroit doux
De pouvoir d'un ſeul coup les ſacrifier tous!
Adieu, cher Céthégus, je vais revoir Tullie.

CETHEGUS.

C'eſt elle qui nous perd.

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie ?
Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour
Aux plus noirs attentats ſes ſoins & ſon amour.
Va, ce n'eſt point à moi, dès qu'il s'agit d'offenſe,
Que l'on doive donner des leçons de vengeance;
De ce ſoin ſur mon cœur tu peux te repoſer.
C'eſt aujourd'hui qu'il faut tout perdre ou tout oſer.
Je vais ſolliciter la défenſe des portes,
Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes,
Sur le prétexte vain de quelque affreux projet,
Dont je puis avoir ſeul pénétré le ſecret.
Ce n'eſt pas tout ; je veux, par Tullie elle-même,

M'assurer cet emploi, s'il est vrai qu'elle m'aime:
Sur ce fatal décret je vais la prévenir ;
C'est de son amour seul que je veux l'obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va disparoître :
Des postes d'alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m'a fait voir qu'un esprit chancelant;
Prevenons les retours d'un Conjuré tremblant,
Et de la même main songe à punir Fulvie
De ses forfaits nouveaux & de sa perfidie.
Plus de ménagemens, de pitié ni d'égards:
Le feu, le fer, le sang, voilà mes étendards.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CICERON *seul.*

CAton ne paroît point, & la nuit qui s'avance
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance.
Pétréius invité de hâter son retour,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour;
Et ce jour malheureux étoit le seul peut-être
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître:
Plus sur son innocence il a cru m'abuser,
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sçai qu'à Manlius il vient d'ôter la vie;
C'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie.
Trop heureux, si je puis à mon tour lui cacher

Le péril du décret qu'il vient de m'arracher !
Mais nous sommes perdus, si jamais il devine
Qu'en secret par Céson je trame sa ruine.
Des piéges qu'on lui tend habile à se venger,
Il en feroit sur moi retomber le danger.
Ruffus m'assure envain d'une longue défense,
Céson est déformais mon unique espérance.
Quelle honte pour vous, indomptables Romains,
De n'avoir pour appui que de si foibles mains !
O toi, qu'en ses malheurs Rome toûjours implore,
Et que sans te nommer en secret elle adore,
Toi, qui devois un jour couronnant ses exploits,
Soumettre à son pouvoir les Peuples & les Rois,
Daigne aujourd'hui du moins, favorable Génie,
La sauver de l'opprobre & de la tyrannie !
Caton ne revient point : je crains que son ardeur,
Plus loin que je ne veux, n'entraîne son grand cœur :
Mais je le vois, c'est lui. Quoi ! vous êtes en armes ?
Venez-vous redoubler, ou calmer nos allarmes ?

SCENE II.

CICERON, CATON.

CATON.

JE voudrois vainement dans ce désordre affreux
Vous promettre, Consul, quelque succès heureux ;

Le destin du Sénat est d'autant plus terrible,
Que la main qui nous frappe est encore invisible;
Victorieux, vaincu, j'ai combattu long-tems,
Sans pouvoir reconnoître un seul des combattans.
Nos soldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil garant de la victoire.
J'ai vu, non sans frémir, nos premiers Vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs;
La nuit achevera bientôt de tout confondre,
Et Ruffus de Céson n'ose plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous secourir,
Il ne nous restera que l'honneur de mourir:
Mais si nous en croyons les lenteurs de Pompée,
Notre attente sur lui sera toûjours trompée;
Son Lieutenant nourri dans cet abus fatal,
N'imitera que trop ce tiede Général:
Cependant il est tems que Pétréius arrive,
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi,
Sur le frivole espoir de pouvoir le surprendre
Dans les piéges nouveaux que vous croyez lui tendre,
L'adroit Catilina vous aura pénétré;
Aux portes de Preneste il ne s'est point montré,
L'intrépide Ruffus qui s'en est rendu maître,
A ce poste du moins ne l'a point vu paroître;
Et je crains qu'il ne soit au Palais de Sylla,
Car j'en ai vu sortir Célius & Sura.
Pomponius, suivi d'une troupe fidele,
L'investit, & pour vous rien n'égale son zele:
Il a fait mettre aux fers, sur l'avis de Céson,

Plusieurs Séditieux, les Gaulois & Sunnon;
Soit haine, soit mépris, dessein ou négligence,
L'indifférent Crassus garde un honteux silence:
César se tait aussi; quel qu'en soit le sujet,
Rien n'est si dangereux que César qui se tait.
Cependant son Palais dans une paix profonde,
Est, selon sa coutume, ouvert à tout le monde.
La moitié du Sénat défend le champ de Mars,
Où le Peuple en fureur accourt de toutes parts;
Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
D'un champ couvert de morts & souillé de carnage:
Mais ce qui me surprend, c'est que Pomponius
M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

CICERON.

Manlius ne vit plus.

CATON.

Dieux! quel bonheur extrême!
Qui l'a donc immolé?

CICERON.

Catilina lui-même.

CATON.

Consul, vous m'allarmez, & je crains que Céson
N'abuse comme vous d'un injuste soupçon.
Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable,
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICERON.

Caton, écoutez moins cette rare candeur.
Eh, qui de tant de maux pourroit-être l'auteur?
Qui, hors Catilina, peut vouloir nous détruire?
A de fausses lueurs vous laissez-vous séduire?

Que Manlius soit mort, qu'il l'ait sacrifié,
C'est prouver seulement qu'il s'en est défié.
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître,
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
Plût aux Dieux, que moins lent à punir ses forfaits,
Du Chef des Conjurés Céson nous eut défaits!
Si de quelques succès son audace est suivie,
Ses cruautés n'auront de bornes que sa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus,
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus?
Bientôt jusques sur vous leur fureur va s'étendre;
Mais c'est trop s'arrêter.

CATON.

Consul, daignez attendre;
Je ne souffrirai point qu'abandonnant ces lieux,
Vous osiez exposer des jours si précieux.
C'est votre ami, c'est moi qui vous en sollicite:
De Chevaliers Romains une troupe d'élite,
Par mon ordre bientôt va se rejoindre à nous;
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.
Mais je vois Lucius, que vient-il nous aprendre?

SCENE III.

CICERON, CATON, LUCIUS.

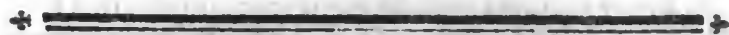
LUCIUS.

QU'à l'instant près de vous Pétréius va se rendre;
J'entens déja son nom voler de toutes parts,

Et déja ses soldats ont bordé les remparts.
Sans le secours heureux que le Ciel nous envoie,
Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.
Nous avons vu trois fois le fier Catilina
S'élancer en fureur du Palais de Sylla,
Renverser, foudroyer nos plus fermes cohortes;
Trois fois, mais vainement, il a tenté les portes:
Je l'ai vu presque seul se mêler parmi nous;
J'ai vu Céson lui-même expirer sous ses coups:
De qui l'ose attaquer la ruine est certaine,
Et Ruffus contre lui ne se soutient qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos Chevaliers, il est tems de partir.



SCENE IV.

CICERON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

SEigneur, où courez-vous, tandis que le carnage
Au soldat furieux laisse à peine un passage?

CICERON.

Rassurez-vous, ma fille, & restez en ces lieux;
Bientôt nous reviendrons y rendre grace aux Dieux:
Ce Temple, en attendant, vous servira d'asyle:
Que sur Rome & sur moi votre cœur soit tranquille.

SCENE V.

TULLIE *seule.*

ESpoir des malheureux! Dieux, ſoyez mon recours:
Hélas! c'eſt de vous ſeuls que j'attens du ſecours.
A quel excès de maux me voilà parvenue!
On me fuit, on ſe tait: ô ſoupçon qui me tue!
Que je crains les malheurs de ce fatal décret.
Que mon pere a paru m'accorder à regret!
Loin d'oſer ſur ce choix lui faire violence,
Ne devois je pas mieux pénétrer ſon ſilence?
J'entens avec fureur nommer Catilina,
On dit qu'il ſe retranche au Palais de Sylla,
Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître:
Eſt-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devroit être?
Peut-il m'abandonner en cette extrêmité?
Quel uſage fait-il de ſa fidélité?
Aucun de ſes amis n'accourt pour ma défenſe,
Et tous juſqu'à Probus, évitent ma préſence!
D'un funeſte décret n'aurois-je armé ſa main,
Que pour voir immoler juſqu au dernier Romain?
Cruel Catilina, ſois perfide ou fidele,
Que tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle!
Que dis je? & Manlius qu'il a ſacrifié,
Ne l'a-t il pas déjà plus que juſtifié?
Ne l'aimerai-je donc que pour lui faire outrage?
Dieux! éloignez de moi cet horrible nuage:
On vient, c'eſt lui: je ſens redoubler mon effroi.

SCENE VI.

CATILINA, *sans épée, un poignard à la main*, TULLIE.

TULLIE.

SEigneur, en quel état vous offrez-vous à moi ?
Quoi ! tout couvert de sang ! Quel désordre effroyable !
A qui réservez-vous ce fer impitoyable ?
Que vois-je !

CATILINA.

Un malheureux qui vient d'être vaincu,
Honteux de vivre encor, ou d'avoir tant vécu.
Dieux ! qui m'abandonnez à mon sort déplorable,
Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
Envain pour le chercher j'échappe à mille bras,
Le lâche à ma fureur ne s'exposera pas :
Tandis qu'au désespoir mon cœur est tout en proye,
Mes cruels ennemis se livrent à la joye.
Ce fer, que je gardois pour leur percer le flanc,
Ne sera plus souillé que de mon propre sang.

TULLIE, *à part.*

Fatale vérité que j'ai trop combattue,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue !
Ecoutez-moi, Seigneur, & reprenez vos sens ;
Qui peut vous arracher ces terribles accens ?
Si vous êtes vaincu, mon pere est donc sans vie ?

CATILINA.

Eh, fait-il feulement qu'on meurt pour la Patrie?
Ce n'eft pas vous, c'eft lui que je cherche en ces lieux ;
Fuyez, éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux! après tant d'exploits dignes de mon courage,
Il ne me reftera qu'une inutile rage!
Ah! fi j'euffe manqué de prudence ou de cœur,
Je pourrois au deftin pardonner mon malheur:
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible?
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible?
Intrépides amis, dignes d'un fort plus doux,
Vous êtes morts pour moi, j'ofe vivre après vous!
Quoi! Sylla prefque feul, plus heureux que grand homme,
N'eut befoin que d'un jour pour triompher de Rome;
Et moi, trifte jouet du perfide Céfon
Je fuis vaincu deux fois, & par toi, Cicéron!
Quoi! dans le même inftant qu'il faut que Rome tombe,
C'eft toi qui la foutiens, & c'eft moi qui fuccombe!
Mon génie accablé par ce vil Plébéien,
Sera donc à jamais la victime du fien!
Après m'avoir ravi la dignité fuprême,
Ce timide mortel triomphe de moi-même!
Fortune des héros, ce n'eft pas fur les cœurs
Que l'on te vit toûjours mefurer les faveurs:
Que l'on doit méprifer les lauriers que tu donnes,

Puifque c'eft Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes!
O! de mon défefpoir, vil & foible inftrument,
Tu me reftes donc feul dans ce fatal moment?
Mes généreux amis font morts pour ma défenfe;
Et pour comble d'horreurs je mourrai fans vengeance.
Dieux cruels! inventez quelque fupplice affreux,
Qui puiffe être pour moi plus trifte & plus honteux.

TULLIE.

Malheureux! que dis-tu? Quand la mort t'environne,
Ton cœur refpire encor le fiel qui l'empoifonne,
Et gémit de laiffer des crimes imparfaits?

CATILINA.

Qu'entens-je? on m'ofe ici reprocher des forfaits!
Cœur foible, qui rampant fous de lâches maximes,
Croyez l'ambition une fource de crimes;
Vaine erreur, qu'un grand cœur fçut toûjours dédaigner,
Apprenez que le mien étoit fait pour regner.
Rome efclave, fans frein, avoit befoin d'un maître;
J'ai voulu lui donner le feul digne de l'être,
C'eft moi: Si vous ofez condamner ce projet,
Vous ne méritiez pas d'en devenir l'objet.
N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'Empire,
Que j'euffe de Caton confulté le délire?
Ou que faifant un choix plus conforme à vos vœux,
J'euffe, pour avilir tant d'hommes généreux,
Donné ma voix au Dieu que le Sénat révére,
Lui, dont la feule gloire eft d'être votre pere?

TULLIE.

Songez qu'il eſt du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA, *montrant ſon poignard.*

Voilà celui qui doit décider de leur cours.
Tout vaincu que je ſuis craignez de voir paroître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Ecoutez-moi, cruel! avant que la fureur
Acheve d'aveugler votre indomptable cœur:
Les momens nous ſont chers, & celui-ci, peut-être
Va flétrir ſur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor ſi dans les champs où préſide l'honneur,
Où le vaincu ſouvent peut braver le vainqueur,
Je vous voyois chercher une ſorte de gloire,
Je pourrois ſans rougir chérir votre mémoire.
Mais ſe donner la mort pour de honteux complots,
Eſt-ce donc là mourir de la mort des héros?
Je devrois vous haïr, mais votre mort prochaine
Eteint tout ſentiment de vengeance & de haine;
Mon cœur de ſes devoirs autrefois ſi jaloux,
Qui malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous,
Se fit de votre perte un devoir légitime,
Ne ſçait plus aujourd'hui que pleurer ſa victime.
Barbare! ſi jamais vous futes mon amant;
Si la mort vous paroît un frivole tourment,
Craignez-en un pour vous plus cruel, c'eſt moi-même;
C'eſt une amante en pleurs qui vous perd & vous aime;
C'eſt ma douleur qui va me conduire au tombeau:
Voulez-vous en mourant devenir mon Bourreau?
Reconnoiſſez ma voix, c'eſt la fiere Tullie,

Que l'amour vous ramene & vous réconcilie,
Qui veut vous arracher à votre désespoir,
Et qui ne rougit plus de trahir son devoir.
Songez, Catilina, que Rome est votre mere,
Qu'à vous plus qu'à tout autre elle doit être chere;
Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
Un Peuple à qui les Dieux ont soumis l'Univers;
Pour sauver votre honneur, n'employez d'autres armes
Qu'un retour vertueux, vos remords & mes larmes.
Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
De votre propre sang, ni du sang des Romains,
Je vais vous dérober au coup qui vous menace.
Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grace.

CATILINA.

Ma grace est dans mes mains, cœur indigne du mien;
Cicéron vous a-t'il déjà transmis le sien?
Moi fléchir, moi prier, moi demander la vie!
L'accepter ce seroit me couvrir d'infâmie.

TULLIE.

Eh bien, cruel! méprise un pardon généreux,
J'y consens; mais du moins dans ton sort malheureux,
De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA.

M'y pourriez-vous cacher ma honte & ma défaite?
C'est-là le trait cruel qui déchire mon cœur:
Ah! s'il vous touche encor, respectez mon malheur.
Si de vous obéir ce cœur étoit capable,
J'aurois trop mérité le destin qui m'accable.

Dans l'état où je suis, loin de vous attendrir,
C'eſt vous qui devriez m'exciter à mourir,
Et même me prêter une main généreuſe :
Cachez à mes regards cette douleur honteuſe ;
Que craignez-vous ? Ma mort ? La mort n'eſt qu'un
instant
Que le grand cœur défie, & que le lâche attend.
Vous m'indignez. Je ſens que ma raiſon s'égare.

TULLIE.

Frappe ; mais malgré toi tu me ſuivras, barbare :
Ne crois pas m'effrayer par tes emportemens ;
Je ne me connois plus dans ces affreux momens :
Quoi ! c'eſt Catilina qui manque de conſtance !
Malheureux ! qu'attens-tu ? Sans armes, ſans dé-
fenſe,
Le Sénat va bientôt revenir en ces lieux :
Veux-tu que je te voye égorger à mes yeux ?
Ingrat, ſuis-moi du moins une fois en ta vie.
Reconnois par pitié l'empire de Tullie ;
Tu n'as que trop bravé ſa tendreſſe & ſes pleurs :
Remets moi ce poignard.

CATILINA, *ſe perce, & donne le poignard à Tullie.*

Le voilà.

TULLIE.

Je me meurs.

CATILINA.

Tout eſt fini pour moi ; mais ſi je perds la vie,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.
Séchez vos pleurs, Tullie ; & que prétendez-vous
D'un cœur, dont la mort ſeule éteindra le cour-
roux ?

Etouffez des regrets que ma fierté dédaigne ;
C'eſt de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaigne.

[*Voyant arriver les Conjurés qu'on mene au ſupplice.*]

Voilà le dernier coup que me gardoit le ſort.

SCENE VII. & Derniere.

GATILINA, CICERON, CATON, TULLIE, LENTULUS, CETHEGUS, LES LICTEURS.

CETHEGUS, *en paſſant, avant que le Conſul paroiſſe.*

ADieu, Catilina, nous allons à la mort.

CATILINA.

Amis infortunés, ma main vient de répandre
Ce ſang que j'aurois dû verſer pour vous défendre.

[*Voyant paroître Cicéron & Caton.*]

Il ne me reſtoit plus pour comble de douleur,
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.

(*à Cicéron.*)

Aproche, Plébéien, viens voir mourir un homme
Qui t'a laiſſé vivant pour la honte de Rome.

[*à Caton.*]

Et toi, dont la vertu reſſemble à la fureur,
Au gré de mes deſirs tu feras ſon malheur.

Cruels, qui redoublez l'horreur qui m'environne,

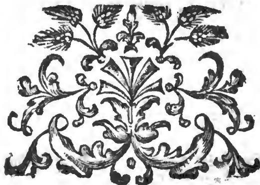
(Il fait un mouvement pour ſe lever.)

Qu'heureuſement pour vous la force m'abandonne!

Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'eſt point changé.

O Céſar! ſi tu vis, je ſuis aſſez vengé.

FIN.



MÉLANIDE
COMÉDIE.

Par Monſieur DE LA CHAUSSÉE.



ACTEURS.

DORISE'E, *Veuve.*

ROSALIE, *Fille de Dorisée.*

THE'ODON, *Beau-Frere de Dorisée.*

LE MARQUIS D'ORVIGNY, *Amant de Rosalie.*

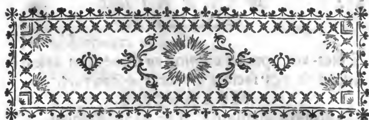
MELANIDE, *Amie de Dorisée.*

D'ARVIANE, *Amant de Rosalie.*

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans un Hôtel.





MÉLANIDE
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORISE'E, MELANIDE.

MELANIDE.

J'Aurai fait à Paris un voyage inutile.

DORISE'E.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-tems,
Vous avez essuyé des chagrins si constans?

MELANIDE.

Ils étoient ignorés, & le secret console.
Je ne crains que l'éclat.

DORISE'E.

Quelle crainte frivole?
N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert?
Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

MELANIDE.

S'ils étoient divulgués, j'en serois désolée.

DORISE'E.

Sçachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à son tour;
Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.
Dans votre appartement reculé, solitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous soustraire.
Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille & Théodon.
Je vous l'ai toûjours dit, ma chere Mélanide;
Comptez que mon beau frere est un ami solide,
Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas! je deviendrois bien à plaindre sans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à son expérience.

MELANIDE.

J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer
Que ses soins généreux puissent rien opérer.
Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire...

DORISE'E.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah! vous méritez trop, pour espérer si peu;
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu,
Qui, depuis quelque-tems, m'embarrasse & me pese.

MELANIDE.

D'où vient?

DORISE'E.

C'est que je crains.

MELANIDE.

Quoi?

DORISE'E.

Qu'il ne vous déplaise.

MELANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh, de grace, ordonnez.
Puis-je vous être utile?

DORISE'E.

Oui, sans doute. Apprenez
Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.
Ma fille en est la cause.

MELANIDE.

Ah! seroit-il possible?

DORISE'E.

Je l'aime; elle en est digne. A son goût comme au mien,
Je voudrois la pourvoir; & vous concevez bien
Le sujet douloureux de mes peines secrettes.
Est-ce avec peu de bien, des procès & des dettes,
Que je puis, à mon gré, lui choisir un époux?
Je crois que le plus sûr, s'il n'est pas des plus doux,
Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voisinage,
Il seroit un parti qui rassemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.
Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,
Tout s'y trouve, excepté la premiere jeunesse.

MELANIDE.

Eſt-ce un homme de guerre ?

DORISE'E.

Oui; mais très-eſtimé.

MELANIDE.

Aime-t'il Roſalie ?

DORISE'E.

Il m'en paroît charmé.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il en eſt la conquête!
Mais je crois entrevoir l'obſtacle qui l'arrête ;
Et s'il n'a pas encor oſé ſe propoſer,
J'ai lieu de ſoupçonner qu'il craint de s'expoſer ...

MELANIDE.

Madame, il faut l'aider ; vous ne pouvez mieux faire.

DORISE'E.

Vous me conſeillez donc de ſuivre cette affaire ?

MELANIDE.

Quoi ! c'eſt un avantage, & vous vous conſultez ?

DORISE'E.

Il eſt vrai que j'y vois quelques difficultés.

MELANIDE.

Quelles difficultés ?

DORISE'E.

Sur-tout il en eſt une.

Si je pourſuis le bien que m'offre la fortune,
Monſieur votre neveu ſera déſeſpéré :
A tout autre parti je l'aurois préféré.
Car enfin ſon amour, dont il n'eſt pas le maître ;
Depuis plus de deux ans s'eſt fait aſſez connoître.
Cet heureux mariage eut reſſerré les nœuds
De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.

D'Arviane

D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour l'autre;
Mais vous connoissez trop mon état & le vôtre.
Tant de félicité n'est pas faite pour nous :
Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez vous?

MELANIDE.

D'Arviane, sans doute, a grand tort de prétendre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.
S'il ose s'en flatter, je ne sais pas pourquoi;
Il manque de fortune, & comme il n'a que moi,
Sur qui puisse rouler toute son espérance,
Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.
Mais d'un enchantement plus fort que mes discours,
Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le cours.
N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance;
Et comme son amour, & sur tout sa présence,
Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez;
Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DORISE'E.

Comment?

MELANIDE.

L'occasion en est fort naturelle.
N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'appelle?
Quoiqu'il prétende encor éloigner son départ,
Pour mes avis, je crois, qu'il aura quelque égard.

DORISE'E.

Madame, ce départ est un grand sacrifice;
Pourra-t'il s'y résoudre?

MELANIDE.

Il faut qu'il obéisse.

DORISE'E.

Je le plains.

MELANIDE.

Il m'eſt cher.

DORISE'E.

Ah! vous pouvez l'aimer,
Sans craindre que perſonne oſe vous en blâmer:
Il a tout ce qui rend la jeuneſſe charmante.

MELANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISE'E.

Quel eſt-il?

MELANIDE.

Un peu trop d'impétuoſité.

DORISE'E.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Déſigne un grand courage, & beaucoup de droi-
ture;
Ces cœurs-là font toûjours honneur à la nature.
D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puiſſe, à dix-
huit ans,
Avoir moins de défauts avec plus d'agrémens.

MELANIDE.

Je vous ſuis obligée. Il aura beau ſe plaindre,
A partir dès demain je ſçaurai le contraindre;
Et je vais de ce pas...

DORISE'E.

Je crois le voir entrer.
Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.



SCENE II.

D'ARVIANE, MELANIDE.

MELANIDE.

J'Avois à vous parler.

D'ARVIANE.

Ma joie en eſt extrême.
Le ſujet qui m'amene eſt ſans doute le même ;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

MELANIDE.

Vous avez dû ſonger à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non, Madame.

MELANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'ARVIANE.

Rien ne me preſſe encor ; & je compte...

MELANIDE.

Au contraire,
Vous partez dès demain.

D'ANVIANE.

Sur un nouveau congé,
Qu'on m'a fait eſpérer, je m'étois arrangé.

MELANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, ſi vous voulez me plaire.
Faut-il, ſur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire?
Et voulez-vous tomber dans le relâchement ?

Puiſqu'on penſe de vous avantageuſement,
Conſervez ce bonheur ſans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

Ne puis-je demander ſans ſcrupule & ſans crainte,
Que l'on me renouvelle un malheureux congé?
Eſt-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

MELANIDE.

D'accord; mais le plus ſage eſt celui qui s'en paſſe.
Hé! Peut-on, ſans rougir, aller demander grace,
Quand il eſt queſtion de remplir ſon devoir?
Quel prétexte avez-vous à faire recevoir?
Vous n'oſez me le dire; & j'entens ce langage.

D'ARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'eſclavage.
Dans ma profeſſion il eſt quelques loiſirs,
Que la gloire permet de prêter aux plaiſirs:
Quand il en ſera tems, je pourrai m'y ſouſtraire.
Je ne ſçais point manquer où je ſuis néceſſaire.

MELANIDE.

J'ai vu que votre ardeur & votre activité
Ne ſe meſuroient pas ſur la néceſſité.
Un cercle moins étroit renfermoit votre zele;
Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modele.
Ah! vos devoirs pour vous auroient le même appas;
Mais un charme funeſte enchaîne ici vos pas;
Vous vous diſſimulez le tort que vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
Laiſſez, Monſieur, laiſſez l'amour aux gens heu-
reux.
Hélas! C'eſt un plaiſir qui n'eſt fait que pour eux.
Accablé ſous le poids d'une chaîne importune,
Eh, comment voulez-vous aller à la fortune?

Il fera tems d'aimer quand vous ferez au port.
D'ARVIANE.
Vous verrai-je toûjours foupirer fur mon fort?
Eft-il fi différent de celui de tant d'autres?
MELANIDE.
Ne vous comparez point.
D'ARVIANE.
Quels difcours font les votres!
Mon fort n'eft pas des plus heureux, fans contredit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez affez dit
Que les infortunés, à qui je dois la vie,
Contraints, par des malheurs, à quitter leur patrie,
Ayant bientôt après fini leurs triftes jours,
Ne m'avoient, en mourant, laiffé d'autres fecours
Que vos feules bontés, avec quelque naiffance:
Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance,
Pris des foins que le tems n'a pu diminuer;
Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma fituation ne fera point affreufe.
MELANIDE.
Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fut plus heureufe:
Mais par un contre-tems qu'on éprouve toûjours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour qui peut vous faire un tort fi manifefte,
N'eft pas le feul écueil qui vous fera funefte:
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'efprit un feu féditieux,
Qui prend de plus en plus fur votre caractere;
Le plus léger obftacle auffi-tôt vous altére;
Vous ne fupportez rien. N'apprendrez-vous jamais

L'art de diffimuler, ou de fouffrir en paix
Les contrariétés dont la vie eft femée ?
La moindre, dans votre ame aifément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut dans le monde, avoir quelque
bonheur,
Il faut légérement gliffer fur bien des chofes:
On y trouve bien plus d'épines que de rofes.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou, loin de tout commerce, aller fe renfermer.
Ce difcours vous ennuye?

D'ARVIANE.

En quoi donc?

MELANIDE.

J'en foupire.

Mais tels font les avis que l'amitié m'infpire
A la veille du jour où vous m'allez quitter;
Par-tout où vous ferez, tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ?

MELANIDE.

N'y formez point d'obftacle.

Le cœur d'un galant homme eft fon plus fûr oracle:
Interrogez le votre, & fuivez fon confeil.

SCENE III.

D'ARVIANE *feul.*

OH, parbleu, je ne vis jamais rien de pareil,
C'eft me tyrannifer d'une façon cruelle.

Je veux bien lui paſſer ces leçons & ſon zele.
Mais, qu'à propos de rien, elle fixe à demain
Mon malheureux départ ! L'ordre eſt trop inhumain,
C'eſt une cruauté qui n'eut jamais d'égale ;
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale ?
Il faut plaiſiblement digérer ce poiſon ?
Non, malgré ma douceur, j'enrage & j'ai raiſon.

SCENE IV.

ROSALIE, D'ARVIANE.

D'ARVIANE, *allant au devant de Roſalie.*

AH, Roſalie !

ROSALIE.

Eh bien ? Quel ſujet vous agite ?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte, on veut que je vous quitte.

ROSALIE.

Eſt-ce un mal auſſi grand que vous l'imaginez ?

D'ARVIANE.

Et vous auſſi, cruelle, & vous m'y condamnez ?
Quoi ! vous me preſcrivez ce départ inutile ?
Mais pour quelles raiſons faut-il que je m'éxile,
Que j'aille ſans beſoin prévenir mon devoir,
Et perdre des momens conſacrés à vous voir ?
Vous le ſçavez ; pour peu que la gloire m'appelle,

Je ne balance pas à vous quitter pour elle.
Que dis-je? pardonnez; ce n'est pas vous quitter
Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.
Mais quand rien ne m'oblige...

ROSALIE.

Ecoutez. On m'ordonne
D'user de tous les droits que votre amour me donne.
On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas;
Comme si je pouvois disposer de vos pas;
Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D'ARVIANE.

Eh! qui peut mieux que vous décider de ma vie?
Ah! du moins, convenez enfin de bonne foi,
De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D'ARVIANE.

Je suis bien malheureux, dès qu'elle est nécessaire.
Hélas! je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

D'ARVIANE.

Quoi! toûjours ce départ?
Vous l'avez résolu?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête.

D'ARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

Ma mere...

D'ARVIANE.

Eh bien?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai, ſans doute.

D'ARVIANE,

On vous l'a fait promettre?

ROSALIE.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant vous ferez ſagement
De vous prêter de même à cet arrangement,
D'avoir l'attention d'éviter ma préſence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pouſſer la complaiſance,
Et, pour l'amour de vous ceſſer de vous aimer?

ROSALIE.

Vous feriez bien.

D'ARVIANE, *animé.*

L'avis a de quoi me charmer!

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois?

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être ſenſible,
Et de ne pas avoir cet air toûjours paiſible,
Qui montre que pour vous tout eſt indifférent:
Ah! je n'en connoîs pas de plus déſeſpérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toûjours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne ſuis pas jaloux d'un ſi triſte avantage:
Si pour vous c'en eſt un; quand à moi, je le fuis.
Plus je ſens vivement, plus je ſens que je ſuis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence,
Et quoique vous puiſſiez dire pour ſa défenſe;
L'inſenſibilité ne ſçauroit être un bien.
Quoi! jamais n'être ému, n'être affecté de rien;
Reſter au même point tout le tems de ſa vie,
Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie;
Borner, ou pour mieux dire, anéantir ſon goût;
Ne voir, ne regarder, & n'envisager tout
Qu'avec les mêmes yeux, que ſous la même forme;
N'avoir qu'un ſentiment, qu'un plaiſir uniforme;
Etre toûjours ſoi-même. Y peut-on réſiſter?
Eſt-ce-là vivre? Non, c'eſt à peine exiſter.

ROSALIE.

Ainſi votre bonheur eſt grand?

D'ARVIANE.

Il devroit l'être.
Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître
Qu'il le faut... Mais quel eſt l'état où je vous vois?
Vous ne me quittez pas pour la premiere fois,
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude!

D'ARVIANE.

Hélas! je vous laiſſois dans une ſolitude,
Où vos charmes naiſſans par moi ſeul adorés,

De tout ce qui respire étoient presque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.
Grands Dieux! Que ce départ est différent des autres:
Vous restez à Paris. Déjà de tous côtés
On se plaît à semer le bruit de vos beautés:
Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde?
Je vous vois mille amans.

ROSALIE.

Qui sont-ils?

D'ARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore, il faudroit me nommer...

D'ARVIANE.

Eh! ce sont
Tous ceux qui vous ont vue, & ceux qui vous verront.
Paroitrez-vous toûjours surprise d'être aimée,
Ou n'y seriez-vous pas encore accoutumée?
Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir.
On ne fait point d'amant sans s'en appercevoir.
Le Marquis d'Orvigni n'est pas sous votre Empire?

ROSALIE.

Et quand cela seroit, qu'auriez-vous à me dire?

D'ARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,
Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas,
Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE.

Je dépens d'une mere,
Et d'un oncle qui m'a toûjours servi de pere.

Il m'aime, & vous ſçavez que je puis eſpérer
D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.
Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il
honore ?
A l'égard du Marquis, s'il m'aime, je l'ignore:
Tout ce que j'en puis dire, eſt qu'il eſt fort diſcret.
Vous lui ferez bien-tôt avouer ſon ſecret.

ROSALIE.

Je ne prétends lui faire aucune violence.

D'ARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le ſilence.
Apprenez que vos yeux en ſçavent plus que vous.
Vous leur laiſſez parler un langage ſi doux;
Ils ſçavent regarder d'une façon ſi tendre,
Qu'on croit être bien-tôt en droit de les entendre;
Chacun de vos regards paroît un ſentiment
Qui ſemble autoriſer les déſirs d'un amant:
Et dès qu'ils ſont formés, l'eſpoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet eſpoir, qui fait que l'on m'adore.

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis ſous votre loi,
Vous n'avez jamais ſçu déſeſpérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à ſouffrir un ſi dur eſclavage ?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut ceſſer de rendre hom-
mage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis? Oſez le réclamer.

D'ARVIANE.

Ne s'engage-t'on pas quand on ſe laiſſe aimer ?

ROSALIE.

Ainſi vous m'apprenez d'une façon diſcrette,
Que naturellement je ſuis un peu coquette.

D'ARVIANE

Ah! Si vous vouliez l être, il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Et, n'eſt-ce point auſſi que vous ſeriez jaloux?

DARVIANE.

Qui ſuis-je donc pour être exempt de jalouſie?
Mais la mienne, bien loin d'être une frénéſie,
N'eſt qu'un ſentiment vif, & toûjours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre,
Il ſembloit que pour vous l'amour & la raiſon,
Auroient dû dans mon cœur prévenir leur ſaiſon;
A vos fauſſes terreurs tout ſervoit de matiere;
Vous vouliez occuper mon ame toute entiere.
Chez vous l'inquiétude eſt dans ſon élément:
On n'a jamais été plus injuſte en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma penſée,
Hélas! combien de fois m'avez-vous offenſée?
L'amour dans votre cœur eſt toûjours en cour-
roux.

DARVIANE.

Ah! vous me trahirez, je le ſçais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin laiſſons-là le reproche.
Monſieur, en attendant que le tems nous rap-
proche,
Il faut vous éloigner, il faut nous ſéparer,

Votre départ m'importe, allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y ſerai ſenſible
Autant que je dois l'être.

DARVIANE.

Ah! ſeroit-il poſſible?
Oſerois-je expliquer?

ROSALIE.

Finiſſons l'entretien,
Il n'a que trop duré: je n'écoute plus rien.



SCENE V.

DARVIANE *ſeul.*

C'En eſt fait; aux chagrins je ne ſuis plus en proye.
Non, jamais je ne fus ſi tranſporté de joie.
L'abſence eſt donc un bien!... Sans elle, aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur eſt épris?
Il falloit me bannir pour ſçavoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur ſuprême!
Que dis-je? S'il eſt vrai, je l'apprends un peu tard.
Pour la premiere fois, au moment d'un départ,
Ce cœur, où je n'ai vu que de l'indifférence,
Me donne tout-à-coup une douce eſpérance.
Pourquoi m'aimeroit-elle? Eſt-ce une trahiſon?
Auroit-elle employé cet aimable poiſon
Pour me perdre?.. Il faut voir. Ma préſence fatigue;
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue.
Roſalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir retardons mon départ.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, THEODON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à vous.

THEODON.

Eh, de quoi, je vous prie ?

LE MARQUIS.

D'avoir empoifonné tout le cours de ma vie.

THEODON.

C'eft me faire un reproche affez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant
Dans mon ame incertaine, & toûjours combattue,
Vous avez irrité le poifon qui me tue.
Sans vous, le fol efpoir ne m'eut pas énivré,
Et peut-être déjà ferois-je délivré
D'un mal, qui dans le tems n'étoit pas incurable.

THEODON.

Mon tort eft donc bien grand ?

LE MARQUIS.

Il eft irréparable.

THEODON.

Pourquoi ?

LE MARQUIS

Sur votre appui je n'ai que trop compté !
Devois-je encore aimer ! Je vous ai raconté
L'histoire de ce triste & secret hymenée,
Dont on me fit briser la chaîne fortunée.
Vous sçavez quelle fut la douleur que j'en eus,
Et qu'ayant employé bien des soins superflus
A chercher en tous lieux une épouse si chere,
Alors pour me venger des rigueurs de mon pere,
Je me promis du moins le reste de mes jours
De fuir également l'hymen & les amours.
Vaine promesse ! Hélas ! qu'est-elle devenue?
Sans vous, cruel ami; je l'aurois mieux tenue.

THEODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.
Avois-je mandié l'aveu de votre amour ?
Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence:
Quand vous avez rompu ce pénible silence,
Vous cherchiez de l'espoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

THEODON.

J'en dois être étonné;
Car enfin je n'ai pu, ni dû vous faire un crime
D'une ardeur qui n'a rien que de très légitime.
D'où viennent ces remords ? Votre épouse n'est
plus
Depuis assez long-tems; & croyez au surplus,
Que, pour peu que sa mort eut été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau;
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes fermens, j'ai vaincu mes fcrupules,
Et c'eft pour me couvrir des plus grands ridicules.

THEODON.

Quels font donc ces travers fi grands & fi fâcheux?

LE MARQUIS.

C'eft l'amour à mon âge, & l'amour malheureux.
Je vais fervir à tous de fable & de rifée.

THEODON.

Eh! par où cette crainte eft-elle autorif ée?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?
D'Arviane l'adore, il doit en être aimé.
Et n'eft-ce pas à moi la plus grande folie
D'ofer lui difputer le cœur de Rofalie?
Il l'aime, il lui convient, ils font dans leurs beaux jours;
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toûjours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence!
Je fens trop que l'amour lui doit la préférence.
Entre nous, en effet, le choix n'eft pas égal.

THEODON.

Il eft rare d'aimer fans avoir de rival.

L'E MARQUIS.

Je le crois. Mais du moins il eut fallu m'inftruire.

THEODON.

D'Arviane, en tous cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'eft point de rival qui ne foit dangereux.

THEODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment?

THEODON.

Il part demain, & perd toute eſpérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarraſſez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un,
Qui va me rabaiſſer à mes yeux comme aux vôtres,
Mes ardeurs ne ſçauroient ſe comparer à d'autres.
Je ſens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La premiere beauté dont je fus ſi charmé.
Ce déplorable amour que j'ai pour Roſalie,
Va juſqu'à la fureur; oui, c'eſt fait de ma vie;
J'en mourrai, s'il n'a pas le plus heureux ſuccès:
Je n'exagére point un ſi cruel excès.
Et vous, ſi vous m'aimez, achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué, ſauvez-moi du naufrage.
Vous connoiſſez mon rang, ma naiſſance, & mon bien;
Parlez à votre ſœur, & ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin pour obtenir la main de Roſalie,
Sacrifiez-lui tout, j'oſe vous l'ordonner;
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THEODON.

Je verrai Doriſée.

LE MARQUIS.

Oui, réglez avec elle.

THEODON.

Je compte vous porter une heureuſe nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez ?

THEODON.

Vous pouvez espérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

SCENE II.

THEODON *seul.*

CEtte affaire n'est pas difficile à conclure ;
Et voilà pour ma niéce une heureuse aventure.
J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas
Celui pour qui son cœur auroit le plus d'appas.
Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle sçache
Le triste & malheureux secret que je lui cache.
Tous mes retardemens ne pourroient empêcher...

SCENE III.

MELANIDE, THEODON.

THEODON.

A Votre appartement je vous allois chercher.

MELANIDE.

J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble:
Je la quitte toûjours, quand le monde s'assemble.

THEODON.

Vous le fuyez?

MELANIDE.

Beaucoup.

THEODON.

Je ne vous comprens pas.
Peut-on ne pas l'aimer quand on a tant d'appas;
Lorfqu'on eft, comme vous, fi sûre de lui plaire;
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent fe jetter à grand bruit.
Et fuivre avec fureur le monde qui les fuit.

MELANIDE.

N'auriez-vous point, Monfieur, quelque chofe à m'apprendre?

THEODON.

Je ne fais que vous dire, & quel compte vous rendre.
Un fi facheux détail doit vous être épargné.

MELANIDE.

Non, non, parlez.

THEODON.

Je fuis tout-à fait indigné.

MELANIDE.

Eh, de quoi donc, Monfieur?

THEODON.

Dites-moi, je vous prie,
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le fang vous lie,
Pour qu'ils fe foient ainfi contre vous déchaînés?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MELANIDE.

Peut-être ont-ils raifon, du moins, aux yeux du monde:

C'eſt ce qui cauſe ici ma retraite profonde.

THEODON.

Vos biens ſont dans leurs mains ſans eſpoir de retour.
Ne nous en flattons point, je n'y vois aucun jour.
Ils ſe trouvent armés d'un titre inconteſtable.

MELANIDE.

Suis-je déshéritée?

THEODON.

Il eſt trop véritable.

MELANIDE.

Quoi, mon pere & ma mere ont eu cette rigueur?
Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur?

THEODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MELANIDE.

Ah, Ciel!

THEODON.

Que votre ſort eſt digne de pitié!

MELANIDE.

Ils ne m'ont donc laiſſé que leur inimitié?
De toutes mes douleurs c'eſt la plus importune.
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.
M'abandonnerez-vous à mon ſort rigoureux?
Et mettrez-vous un terme à vos ſoins généreux?
Je n'eſpére qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre?

THEODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

MELANIDE.

Je vais donc ... Le pourrai-je? Ah, quelle extrémité!

Je vais mettre le comble à ma calamité.

THEODON.

Quelle est cette frayeur ?

MELANIDE.

Elle est bien légitime.
Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre estime.

THEODON.

Non, Madame, daignez vous rassurer.

MELANIDE.

Ah, Ciel!
Il faut donc dévoiler un secret si cruel,
Et m'arracher enfin ... Vous ne pourrez me croire,
C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
J'ai payé chérement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,
Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse
Sauver un jeune cœur des piéges qu'on lui dresse.
Sans m'en appercevoir, le mien fut obsédé.
Je plûs; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé,
Que notre amour naissant, si doux, si plein de charmes;
En s'augmentant toûjours, me coûta bien des larmes.
L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité,
Vint s'offrir, & troubla notre sécurité.
Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hyménée
Ne feroit le bonheur de notre destinée.
Nous devînmes certains de ne point obtenir
L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.
Des haines, des procès, & mille circonstances

Auroient fait rejetter nos plus vives instances.
Nos feux étoient secrets: s'ils étoient déclarés,
Notre perte étoit sûre, on nous eut séparés.

THEODON, *à part.*

Le Marquis, à peu-près, m'a tenu ce langage.
(*A Mélanide.*)
Continuez.

MELANIDE.

Je n'ose en dire davantage.

THEODON.

Non, Madame, daignez me parler sans détour:
Quel parti prites-vous?

MELANIDE.

Le parti de l'amour.
L'objet de ma tendresse employa trop de charmes.
Son affreux désespoir me causa trop d'allarmes.
L'un & l'autre aveuglés, l'un & l'autre indiscrets,
Nous osâmes penser à des liens secrets.
L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
Hélas! il n'en est point que l'amour ne franchisse.
Je ne pus résister au penchant le plus doux.
Sur la foi des sermens... nous devînmes époux.
Je vois que sans frémir vous n'avez pu m'entendre:
A ce funeste effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux; notre amour nous trahit;
Ce funeste secret enfin se découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
D'une famille alors justement irritée.
Celle de mon époux ardente à nous punir,
Résolut de me perdre, & de nous désunir.
Envain Il réclama contre leur violence,

Un Arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance;
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un pere en fureur il me fut annoncé,
Au rang de ses enfans je ne fus plus comptée;
Dans le fond d'un désert je me vis transportée,
Où depuis dix-sept ans livrée à ma douleur,
Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THEODON, *à part.*

Quelle conformité!

MELANIDE.

Ce qui va vous surprendre,
Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre,
Me laissa dans l horreur du plus profond oubli?
Son amour, ses serments, tout fut enséveli...
Mais le dois-je accuser de tant de perfidie?
Non, le moindre soupçon m'auroit coûté la vie;
Ses soins, comme les miens, ont été superflus;
Il m'a cherché envain; peut-être il ne vit plus.
C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore;
Tout peut se réparer: s'il respire, il m'adore.
Je suis libre, il doit l'être. Aidez-moi de vos soins;
Pour mon seul intérêt je vous presserois moins;
Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.

THEODON.

N'eutes vous pas un fils?

MELANIDE.

Hélas! c'est pour lui-même
Que la plus tendre mere implore votre appui.

THEODON.

(*à part.*) (*Haut.*) (*à part.*)
Justement. Espérez. Mais sçachons si c'est lui...

MELANIDE.

Mon époux feroit-il de votre connoiſſance ?

THEODON.

Peut-être. N'eſt-il pas d'une illuſtre naiſſance ?

MELANIDE.

Oui, Monſieur ; il ſervoit, il doit être avancé.

THEODON.

Comment ſe nommoit-il ?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormancé.

THEODON, *avec chagrin.*

Ce n'eſt pas lui.

MELANIDE.

Qui donc ?

THEODON.

Je croyois le connoître.
Le rapport eſt entre eux auſſi grand qu'il peut l'être :
Mais c'eſt un faux eſpoir que je vous ai donné.

MELANIDE.

Que dites-vous ?

THEODON.

Celui que j'avois ſoupçonné,
Depuis long-tems éprouve un ſort pareil au votre ;
Tout reſſemble, au nom près ; mais il en porte un autre.

MELANIDE.

Rien n'eſt plus étonnant : Comment l'appelle-t'on ?

THEODON.

Le Marquis d'Orvigny : Le connoiſſez-vous ?

MELANIDE.

Non.

THEODON.

Il vient ſouvent ici.

MELANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THEODON.

Vous auriez pu le voir; vous le pouvez encore.

MELANIDE.

Où donc ?

THEODON.

Chez Doriſée : il n'y fait que d'entrer.
Comment avez-vous pu ne le pas rencontrer.

MELANIDE.

Je diſparoîs toûjours dès qu'il vient des viſites,
Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites.

THEODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins
Que je n'épargnerai ni mes pas, ni mes ſoins.

MELANIDE.

Quel embarras pour vous !

THEODON.

Je m'en charge avec joie,
Et je vais dès ce jour me mettre ſur la voie.

MELANIDE.

On ne ſçait point ici ma ſituation.
J'ai craint de me livrer à leur diſcrétion.

THEODON.

Quoi ! vous n'avez jamais appris à Doriſée
La cauſe de vos pleurs ?

MELANIDE.

Non, je l'ai déguisée.
Je n'ai cru qu'à vous seul devoir ouvrir mon cœur.

THEODON.

Mon zele me rendra digne de cet honneur.

SCENE IV.

THEODON *seul.*

D'Abord, à Dorisée allons, courons apprendre
Un bonheur, que, sans doute, elle n'osoit attendre.
Que je plains d'Arviane ! Il sera furieux ;
Mais, que faire ? Il pourra quelque jour trouver mieux,
A son âge, on remplace aisément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

SCENE V.

MELANIDE, THEODON.

MELANIDE.

AH! ma joie est extrême!
Il sortoit, je l'ai vu.

THEODON.

Qui donc avez vous vu?

MELANIDE.

Le Marquis d'Orvigny... Quel bonheur imprévu!
Je m'étois mise en lieu, d'où sans être apperçue,
Je l'ai vu de mes yeux. Ils ne m'ont point déçue:
Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THEODON.

Quoi?

MELANIDE.

Le Marquis est...

THEODON.

Qui?

MELANIDE,

Le Comte d'Ormancé.

THEODON.

Ne vous trompez-vous point?

MELANIDE.

Quoi! vous doutez encore?
Hé! peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore?
C'est lui-même, j'en ai des signes trop certains;
Mes sens se sont troublés, mes yeux se sont éteints;
Mon cœur a tressailli... Que mon ame est ravie!
Non, il n'est plus personne à qui je porte envie.
Tous mes pleurs sont payés. Sans mon saisissement,
J'aurois cédé, sans doute, à mon empressement...
Vous avez déploré mon infortune affreuse;
Félicitez-moi donc.

THEODON, *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse.

MELANIDE.

Heureuse! j'en mourrai. Mais ne différez pas:

Vers un époux si cher précipitez vos pas ;
Sa vive impatience égalera la mienne :
Qu'il vienne réunir ma flamme avec la sienne.
Volez... Mais je vous vois un air embarrassé !
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé ?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

THEODON.

J'avouerai que ma joie auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

MELANIDE.

Eh, quoi donc, mon bonheur peut-il être douteux ?

THEODON.

Il ne devroit pas l'être.

MELANIDE.

Expliquez-vous, de grace.
Quel est-ce contre-tems ? Qu'est-ce donc qui se passe ?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré ?

THEODON, *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra, sans doute, une chaîne si belle.
Il est trop vertueux pour n'être pas fidele.

SCENE VI.

DORISE'E, ROSALIE, THEODON, MELANIDE.



DORISE'E, *à Rosalie.*

On a sur un amant un pouvoir absolu ;
Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me furprendre.

DORISE'E, *à Mélanide.*

D'Arviane nous refte, on vient de me l'apprendre.
Je penfe qu'il eft bon de vous en avertir.

MELANIDE.

Il me femble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISE'E.

J'ai fçu qu'il ne pouvoit fe réfoudre à l'abfence;
Et que pour vous cacher fa défobéiffance,
Il doit fe retirer chez un de fes amis.

MELANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il feroit plus foumis.

DORISE'E, *regardant Rofalie.*

Aux volontés d'une autre il auroit pu fe rendre;
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre,
La raifon m'en paroît aifée à pénétrer.
Mais laiffons ces détails, je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abufe.

DORISE'E.

La prompte obéiffance eft la meilleure excufe;
C'eft la feule, en un mot, que je puiffe adopter:
Ainfi, Mademoifelle, il vous plaira d'opter.
Le Cloître eft d'un côté, de l'autre l'hymenée.
Vous même, décidez de votre deftinée;
Acceptez dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'ofiez prétendre;
Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager fa fortune avec vous.

C'eſt le plus tendre Amour qui vous offre un époux.

MELANIDE *à part.*

O Ciel! Quel coup de foudre!

DORISE'E, *à Roſalie.*

En cas qu'il vous convienne,
Dictez votre réponſe, elle ſera la mienne.

MELANIDE *à part.*

O Ciel!

DORISE'E, *à Roſalie.*

Pour d'Arviane il y faut renoncer.
(*en regardant Mélanide.*)
Madame vous dira de n'y jamais penſer.

MELANIDE *à part.*

Que vais-je devenir!

DORISE'E, *à Mélanide.*

Qu'elle même décide...
Que vois-je! Qu'avez-vous?... Ma chere Mélanide!

MELANIDE, *en ſe laiſſant aller dans les bras de Théodon.*

Hélas! Je n en puis plus.

THEODON.

Aidez-moi promptement.
Il faut la ramener dans ſon appartement.
(*Doriſée, Roſalie & Théodon l'emmenent.*)



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE *seule.*

Que je hais du Marquis la recherche importune!
Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune!
Ah! du moins, pour jamais s'il me perd aujourd'hui,
Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais hélas! Le voici: Faisons-nous violence,
Pour le persuader de mon indifférence.
Le bonheur de sçavoir qu'il me fait soupirer,
Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCENE II.

D'ARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.

Que ne me fuyez-vous! Quel espoir vous attire?

D'ARVIANE.

Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

ROSALIE.

ROSALIE.

Je l'ai cru. Ce n'eſt rien : ne me retenez plus.

D'ARVIANE.

Pour le plus grand mépris je prenderai ce refus.

ROSALIE.

Mais, il faut donç vouloir tout ce qui peut vous
plaire ?
Hé bien ? N'avez-vous point de reproche à vous
faire ?

D'ARVIANE.

Le ſeul que je me faſſe eſt de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laiſſez-là votre amour ; tachez de vous calmer.
Que devient ce départ promis & néceſſaire ?

D'ARVIANE, *plus doucement.*

J'y ſonge apparemment.

ROSALIE.

On ſait tout le contraire.

D'ARVIANE, *vivement.*

C'eſt me perſecuter d'une étrange façon.
Avois-je ſi grand tort de prendre du ſoupçon ?
Oui, je reſte, & s'il faut que je me juſtifie,
C'eſt pour être temoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je ſuis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez,
Sans craindre déſormais que je vous importune.
Mais, en ſacrifiant l'Amour à la Fortune,
Falloit-il abuſer de ma foible raiſon ?
Ne peut on ſe quitter ſans une trahiſon ?

ROSALIE.

Seroit ce bien à moi que ce discours s'adresse ?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse ?
Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entens, j'ai lieu de m'étonner.
C'est vous qui m'accusez, quand je suis offensée !
Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée ?

D'ARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux?

ROSALIE.

Peut-être.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux ?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la suite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite ?
Nos adieux sont trop bien gravés dans mon esprit.
Perfide ! en me quittant, vous ne m'avez pas dit.
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être

ROSALIE.

Ah ! rien n'est plus risible.
L'interprétation vous égare & vous perd.
Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert,
Et les expressions qui sont de cette espece,
Il faudroit du discours bannir la politesse.

D'ARVIANE.

Quoi ! le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'est plus qu'un compliment?

ROSALIE.

Je vous ai toûjours dit

D'une façon très claire & très intelligible,
Que ſans aucun amour on peut être ſenſible.
L'amitié véritable a ſa tendreſſe à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun haſard.

D'ARVIANE.

Ce n'eſt pas-là le prix d'une tendreſſe extrême.
Je cherchois de l'amour... depuis que je vous aime,
Et que vous le ſouffrez...

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher?

D'ARVIANE.

Je n'ai pu parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

D'ARVIANE.

Que d'amour inutile,
Si l'eſtime inſipide & l'amitié ſtérile
Sont les ſeuls ſentimens qui ſont connus de vous
Je comptois vous en voir partager le plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inſpirez auroient du vous ſuffire.

D'ARVIANE.

Non, je ne vous crois pas, puiſqu'il faut vous le dire.
Je tiens depuis long-tems ce ſecret renfermé:
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez?

ROSALIE.

C'eſt répondre.

D'ARVIANE.

Employez l'ironie

Elle a dans votre bouche une grace infinie.

ROSALIE.

Mais vous, qui m'accusez, dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant ?
Pour se débarrasser d'une vaine poursuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite ?
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'état ?
Qu'elle porte en tous lieux sa plainte avec éclat ?
En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage,
Est de fermer les yeux, de supporter en paix
Le fleau qui s'attache à ces foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie!
La cruelle me brave encore & me défie!
C'est un peu trop long-tems s'être laissé trahir ;
Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.
Oui, je vous haïrai, je vous le certifie:
C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous y prendre si tard.

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.
Je m'en fais un plaisir, une joie infinie.
Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Hé bien, je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez
Que je viendrai bientôt vous prier de reprendre

Un cœur qui fut toûjours si soumis & si tendre!

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi serviroit mon retour?
A rien; puisqu'au mépris du plus parfait amour,
La fortune & vous-même avez jurés ma perte.
Ma présence vous gêne, elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez; aimez, ou haissez...

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle; ah! vous me ravissez.

ROSALIE.

Vous êtes étonnant! Quel but est donc le vôtre?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre?

D'ARVIANE.

L'avons nous jamais eu?.. Mais il vaut mieux céder;
Aussi bien je pourrois ne me plus posséder.
A compter d'aujourd'hui de ce moment funeste,
Je vous laisse au Marquis, que mon ame déteste.
Il sera bienheureux s'il peut vous enflammer:
Pour moi, je vais chercher un cœur qui sçache aimer.

SCENE III.

ROSALIE *seule.*

QUe son sort est cruel! du moins il peut s'en plaindre;
Et moi, par le devoir, réduite à me contraindre,

Je ne puis recevoir aucun ſoulagement.
Voilà donc où conduit un tel engagement!
Nous aurions dû prévoir tant de ſujets de larmes.
Dans le commencement d'un amour plein de charmes;
Que l'eſprit & le cœur ſont frappés foiblement
D'un malheur, qui n'eſt vu que dans l'éloignement!
Enfin, mon choix eſt fait; il faut que je l'annonce:
Ma mere impatiente attend une réponſe...

SCENE IV.

THEODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THEODON, *en ramenant d'Arviane.*

Rentrez donc.

D'ARVIANE.

Non, Monſieur, j'ai fait trop de ſermens.

THEODON.

Hé bien, parjurez-vous; c'eſt le droit des amans.
Il me faut à la fois, ſa préſence & la vôtre.
Eh! pour l'amour de moi, ſouffrez-vous l'un & l'autre.

D'ARVIANE.

Ce ſera malgré moi, puiſque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce ſera par reſpect, puiſque vous m'en preſſez.

THEODON.

Je vous ſuis obligé. La complaiſance eſt rare.

Les amans sont entr'eux un peuple bien bizarre...
Pardonnez ; j'oubliois que je suis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne ; ils extravaguent tous.

THEODON.

Vous vous rendez justice. En tout cas il me semble
Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vivre
ensemble.

D'ARVIANE.

Sans doute. Est-ce ma faute, & peut-on me blâ-
mer ?
Je ne sais qu'adorer ; c'est ma façon d'aimer ;
Mais où trouver un cœur capable d'y répondre ?
Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

THEODON, *à Rosalie.*

Ne répliquez-vous rien ?

D'ARVIANE.

J'ose l'en défier.

ROSALIE.

Moi, Monsieur ! Je n'ai point à me justifier.

THEODON.

C'est la regle entre amans : l'un se plaint, l'autre
nie.
La querelle s'embrouille, & devient infinie.

ROSALIE, *à Théodon.*

Pourquoi dans ce procès vouloir m'embarrasser ?
(En montrant d'Arviane.)
Ce doit être à Monsieur qu'il faut vous adresser.

THEODON, *à d'Arviane.*

On me renvoie à vous.

D'ARVIANE.

Non, non, qu'elle poursuive ;

J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive
D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THEODON, *à Rosalie.*

Vous en dites autant? Et sans plus discourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.
J'en suis fâché, pourtant, j'avois eu quelque idée.

D'ARVIANE.

Et qui, vous.

THEODON.

Il n'est plus besoin de s'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah! vous pouvez toûjours nous la communiquer.

THEODON.

Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
Oui, j'aurois parié, mais toute chose au monde,
Que, depuis très long-tems, les plus tendres amours
Unissoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh! supposez toûjours.

THEODON.

La supposition me paroît un peu forte. (*à Rosalie.*)
N'en convenez-vous pas?

ROSALIE.

Sans doute; mais n'importe;
Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce dessein?

THEODON.

Mon projet eut été
De vous unir tous deux par un bon mariage.
(*à part.*)

J'assurois tout mon bien... Ils changent de visage!

(*haut.*)

Dorisée eut sans doute accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi! ma mere?...

THEODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit consenti...

D'ARVIANE.

Qu'entens-je? Et qu'ai-je fait? Grands Dieux!

ROSALIE, *à part.*

Quel parti suivre!

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux! Je n'y pourrai survivre.

(*à Rosalie.*)

Mon bonheur est possible; on daigne y concourir!

(*Il se jette à ses genoux.*)

Ah, Rosalie, hélas! dois-je vivre, ou mourir.
Je sens tous mes excès; ils sont irréparables.
L'infortune & l'erreur, toûjours inséparables,
Ont causé le transport & le délire affreux,
Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie,
Le reproche, l'insulte!

D'ARVIANE.

Il y va de ma vie.
L'Amour au désespoir est toûjours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

D'ARVIANE, *à Théodon.*

Ah! Monsieur, vous avez bien pensé.
Que rien ne vous arrête.

THEODON.

Eh bien, l'affaire eſt faite.
J'ai parlé, Doriſée en paroît ſatisfaite.

D'ARVIANE.

Doriſée y conſent ? que de félicité!
(*Il baiſe la main de Roſalie*) (*Il embraſſe Théodon.*)
Ma chere Roſalie!... Ah! Monſieur, permettez...

THEODON.

Il faut que Mélanide acheve mon ouvrage.
Allez donc au plus vîte obtenir ſon ſuffrage.

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais ſouffrez...

THEODON.

Epargnez-vous ces ſoins.
Si vous êtes contens, je ne le ſuis pas moins.



SCENE V.

THEODON *ſeul.*

TRavaillons à préſent au bonheur de ſa tante,
Je crois que le Marquis remplira mon attente ;
Que ſon premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de ſon cœur ne fait que ſommeiller.



SCENE VI.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, THEODON.

LE MARQUIS.

JE vous trouve à propos.

THEODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie?
Monsieur, m'avez vous mis au comble de mes vœux?
Dites; puis-je espérer d'être bientôt heureux?

THEODON.

Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, si je le veux?

THEODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu?

THEODON.

Tout est bien avancé.
Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormancé?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainsi; c'est mon nom véritable.
Un oncle, en me laissant un bien considérable,
M'a fait prendre à la fois son nom & son bonheur.
Je le dis volontiers, & je m'en fais honneur;

C'eſt à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux pieds de Roſalie.

THEODON.

Ne pourrois-je ſçavoir à peu-près en quel tems
Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis près de ſeize ans.

THEODON.

Et vous étiez déjà, depuis plus d'une année,
Séparé, malgré vous, de cette infortunée,
Dont la perte a cauſé votre juſte courroux.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai. Mais pourquoi? ....

THEODON.

Je n'ai point ſçu de vous
Comment on appelloit une épouſe ſi tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monſieur, à préſent, laiſſons en paix ſa cendre.
Elle & le triſte fruit de mon funeſte amour
Ne ſont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THEODON.

Mélanide eſt ſon nom?

LE MARQUIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême!
Monſieur, d'où pouvez-vous l'avoir ſçu?

THEODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connue?

THEODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.
Eſt-ce long-tems avant qu'elle ait fini ſon ſort?
En quel endroit?

THEODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.
Je vous ai retrouvé cette épouſe fidelle,
Toûjours digne de plaire, & de vous enflammer.
Elle reſpire encore, & c'eſt pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide!

THEODON.

Oui, la mort n'a point tranché ſa vie.
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
Elle n'a point ceſſé d'aimer, & d'eſpérer.

LE MARQUIS.

Ah! de grace, un moment laiſſez-moi reſpirer.
De tous les coups du ſort ce n'eſt pas-là le moindre.
Mais où falloit-il donc aller pour la rejoindre?
Qu'ai-je à me reprocher? où n'ai-je point erré?
Au fond de quel déſert n'ai-je point pénétré?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre inviſibles?
Il eſt donc pour l'amour des lieux inacceſſibles?
Par-tout, mais vainement j'avois porté mes pas,
Lorſque de toutes parts on m'apprit ſon trépas.

THEODON.

Monſieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais ſon ſilence même
M'a toûjours confirmé dans cette erreur extrême.
Ah! devoit-elle ainſi me laiſſer ſi long-tems,

Déplorer des malheurs que j'ai crus trop constans?
THEODON.
Ne lui reprochez rien.
LE MARQUIS.
Sur les moindres nouvelles,
Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des aîles.
THEODON.
Eh ! ne lui faites point ce reproche indiscret.
Ses lettres ont été soustraites en secret.
Avec trop de rigueur elle étoit observée.
LE MARQUIS.
Eh ! comment donc, Monsieur, l'avez-vous retrouvée ?
THEODON.
Elle n'est plus en proie au courroux éternel
D'une mere inflexible, & d'un pere cruel;
Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée,
Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.
LE MARQUIS.
Ah, Mélanide, hélas! quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux !
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur, il est à Rosalie.
Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.
Je l'ai trop disputé, je l'ai trop défendu,
Pour oser espérer de pouvoir le reprendre:
Il est trop tard.
THEODON.
Comment? Et qu'osez-vous m'apprendre?
LE MARQUIS.
Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THEODON.

Cette fatalité n'eſt autre que vous-même,
Vous craignez de céder? Quelle foibleſſe extrême!
Mais il faut excuſer un premier mouvement:
Vos eſprits ont été frappés trop vivement:
Vous y penſerez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez ſans contrainte;
De reproches ſans nombre accablez-moi ſans crainte:
Les plus ſanglans de tous ſont ceux que je me fais.

THEODON.

Eh! croyez-vous par-là vos devoirs ſatisfaits?

LE MARQUIS.

Ma reſſource eſt du moins d'être plus excuſable.

THEODON.

Ah, Ciel! cette reſſource indigne & mépriſable
N'eſt pas faite pour vous. Malheur à qui s'en ſert!
Hélas! preſque toûjours c'eſt elle qui nous perd.
Sans faire un ſeul effort, vous vous laiſſez abattre;
De peur de triompher, vous n'oſeriez combattre?

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir ſuperflus.

THEODON.

Ah! vous devez ſentir qu'il en coûte bien plus
A trahir ſon devoir, qu'à vaincre ſa foibleſſe.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le bleſſe.

THEODON.

Non, mais j'ai, comme ami, votre gloire à ſauver:

C'est un bien assez cher pour vous le conserver.
Etouffez un amour qui n'est plus légitime.
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous ?

THEODON.

Le mot m'est échappé.
Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raisons votre amour vous prépare ;
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.
Pouvez-vous à présent revendiquer des loix
Que vous ne trouviez pas si justes autrefois ?
Soyez vrai, j'interroge ici votre droiture.
Vous êtes-vous cru libre après cette rupture ?
Pourquoi donc Mélanide a-t'elle si long-tems
Nourri dans votre sein les feux les plus constans ?
Vous n'aurez donc été fidele qu'à son ombre ?
Quoi ! si-tôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre,
Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés ?
Ce n'est plus lui, c'est vous qui la déshonorés.
Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre ?
Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre ?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur ?

LE MARQUIS.

Cet amour excessif qui maîtrise mon cœur,
N'a jamais, dans le vôtre, altéré la sagesse.
On censure aisément quand on est sans foiblesse.
Souvenez-vous du moins, si je me suis rendu,
Que ce n'a pas été sans m'être défendu.
Ma résolution incertaine & flottante

Ne

Ne pouvoit se fixer, ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laissoit en suspens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.
Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la victime ?
A qui dois-je ma perte ? A vous, qui vers l'abyme
Pressant toûjours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin, jusques au fond les avez entraînés.
Pensez-vous, que je puisse au gré de votre zele,
Me relever d'abord d'une chûte mortelle ?
Ne le présumons pas : j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit sert d'obstacle au retour.
Cependant, quel que soit cet amour si funeste,
J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

THEODON.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

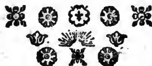
Vous m'avez pénétré,
Dans toutes vos raisons mon esprit est entré;
Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre :
Je ne sais si le mien pourra se laisser vaincre.

THEODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je réponds des efforts, & non pas du succès.



SCENE VII.

UN VALET, LE MARQUIS, THEODON.

LE VALET, *au Marquis.*

MOnſieur, j'allois chez vous ; Madame Doriſée
Veut vous voir un moment pour affaire preſſée.

LE MARQUIS.

(*au Valet.*) (*à Théodon.*)
J'y vais. Permettez-vous ? . . .

THEODON.

J'oſe vous en prier.

SCENE VIII.

THEODON *ſeul.*

IL ne devine pas qu'on va le ſupplier
De ne plus déformais penſer à Roſalie.
Ce que je viens de faire eſt un coup de partie
Qui les ſauve tous quatre, & moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, ſans y penſer, le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir :

Et comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir,
Le Marquis à présent aura bien moins de peine
A reprendre son cœur & sa premiere chaîne.

SCENE IX.

D'ARVIANE, THEODON.

D'ARVIANE.

MOnsieur, vous avez cru faire mon bonheur ?

THEODON.

Oui.

D'ARVIANE.

Sçachez qu'il n'en est rien, tout est évanoui...
Je suis au déséspoir.

THEODON.

Et quelle en est la cause ?

D'ARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppose :
Il lui plaît d'éluder & de temporiser.

THEODON.

Pourquoi ? Quelle raison la peut autoriser ?

D'ARVIANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrettes.

THEODON.

Vous m'étonnez !

D'ARVIANE.

Ce sont de méchantes défaites ;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THEODON.

Je ne la connois pas.

D'ARVIANE.

C'eſt un entêtement.
Doriſée, auſſi-tôt, ſenſible à cet outrage,
A mandé le Marquis.

THEODON.

Oui, je ſais le meſſage.

D'ARVIANE.

Et pour que mon malheur fut plutôt conſommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il eſt venu : jugez ſi mon bonheur s'arrange.

THEODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monſieur, je ſuis perdu.

THEODON.

Sçachez vous modérer ;
Attendez qu'il ſoit tems pour vous déſeſpérer.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODON, MELANIDE.

MELANIDE.

Telle eſt de mon refus la cauſe néceſſaire.
D'Arviane eſt outré. Mais que pouvois-je faire ?

Quand j'aurois consenti, rien n'eut été conclu.
Dans cette occasion n'auroit-il pas fallu
Faire de notre état l'histoire infortunée ?
Dorisée eut alors rompu cette hyménée.
Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier;
Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

THEODON.

J'ai cru que mon projet vous seroit plus utile,
Cet hymen à présent me paroît difficile:
Quel dommage! Il pouvoit nous rendre tous heureux.

MELANIDE.

Voilà tous mes secrets, ils sont si douloureux
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THEODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MELANIDE.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.
Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me fuit,
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,
Il faut qu il se rencontre une raison fatale,
Qui me force à laisser combler mon déshonneur.
Pour mon malheureux fils & pour moi quelle horreur!
Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare
Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare ?

THEODON.

Je le crains.

MELANIDE.

Vos efforts seroient infructueux!

On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux.
Le sien est fait pour l'être, il l'étoit, j'en suis sûre.
Eh ! pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure ?
Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

THEODON.

Je voudrois, en l'état où le sort vous réduit,
Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos allarmes.
Mais, hélas ! Je ne puis que partager vos larmes;
Je tremble que bien-tôt, peut être dès ce jour ;
Votre époux ne vous soit arraché par l'amour.
Tout m'allarme pour vous, & rien ne me rassure.
Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

MELANIDE.

Ah ! perfide, arrêtez ; c'est l'arrêt de ma mort...
Vous n'empêcherez pas un si cruel accord ?

THEODON.

Eh, Madame, comment ?

MELANIDE.

Votre pitié se lasse ?

THEODON.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

MELANIDE.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien.

THEODON.

C'est ce qui me surprend, & j'appréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimere
N'ait ébloui la fille aussi bien que la mere.
Rosalie est d'ailleurs contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MELANIDE.

Tout sert à me trahir.

Ah! Monsieur, vous voyez qu'en cet état funeste
La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la vôtre? Il me seroit affreux...

THEODON.

Elle suit vos malheurs, & redouble avec eux.

MELANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuser encore?

THEODON.

Ah! Votre confiance & m'oblige & m'honore;
Disposez de mon zele.

MELANIDE.

Auprès de mon époux
Daignez donc l'employer, portez les derniers coups;
Faites-lui bien sentir que s'il me sacrifie,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie;
Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait;
Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait:
Dites-lui qu'en m'otant ma gloire, il perd la sienne,
Que sa honte sera plus grande que la mienne;
Et qu'il est (quel que soit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proye aux remords qu'aux malheurs.
Mais non. Ne vous servez que des plus douces armes;
Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes:
Hélas! Ne lui portez que des gémissemens,
Que de tendres douleurs & des embrassemens.
Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toûjours ce cœur qu'il abandonne;

Ce cœur qui lui parut un don si précieux;
Cet heureux tems n'est plus. Mais, Monsieur, faites mieux;
Parlez-lui de son fils; il sauvera sa mere.
Qui peut mieux resserrer une chaîne si chere;
Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,
Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.
Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême,
Je le conjure, hélas! de ne voir que lui même.
Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes pleurs,
Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

THEODON.

Mais voudra-t-il m'entendre? On fuit ceux qu'on redoute
Il a lieu de me craindre; il me fuira sans doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté?
J'espérois son retour; il m'en avoit flatté.

MELANIDE.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée?
Si j'allois me jetter aux pieds de Dorisée,
L'aveu de mon état seroit il indiscret?

THEODON.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui même,
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux:
Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

MELANIDE.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir & le vôtre?
Sur de foibles appas, que le tems & les pleurs!...

THEODON.

Madame, comptez mieux ſur vous-même. D'ailleurs,
On s'embellit encor en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puiſſance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

MELANIDE.

Quand on les fait répandre, on les brave aiſément.

THEODON.

Ne perdons point de tems, venez-y tout à l'heure.

MELANIDE.

Si je tombe à ſes pieds, il faudra que j'y meure.

THEODON.

Eſpérez que ſon cœur ne réſiſtera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas;
Qu'il joigne à ſes attraits ſa jeuneſſe & ſes charmes.
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.
Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous ſeconderai. Nous vous aiderons tous.

MELANIDE.

Je ne balance plus. Puiſſent ſous vos auſpices,
La nature & l'amour nous devenir propices!
Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui;
J'y conduirai mon fils. Je n'eſpére qu'en lui.



SCENE II.

UN VALET, MELANIDE, THEODON.

LE VALET, *en donnant un billet à Mélanide.*

De la part de Madame.

MELANIDE.

Eh, qu'a-t-elle à me dire?

(*au Valet.*)

C'eſt aſſez.

SCENE III.

MELANIDE, THEODON.

MELANIDE.

Voyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

(*elle lit.*)

Je vous donne au plutôt ce malheureux avis;
D'Arviane, chez moi, vient de ſe méconnoître,
Et d'inſulter vivement le Marquis.
L'outrage eſt de ſa part auſſi grand qu'il peut l'être;
J'en frémis. Voyez donc, & tâchez de trouver
Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver.
C'eſt à moi de frémir.

THEODON.

Cette affaire eſt affreuſe.

MELANIDE.

D'Arviane!... Ah, Monſieur, que je ſuis malheureuſe!
Je crains ſa violence, elle peut aller loin.

THEODON.

Les momens nous ſont chers. Vous, d'abord ayez ſoin
D'arrêter d'Arviane : empêchez qu'il ne ſorte :
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire enſorte
Qu'il ne ſe paſſe rien de la part du Marquis.

MELANIDE.

Que ne vous dois-je pas!

THEODON.

Mes ſoins vous ſont acquis.

MELANIDE.

Si d'Arviane entroit ici, je vous ſupplie,
Daignez me l'envoyer.

THEODON.

Vous ſerez obéie.

SCENE IV.

MELANIDE *ſeule.*

Je tremble que déjà ſon aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la derniere horreur.
Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conſpire...
Mon cœur s'ouvre mon ſein doublement ſe déchire
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent ſe porter...
Cette attente eſt pour moi trop rude à ſupporter;
Il faut...

SCENE V.

D'ARVIANE, MELANIDE.

MELANIDE.

QU'avez-vous fait ? Vous n'avez qu'à pourſuivre,
Et bien-tôt avec vous on n'oſera plus vivre.

D'ARVIANE.

Quoi donc?

MELANIDE.

Tenez, voyez, liſez ce qu'on m'écrit.
C'eſt bien à vous, Monſieur, à céder au dépit!
Voilà donc la douceur que vous m'aviez promiſe.

D'ARVIANE.

La ſenſibilité ne m'eſt donc pas permiſe ?

MELANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur.
Monſieur, il faut apprendre à ſouffrir un malheur:
Quand on ne le ſçait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux eſt le votre :

MELANIDE.

Un moment d'imprudence a ſouvent fait verſer
Des larmes que le tems n'a pu faire ceſſer.

D'ARVIANE.

Dans l'état où je ſuis, pouvois-je me contraindre?
Mais de vous-même auſſi n'oſerois-je me plaindre?

Si vous m'aimez encore ; au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour ?
Vous aviez dans vos mains le bonheur de ma vie ;
Je pouvois être heureux ; vous m'ôtez Rosalie.
Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis ;
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence
Cet homme devoit il avoir la préférence ?

MELANIDE.

Envers votre Rival soyez plus circonspect ;
Et ne sortez jamais du plus profond respect
Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.

D'ARVIANE.

Et par quelle raison... Mais votre ordre m'étonne.
Qui, moi, le respecter? Ah ! retranchez ce point.

MELANIDE.

Je l'exige de vous.

D'ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui fasse aussi des excuses?

MELANIDE.

Sans doute :
Il faut vous y résoudre, oui, quoiqu'il vous en coûte.
Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.
Obéissez enfin ; ce n'est qu'en réparant
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Madame, y pensez-vous?

MELANIDE.

Je sçais ce que vous êtes.

D'ARVIANE.

Ah! c'en eſt un peu trop. Ne m'abaiſſez pas tant.
Mon rival, ſi l'on veut, eſt un homme important.
Eh! que me fait, à moi, ſi ſa fortune eſt grande?
Parce qu'il eſt heureux, faut-il que j'en dépende?
Les procédés reçus entre gens tels que nous,
Ne ſouffrent pas que j'aille embraſſer ſes genoux.
S'il ſe croit offenſé, nous avons notre uſage.
Je ne ſuis pas encore à mon apprentiſſage.

[*En mettant la main ſur ſon épée.*]

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MELANIDE.

Je gémis de vous voir des ſentimens ſi faux.
Et pour qui?... Mais je céde; il vaut mieux vous apprendre
Les cauſes d'un refus qui vous a dû ſurprendre.
J'ai prévu dès long-tems ce qui vient d'éclater.
J'ai combattu vos feux bien loin de vous flatter.
Je vous ai toûjours dit que jamais l'hyménée
N'uniroit Roſalie à votre deſtinée;
Que même ſon amour vous étoit ſuperflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, ſi vous aviez voulu!...

MELANIDE.

Si j'avois pu détruire un obſtacle invincible,
Qui rend ce mariage entre vous impoſſible,
Je n'aurois pas été moins heureuſe que vous.

D'ARVIANE.

Quel obſtacle s'oppoſe à des liens ſi doux?

MELANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état, dites-vous? J'en fais gloire.
Je sers avec honneur; du moins j'ose le croire.
Et si quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

MELANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

Seroit ce ma fortune? Elle est assez bornée;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc l'hyménée
N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour?
Serois-je le premier? On en voit chaque jour...

MELANIDE.

Mais ils sont assortis du moins par la naissance.

D'ARVIANE

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.
Depuis que le hazard a pu nous réunir,
Vous avez évité de m'en entretenir.
Mais je vous appartiens; ce titre me rassure,
Oui, j'ai quelque naissance; elle n'est point obscure.

MELANIDE.

Ah! bien loin d'en avoir, gémissez d'être né.

D'ARVIANE.

Je frémis.

MELANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné
Que j'avois toûjours craint de vous faire connoître.

D'ARVIANE.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître?
Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour?

MELANIDE.

Que voulez-vous ſçavoir ?

D'ARVIANE.

Parlez-moi ſans détour.
La ſource de ma vie eſt donc bien mépriſable ?

MELANIDE.

Elle eſt de part & d'autre aſſez conſidérable :
Mais...

D'ARVIANE.

Quoi donc ? Quel maheur me ſeroit ſurvenu ?

MELANIDE.

Il eſt affreux.

D'ARVIANE.

Comment ?

MELANIDE.

Vous êtes méconnu.
Vous êtes à la fois le fruit & la victime
D'un hymen que la loi n'a pas cru légitime.
Ceux qui vous ont fait naître, au déſeſpoir réduits,
L'un de l'autre ont été ſéparés.

D'ARVIANE.

Et je ſuis !

MELANIDE.

Une attente fondée, & trop bien confondue,
A ſoutenu long-tems votre mere éperdue ;
Elle a cru que des nœuds briſés, malgré l'amour,
Entr'elle & ſon époux ſe renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne ſeroit-elle plus ?

MELANIDE.

Elle eſt toûjours fidelle.

D'ARVIANE.

D'RAVIANE.

Son époux eſt donc mort?

MELANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle! Et quoi! cet inhumain,
En nous reſtituant ſon cœur avec ſa main,
Pourroit venger l'hymen, l'amour & la nature,
Et n'a pas fait ceſſer cette indigne rupture?

MELANIDE.

Son cœur, par un amour impoſſible à dompter,
Involontairement s'eſt laiſſé ſurmonter.

D'ARVIANE.

Devois-je naître? Ah, Ciel! tu m'as choiſi mon pere
Dans un jour malheureux de haine & de colere.
Daignez me le nommer; je veux dès aujourd'hui
Suivre par-tout ſes pas, & m'attacher à lui;
J'irai lui reprocher ma honte & ſon parjure.

MELANIDE.

Ne ſçachez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah! je vous en conjure.

MELANIDE.

Je ne puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas
Que j'aille de ſa main, recevoir le trépas?
Eſt-ce pour m'accabler qu'il ma donné la vie;
C'eſt un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

MELANIDE.

Vous me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refusez plus.

MELANIDE.

Vous ferez, près de moi, des efforts superflus.
L'état où je vous vois, a trop de violence.
L'épouvante & l'effroi m'imposent le silence.

D'ARVIANE.

Pourquoi veux-je sçavoir ce secret accablant,
Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant?
Me refuserez-vous aussi, dans ma misére,
La grace & la douceur de connoître ma mere?

MELANIDE.

Hélas!

D'ARVIANE.

Vous soupirez! en suis-je abandonné?
Désavoué? Sans doute. En dois-je être étonné?
Je me rends la justice affreuse qui m'est due.
Le sein qui m'a conçu doit frémir à ma vue:
C'est pour elle un supplice, elle a droit de me fuir;
Ma vie est son opprobre, elle doit me haïr.

MELANIDE.

Elle ne vous hait point; croyez qu'elle vous aime,
Qu'elle gémit sur vous, plus que sur elle-même.

D'ARVIANE.

Ne refusez donc plus à mes empressemens,
Le bonheur de jouir de ses embrassemens:
Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour nous rassemble,
Nous les adoucirons, en les pleurant ensemble.

MELANIDE.

Ne la connoissez point.

D'ARVIANE.

Ou réunissez-nous,
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

MELANIDE.

Que vous-êtes pressant !

D'ARVIANE.

Que vous-êtes cruelle !

MELANIDE.

Votre mere se rend ; vous l'emportez sur elle . . .
Ah, mon fils !

D'ARVIANE.

Quoi, c'est vous ? Mon cœur est satisfait.
Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MELANIDE.

Hélas ! Votre destin n'est pas moins déplorable.

D'ARVIANE.

O mere la plus tendre & la plus adorable !

MELANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre partage,
Il faut, au fond des cœurs vous faire un héritage ;
Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment,
On les gagne avec peine, on les perd aisément :
Mais la douceur attire, & retient sur ses traces
L'amitié, la faveur, la fortune & les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs :
Je vous laisse y penser, je vais cacher mes pleurs.



SCENE VI.

D'ARVIANE *seul.*

Me voilà donc instruit de mon sort effroyable :
Grands Dieux ! Quel en est donc l'auteur impitoyable ?
Hélas ! Je l'aurois sçu, si j'avois pu calmer
Mes esprits & mes sens trop prompts à s'allumer.
A sa discrétion j'aurois été me rendre :
Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre,
Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté,
N'ont pu de cet ingrat vaincre la cruauté ?
Quelle idée imprévue, & peut-être insensée,
Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée ?
Je ne sçais ; mais je sens accroître mes soupçons,
Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons,
Qu'au sujet du Marquis j'ai reçu de ma mere ;
Elle y prend intérêt : quel en est le mystere ?
Pourquoi tous ces égards, & ce profond respect.
Ce Monsieur d'Orvigny, qu'on veut que je révére,
Seroit il à la fois mon rival & mon pere?
Lui ?... Dans ce doute affreux tout se confond en moi ;
Haine, désir, terreur, espoir, amour, effroi :
Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.
Qui m'en fera sortir ?... Mais Théodon me reste ;
Il est instruit. Allons, & tâchons d'arracher
Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEODON, LE MARQUIS, D'ORVIGNY.

THEODON.

PLus d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y songez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre?
C'est pour un étourdi, prendre beaucoup de soin.
Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin.
C'est une offense en forme, une insulte marquée,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maison.
Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raison.

THEODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie?
J'y suis très-résolu.

THEODON.

Vous en perdrez l'envie,
Quand vous serez instruit d'un secret important
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS.

Quand je ferai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

THEODON.

Il ne feroit plus tems.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THEODON.

Si vous fçaviez à qui d'Arviane appartient !...

LE MARQUIS.

Que m'importe ?

THEODON.

Ah, Monfieur ! ...

LE MARQUIS.

Dites ? qui vous retient ?

THEODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de fon pere ?

Parlez.

THEODON.

Hélas !

LE MARQUIS.

Eh bien ?

THEODON.

Mélanide eft fa mere.

LE MARQUIS.

Ah ! que m'annoncez-vous ?

THEODON.

C'eft cet infortuné,
Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a donné
Enfant né pour pleurer la honte de fa mere,

Déplorable héritier d'opprobre & de misere,
Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang,
Au-lieu d'être un objet d'amour, de complaisance,
De ressource, de joie, & de reconnoissance,
Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas!

THEODON.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à vous même:
C'est un bien que le Ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.
Vous l'avez; & pourquoi n'en jouissez-vous pas?
Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'appas?
Qu'une épouse pour vous si tendre & si constante,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente?
Songez que, pour jamais, vous allez vous priver
Du bonheur le plus grand qui put vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh! daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue!
Ah! Rosalie, hélas! Pourquoi vous ai-je vue?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas?
Quelle étoile funeste alors guida mes pas?
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes:
Son infidélité fait verser trop de larmes.

THEODON.

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.

Mélanide bien-tôt vous en fera verſer.
Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

THEODON.

Vous allez hâter ſa derniere heure.

LE MARQUIS.

Ah! Cruel, je le vois, vous voulez mon trépas.
Oui, s'il faut que je briſe un nœud ſi plein d'appas...
Mais, comment parvenir à cet effort ſuprême?
Eſt-ce à l'Amour heureux à s'immoler lui-même?

THEODON.

Quand il eſt criminel, il ne peut être heureux.
Mais, voilà votre fils, je vous laiſſe tous deux.

SCENE II.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

THéodon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviane aucune confidence...

D'ARVIANE.

Quand, juſqu'au fond du cœur pénétré de regret,
Je cherche à réparer un tranſport indiſcret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendre?

LE MARQUIS

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haissiez mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toûjours ceux qu'on rend malheureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence.
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS, *à part.*

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont troublés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'est chere. Ah! si vous la réglez
Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je sçais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres sujets de me désespérer.
Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une si douloureuse & si triste infortune:
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas! j'avois un pere illustre, généreux;
Digne d'être à jamais ma gloire, & mon modéle;
Je ne pouvois sortir d'une source plus belle.
Vain bonheur, au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel;

À ses premiers liens il s'arrache de force,
Et va sacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen & l'amour gémissant.
Je serai dénué de tout ce qu'en naissant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
À tous ceux qui devoient me voir au-dessus d'eux:
Je deviens le dernier & le plus malheureux...
Je vous vois attendri! je me flatte, j'espére
Que vous ne prenez pas le parti de mon pere.

LE MARQUIS.

Il seroit mal aisé de le justifier.

D'ARVIANE.

En vous, entiérement je puis donc me fier.
Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrêmité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi?

D'ARVIANE.

Vous-même. À qui donc puis-je mieux m'adresser?
Ma confiance, hélas! doit-elle vous blesser?
Par bonté, dites-moi, ce qu'il faut que je fasse,
Mon pere va bien-tôt combler notre disgrace.
Avant qu'un autre hymen le sépare de nous,
Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses genoux?...
Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace:
Quoi, mon pere?... Ah! Monsieur, mettez-vous à ma place;
Supposez un moment que je sois votre fils:
Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS, *à part.*

Sçauroit-il qui je suis ?

(*A d'Arviane.*)

Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes soins les plus doux vous devez tout attendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement ?
Cruel ! je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystere ?
Ou laissez-moi périr, ou rendez-moi mon pere.
C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs.
Songez que ma naissance a comblé vos désirs ;
Du plus grand des malheurs doit elle être suivie ?
Qu'une seconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en jouir que pour vous honorer !
Je ne veux respirer que pour vous adorer ...
N'osez-vous voir les pleurs que vous faites répandre ?
A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penser que je me suis mépris :
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertueux, & vous seriez plus tendre.
J'ai cru des faux soupçons ... Ah ! daignez m'excuser :
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser.
On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma misere.
Avant que de sortir de l'erreur la plus chere,
Et de quitter un nom que j'avois usurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé :
Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre ;

Je vous ai fait tantôt une aſſez grande injure ;
En rival furieux je me ſuis égaré ;
Si vous ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé.
L'excuſe n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
A laver dans mon ſang un ſi ſenſible outrage.
Oſez donc me punir, puiſque vous le devez.
Vous allez m'arracher Roſalie ; achevez,
Prenez auſſi ma vie, elle me déſeſpére.

LE MARQUIS.

Malheureux! ... Qu'oſe-tu propoſer à ton pere ?

D'ARVIANE.

Ah! je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? O Ciel ! En eſt-ce aſſez ?



SCENE III. & Derniere.

MELANIDE, DORISE'E, THEODON, ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE.

MELANIDE.

VOus rappellerez-vous des traits preſque effacés.
On veut, avant ma mort, que je vous importune ;
Et je viens à vos pieds, pleurer notre infortune.
Mon fils, uniſſons nous.

(Elle va pour ſe jetter aux pieds du Marquis, qui l'en empêche.)

D'ARVIANE, *se jettant aux pieds du Marquis.*

Mon pere!

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

Pardonnez
Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.
[*à part.*]
Que je me sens confus, interdit & coupable!

MELANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable;
Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs,
Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,
Hélas! je sais toûjours excuser ce que j'aime.
Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême.
Une si longue absence, & les bruits de ma mort,
Ont rendu votre cœur le maître de son sort.
Je devois succomber. La fortune jalouse
Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouse:
Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux,
Je céde à l'habitude, elle me vient de vous.
Mais, sans parler de moi, ni de ma destinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hymenée.
J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné
Ne démentiroit point le sang dont il est né,
Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mere.
Daignez donc vous charger de toute sa misere.
Permettez qu'il s'éleve en secret sous vos yeux:
Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.
[*à d'Arviane.*]
Et vous, à vos vertus, faites vous reconnoître.
Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître?

Oh, mon fils!

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

N'imputez qu'à ma confusion
Si j'ai paru rester dans l'indécision.
Avez-vous pu me croire assez de barbarie
Pour vous abandonner, vous que j'ai tant chérie;
Vous, dont j'ai si long-tems déploré le trépas;
Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui respire.
Que n'avez-vous plutôt réclamé votre empire!
Avant que de revoir un objet si touchant,
J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant:
Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême,
Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
Mon cœur & mon amour vont se renouveller,
Heureux que vous ayez daigné les rappeller!
(En l'embrassant.)
Quelle félicité m'alloit être ravie!

MELANIDE.

Je vous retrouve donc!

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie!

LE MARQUIS.

(à d'Arviane.) *(à Mélanide.)*
Oui, je suis votre pere. Oui, je suis votre époux.
Que l'amour & l'hymen nous réunissent tous!
(à Dorisée.)
Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
Aussi bien que l'amour mon devoir me ramene!

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir & vous féliciter.

J'euſſe été la premiere à vous ſolliciter...

LE MARQUIS, *à Roſalie.*

Pourriez-vous détourner votre choix ſur un autre,
Et ſouffrir que mon fils devînt auſſi le vôtre?
Nous ſerions tous heureux.

DORISE'E.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

Ne conſentez vous pas de même à leur bonheur?

MELANIDE, *embraſſant Roſalie.*

Qui, moi? Si j'y conſens! Oui, vous ſerez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faiſons déſormais qu'une même famille.
O Ciel! Tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,
Que le devoir n'eſt fait que pour nous rendre heureux.

FIN.



LE PHILOSOPHE
MARIÉ,
OU
LE MARI
HONTEUX DE L'ETRE
COMÉDIE.
Par Monsieur NERICAULT DESTOUCHES.



Tom. II. Y

ACTEURS.

ARISTE.

DAMON, *Ami d'Ariste, & Amant de Céliante.*

LE MARQUIS DU LAURET, *autre Ami d'Ariste, & Amant de Mélite.*

LISIMON, *Pere d'Ariste.*

GERONTE, *Oncle d'Ariste.*

MELITE, *Femme d'Ariste.*

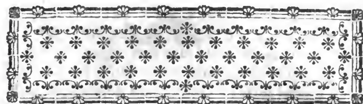
CELIANTE, *Sœur aînée de Mélite.*

FINETTE, *Suivante de Mélite.*

UN LAQUAIS.



La Scene est à Paris chez Ariste.



LE PHILOSOPHE *MARIÉ*, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Cabinet de Livres. Ariste est assis vis-à-vis une table, sur laquelle il y a une écritoire & des plumes, des Livres, des instrumens de Mathématique, & une Sphere.

ARISTE *seul, en robe-de-chambre.*

OUi, tout m'attache ici; j'y goûte avec plaisir
Les charmes peu connus d'un innocent loisir;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie;
La folle ambition n'y trouble point ma vie:

Content d'une fortune égale à mes ſouhaits,
J'y ſens tous mes deſirs pleinement ſatisfaits.
Je ſuis ſeul en ce lieu, ſans être ſolitaire,
Et toûjours occupé ſans avoir rien à faire.
D'un travail ſérieux veux-je me délaſſer,
Les Muſes auſſi-tôt viennent m'y careſſer.
Je ne contracte point, grace à leur badinage,
D'un ſavant orgueilleux l'air farouche & ſauvage.
J'ai mille courtiſans rangés autour de moi:
Ma retraite eſt mon Louvre, & j'y commande en Roi.
Mais je n'uſe qu'ici de mon pouvoir ſuprême.
Hors de mon cabinet je ne ſuis plus le même.
Dans l'autre appartement toûjours contrarié:
Ici, je ſuis garçon: là, je ſuis marié.
Marié! C'eſt envain que l'on ſe fortifie,
Par le grave ſecours de la Philoſophie,
Contre un ſexe charmant que l'on voudroit braver:
Au ſein de la ſageſſe il ſait nous captiver.
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuſe.
Mais ma femme, après tout, eſt ſage & vertueuſe;
Plus amant que mari, je poſſéde ſon cœur;
Elle fait ſon plaiſir de faire mon bonheur.
Pourquoi, contre l'hymen, eſt-ce que je déclame?
Ma femme eſt toute aimable; oui, mais elle eſt ma femme.
En elle j'apperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avoit avec art caches à mon amour.
Sexe aimable & trompeur! c'eſt avec cette adreſſe,
Que vous ſavez des cœurs ſurprendre la tendreſſe.
Inſenſé que j'étois! ai-je du préſumer

Que le Ciel pour moi seul eut pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie?
Je l'ai cru cependant, & j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats;
De prendre patience, & d'enrager bien bas.

(Il se met à lire, le coude appuyé sur la table; ensorte que Damon entre sans être apperçu, & s'appuye sur le fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion, toûjours sans le voir.)



SCENE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.
C'est toi, qui, le premier, attaquant ma raison,
Sus me faire à longs traits avaler le poison:
Cruel ami, c'est toi, dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante:
Tu vantas sa douceur & sa docilité:
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE, *surpris en l'apperçevant.*

Ciel! que viens-je d'entendre.
Est-ce vous?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me ſurprendre?

DAMON.

Je ne vous ſurprends point. Vous me parliez : & moi
Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyois ſeul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure
Que je ſuis fort ſurpris d'une telle aventure.
Je vois qu'en votre eſprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait?

ARISTE, *ſe levant bruſquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal eſt-il ſi grand?

ARISTE.

Il ne devroit pas l'être;
Je m'en flattois, du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque choſe ici peut vous bleſſer l'eſprit,
D'y mettre ordre au plutôt.

ARISTE.

Non. Car il eſt écrit
Qu'un mari doit toûjours avoir lieu de ſe plaindre.
Juſques à ce moment j'avois ſu me contraindre;
Mais puiſque le haſard a trahi mon ſecret,
Avec vous déſormais je ſerai moins diſcret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi ?

DAMON.

Le mariage,

Quoiqu'on en puiſſe dire ...

ARISTE.

Eſt un rude eſclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour ;
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari, qui s'eſt fait un ſyſtême
De n'aimer que ſa femme, & d'être aimé de même,
Doit, pour ſe conſerver cette félicité,
N'avoir plus de raiſon, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi ? quand une femme eſt douce & raiſonnable.

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable ;
Mais elle ne veut point ſe contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous ? parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiſcrétion qui me tient en cervelle,
Et me cauſe à toute heure une frayeur mortelle.
Il ſemble que ce ſoit ſon plaiſir favori
De laiſſer entrevoir que je ſuis ſon mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoiſſance,

Et chaque jour auſſi nouvelle confidence
A des femmes, ſur-tout Jugez ſi mon ſecret
N'eſt pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne ſera pas ſuivie.
Mais au fond penſez-vous que toute votre vie
Vous ſerez marié ſans qu'on en ſache rien ?

ARISTE.

Plût au Ciel !

DAMON.

Et pourquoi ?

ARISTE.

C'eſt qu'un ſecret lien
Formé depuis deux ans, à l'inſçu de mon pere,
M'expoſe tôt ou tard à ſa juſte colere.

DAMON.

Deux mots l'appaiſeront. Son amitié pour vous...

ARISTE.

Mais je crains ſa douleur bien plus que ſon courroux.
Vous ſavez à quel point je l'aime & le reſpecte :
Ma tendreſſe pour lui, lui deviendra ſuſpecte,
S'il eſt inſtruit enfin d'un hymen contracté
Sans ſon conſentement, ſans l'avoir conſulté.
Ce n'eſt pas ſeulement cette délicateſſe
Qui m'oblige au ſecret. Entre nous, ma foibleſſe
Eſt de rougir d'un titre & vénérable & doux,
D'un titre autoriſé, du beau titre d'époux,
Qui me fait treſſallir lorſque je l'articule ;
Et que les mœurs du tems ont rendu ridicule.
Ce motif, je le ſens, n'eſt pas des plus ſenſés ;

Mais...

DAMON.

C'eſt avec raiſon que vous vous diſpenſez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence.
Et ce ſeroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas ſur un autre motif
Dicté par l'intérêt, & bien plus poſitif,
Celui de ménager un Oncle fort avare,
Quoique puiſſamment riche, aſſez dur & bizarre
Pour vous déshériter indubitablement,
S'il vous fait marié ſans ſon conſentement.
Voilà pour votre femme une raiſon puiſſante.

ARISTE.

La rage de parler eſt encor plus preſſante.
Mais ma femme, après tout, n'eſt pas la ſeule ici
Qui m'expoſe à l'éclat, & me met en ſouci:
Sa ſœur plus imprudente, & ſi capricieuſe,
Qu'un moment elle eſt gaie, un moment ſérieuſe,
Riant, pleurant, jaſant, ſe taiſant tour-à-tour,
Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa Sœur, votre future, & qui, par parentheſe,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aiſe,
Me met au déſeſpoir par ſes fréquens écarts,
Et de plus, nous amene ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuſes commeres,
Qui me font avaler cent pillules ameres,
Lorſque, pour mon malheur, je vais imprudem-
ment
Pour lui rendre viſite à ſon appartement.
Dès que j'entre, on ſe tait. On ſe parle à l'oreille.
On ſourit. Par degrés le caquet ſe réveille.
Toutes parlent enſemble. Et ce que je comprends

Par leurs discours confus, leurs gestes différens ;
C'est que ma belle-sœur, fine & dissimulée,
A mis dans mon secret la discrete assemblée,
Et que je dois compter que dans fort peu de jours
J'aurai pour confidens la ville & les fauxbourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence,
Et je vais de ce pas quereller d'importance
Madame votre femme, & votre belle-sœur.

ARISTE.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur.
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous employez votre art, votre science,
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, & par précaution,
D'avance faites-en bonne provision :
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-meme.
Je connois Céliante, & je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auroient rien qui me put effrayer,
S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom & ma naissance,
Je vois sur mon sujet que sa fierté balance,
Excite son caprice, & lui fait croire enfin

Qu'elle s'abaifferoit en me donnant la main ;
Mais elle m'aime au fond. Et fi jamais mon frere
Vient à bout d'affoupir la malheureufe affaire
Que je n'ai fur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-fœur.

ARISTE.

Le plutôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante & Mélite.



SCENE III.

ARISTE *feul.*

JE brûle de le voir par l'hymen engagé.
Plus il enragera, mieux je ferai vengé.
(*Il retourne à fa table, & fe remet à lire.*)



SCENE IV.

ARISTE, FINETTE, *qui obferve quelque-tems Arifte avant que de parler.*

FINETTE, *à part.*

TOûjours lire! (*haut.*) Monfieur, Madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers. Madame
Votre ...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fut prononcé céans :
Ne t'en souvient-il pas ?

FINETTE.

Oui. Mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, Monsieur, je vous supplie ?

ARISTE.

Premierement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

FINETTE.

J'enrage. A vous ouir,
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime,
De donner à Madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette ?

FINETTE.

Quoi, Monsieur ?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter,
Quand je parle.

FINETTE.

Ah ! vraiment, qui voudroit s'arrêter

A tous vos beaux diſcours, & les ſuivre à la lettre,
Ne ceſſeroit jamais ..

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je diſe deux mots?

FINETTE.

Quatre, ſi vous voulez.

ARISTE.

Vous ſavez qu'en ſecret....

FINETTE.

Deux ans ſont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque.
Je n'y puis plus tenir, le ſecret me ſuffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien ſe laſſer.

FINETTE.

C'eſt conſcience à vous que de vouloir forcer
Pendant deux ans entiers, des femmes à ſe taire.
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un Monaſtere,
Jeûner, prier, veiller & parler tout mon ſou.

ARISTE, *ſe levant.*

Parlez, morbleu, parlez: je ne ſuis pas ſi fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles:
Sur un point ſeulement qu'elles ſoient immobiles,
Ce n'eſt que ſur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui; mais ce point, Monſieur, c'eſt le fruit défendu;
Et voilà juſtement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragoûts, la plus groſſiere viande
Que l'on me défendroit conſtamment de goûter,

Seroit le ſeul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez après cela ſi je n'ai pas la rage
De parler librement ſur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers! quel eſprit de contradiction!
Quel fond d'intempérance & d'indiſcrétion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit, mais telles que nous ſommes,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés, & nous ſommes l'écueil
Où viennent échouer la ſageſſe & l'orgueil.
Vous ne nous oppoſez que d'impuiſſantes armes:
Vous avez la raiſon & nous avons les charmes.
Le bruſque Philoſophe en ſes ſombres humeurs,
Vainement contre nous éleve ſes clameurs;
Ni ſon air refroigné, ni ſes cris, ni ſes rides,
Ne peuvent le ſauver de nos yeux homicides,
Comptant ſur ſa ſcience & ſes réflexions,
Il ſe croit à l'abri de nos ſeductions.
Une belle paroît, lui ſourit & l'agace:
Crac... Au premier aſſaut elle emporte la place.

ARISTE, *à part.*

Voilà préciſément mon hiſtoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillant autour de vous, & vous-même en cachette
Jouant à cache-cache, ou bien à climuſette.

ARISTE, *à part.*

La friponne a raiſon de rire à mes dépens,

Et ses discours malins sont remplis de bon sens.
(*à Finette haut.*)
Faisons trêve de grace à tout ce badinage.
Je veux encore un tems cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un Oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi, vous ambitieux? Je vois qu'un Philosophe
Est fait comme un autre homme, & de la même étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens
Que vous nous étaliez, Monsieur, à tous momens?
» Le comble, disiez-vous, de toutes les foiblesses,
» C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
» Que cette hydropisie a fait de malheureux!
» Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux.
» Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,
» Et mon cœur pour l'avoir céderoit un empire.
Et zeste! si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez, serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes, je suis dans les mêmes maximes,
Mais je sais leur donner des bornes légitimes;
Et je serois un jour maudit par mes enfans,
Si j'étois Philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer, quand on veut être sage.
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
Mais, Messieurs vos enfans sont encore à venir:

Peut-être viendront-ils. Cependant...

ARISTE.

Quoi?

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talens pour former leurs semblables.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, & s'en sert joliment:
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un tems les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte & rend impertinente:
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser;
Un jour, elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention,
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre doux mérite une replique.
Je vois qu'un Philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret,
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret;
Sur-tout, si ce quelqu'un est d'un sexe qui penche,
Au plaisir de jaser & d'avoir sa revanche.

ARISTE.

ARISTE.

Ta replique est très juste, & les Maîtres prudens
Doivent au poids de l'or payer leurs confidens.
(*il lui donne de l'argent.*)
Voici pour t'appaiser & t'imposer silence.
(*à part.*)
Mon lot est de souffrir & d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret, Monsieur, grandement me pesoit,
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me sens plus discrete;
Répétez-les souvent, & je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous paierez bien, je vous réponds de moi.
Mais à propos vraiment, j'oubliois de vous dire
Que votre femme... Non, que Madame desire...

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma Maîtresse. Ah! j'y suis, Dieu merci:
Que ma Maîtresse donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir sur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires,
Nous aurons cette nuit le tems de nous parler.
De grace, empêche-la de venir me troubler;
Pendant une heure ou deux, il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCENE V.

ARISTE *seule.*

LA douceur & l'argent font plus perſuaſifs
Que les raiſonnemens les plus démonſtratifs ;
Et ce ſont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourſe ſourit :
Je pourrai gouverner ce dangereux eſprit.
Maintenant que je ſuis plus calme & plus tranquille,
Employons mon loiſir à quelque ouvrage utile.

SCENE VI.

ARISTE, MELITE.

ARISTE, *apperçevant ſa femme.*

COmment ! C'eſt vous ?

MELITE.

Mon Dieu ! d'où vient cette frayeur ?
Eſt-ce donc que ma vue inſpire tant d'horreur ?

ARISTE.

Eh ! non, vous m'êtes chere autant qu'on puiſſe l'être :
Mais dans mon cabinet devriez-vous paroître ?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MELITE.

Oui. Mais j'avois dessein de vous entretenir
Sur un fait important auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démordre.

MELITE.

Devez vous me blamer si je cherche à vous voir?
Je contente mon goût, & je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MELITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice:
J'exige des égards, & non pas des respects;
Cachez notre secret par des soins circonspects:
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MELITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser?

MELITE.

Eh! mais il penseroit... Après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang froid m'assommer de la sorte?...
Que vous importe? Eh quoi, pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...

Que dis-je? Qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage.

MELITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MELITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.
Mais comment empêcher que le monde ne voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MELITE.

Que j'en aurois de joie!

ARISTE.

Toûjours contrarier!

MELITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant & si doux,
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que s'il étoit connu, je serois trop heureuse.
Si je suis criminelle, en marquant ce desir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE, *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MELITE.

Vous me voulez du mal, & je ne sais pourquoi.

ARISTE.

Non, si je suis faché, ce n'est que contre moi.

MELITE.

La raison, s'il vous plait?

ARISTE.

D'avoir eu la foibleſſe
De vous croire diſcrete & femme de promeſſe :
Car vous m'aviez promis très-ſolemnellement,
Avant que nous priſſions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fit un myſtere,
Votre ſœur en ſeroit ſeule dépoſitaire.

MELITE.

Il eſt vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos ſoins prudens,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidens.

MELITE.

Accuſez-en ma ſœur, dont la langue indiſcrete
Ne peut tenir long-tems une affaire ſecrete.
Jamais ſur ce ſujet je ne vous ai trahi ;
Je n'ai juſqu'à préſent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous?

MELITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en eſt la cauſe?

MELITE.

A d'indignes ſoupçons votre ſecret m'expoſe.
Nous demeurons enſemble, & j'apprens tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinens diſcours.
Je n'en murmure pas. De ma ſeule innocence
Je me fais un rempart contre la médiſance ;
Et ſacrifiant tout à mon affection,
Je laiſſe déchirer ma réputation.

Mais puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi!

MELITE.

C'est que du moins le Marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le Marquis! Pouvez-vous me tenir ce langage?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtisan & qu'il ne sache rien,
C'est un sage caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
Que de prendre une femme, & même une maîtresse;
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité
Que d'être à tous égards en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? cent fois en sa présence
J'ai défendu sa these avec tant d'imprudence,
Que s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits en tous lieux je serai décrié.

MELITE.

Quoi donc! doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être timpanisé; je n'en ai pas le front.

MELITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foiblesse,
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse

De lui déclarer tout ?

MELITE.

Un jour vous le ſaurez,
Et ce ſera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MELITE.

Il eſt très-raiſonnable,
Et pour ne rien céler, il eſt indiſpenſable.

ARISTE.

Pourquoi ? vous m'étonnez.

MELITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Pourſuivez, je le veux.

MELITE.

Vous le voulez? Eh bien,
Ce ſage courtiſan, ce railleur ſi terrible,
Qui croit qu'on n'eſt point ſage, à moins qu'être inſenſible,
Quand il ſort de chez vous, ne paſſe pas un jour
Sans venir me chercher pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous?

MELITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite?

MELITE.

Eh bien?

ARISTE.

Quelle apparence
Que...

MELITE.

J'avois résolu de garder le silence
De peur de vous commettre avec lui. Mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin:
Pour la faire cesser, le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît; mais décidez dans peu,
Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire;
Mais ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCENE VII.

ARISTE *seul.*

Attendez... Elle fuit, quel embarras maudit!
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit?
Cela ne peut pas être; & le Marquis... je gage
Qu'elle invente ce trait pour... non, elle est trop sage,
Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner:
Mais enfin que conclure & que déterminer?
Le Marquis amoureux! Dans le fond de mon ame
Je suis ravi... de quoi? qu'il en compte à ma femme?
Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé...
Mon honneur! Qu'on est sot quand on est marié!
Allons voir le Marquis. Tâchons avec adresse
De lui faire à moi-même avouer sa foiblesse:
Plus elle sera grande, & moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

ACTE II.

Le Théâtre représente une Salle.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, FINETTE.

CELIANTE.

Le Marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, Madame.

CELIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CELIANTE.

Dans le fond de mon ame
J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh! je n'en doute pas.
La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CELIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête,
Et j'en viendrois à bout, si je l'avois en tête.
Il est un certain art que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme, & pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CELIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CELIANTE.

Je te jure
Que bientôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise?

CELIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise,
Qu'un grand bien, cent ayeux, un haut rang dans l'Etat,
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence.
Du reste, auprès du sexe il est respectueux,
Et se feroit aimer s'il étoit amoureux.
Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire;
Je trouverois pour vous encore plus de gloire
A vous l'assujettir, à l'aimer, tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien confident, c'est l ami de mon Maître;
Vous l'aimez; cependant si je puis m'y connoître,
Vous prétendez en faire un mari complaisant.
En ce cas le Marquis vous conviendroit autant.
Les gens de qualité suivent toûjours la mode,
Et tout homme de cour doit être époux commode.

Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori ?

CELIANTE.

Mais au fonds tu dis vrai.

FINETTE.

Comment ? je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale,
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point,
N'étant point gentilhomme, il ne vous convient point.

CELIANTE.

Tu te trompes, Finette : & malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance ;
Et que par des raisons que nous saurons un jour...

FINETTE.

Ah ! voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une ame intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espére un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile ;
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CELIANTE.

J'entre dans tes raisons, & je les applaudis ;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant & me combats moi-même.
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé,
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé.
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée,
Tout cela vainement. J'en suis ensorcelée...
Attends.

FINETTE.

Quoi ?

CELIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous seroit à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravaguez vous êtes raisonnable.

CELIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il ? mais vous ferez l'oison
Si-tôt qu'il paroîtra.

CELIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plutôt quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer,
Traitons quelque sujet propre à me chagriner.
Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh bien donc, ma Maitresse
De notre Philosophe a lassé la tendresse,
Il s'est abandonné pour la premiere fois
A des vivacités, qui, comme je prévois,
Pourront dégénerer en aigreur tres-fâcheuse,
Et rendre quelque jour votre sœur moins heureuse.
Cela vous deplait-il ?

CELIANTE.

Non, tu me fais plaisir,
Un doux ravissement est prêt à me saisir,
Le bonheur de ma sœur excitoit mon envie,

Et fait depuis deux ans le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez-donc, Madame, & pestez bravement,
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, si touchant, & si rempli de charmes,
Que notre Philosophe en a versé des larmes.
Et moi qui parle, moi je ne puis y penser,
Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en verser.
(*Elle pleure.*)

CELIANTE.

Ils s'aiment donc toûjours.

FINETTE.

Plus que jamais, Madame.
Mon Maître est à présent l'esclave de sa femme.

CELIANTE.

Le sot.

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus depuis une heure il en est enchanté.

CELIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme, Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite?
S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
Plus il seroit soumis, plus je l'approuverois.
Mais avoir pour ma sœur une telle foiblesse!
C'est un aveuglement qui me choque & me blesse:
J'en crêve de dépit, & j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme, comment Damon est il dans votre cœur?

CELIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort-bien. Le voici, ce me semble;
Il vient fort à propos, & je vous laisse ensemble.

(Céliante, aussi-tôt que Finette est sortie, va se placer nonchalamment sur une chaise, & se met à rêver.)

SCENE II.

CELIANTE, DAMON.

DAMON, *regarde Céliante quelque tems sans qu'elle fasse semblant de l'appercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CELIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en appercevoir;
Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre...

CELIANTE, *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne sauroit jamais se défaire de vous.

DAMON, *à part.*

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.

[Il s'assied dans un coin.]

CELIANTE, *vivement.*

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre
Pourquoi ?

CELIANTE, *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage ...

CELIANTE, *se levant brusquement.*

Ah ! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CELIANTE.

Ma vive ardeur m'engage!
Ne me tenez jamais ce doucereux langage!
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût & le mien sont bien mal assortis.
Ma vive ardeur!

DAMON, *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CELIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice.

DAMON.

Mon Dieu, non: je sais bien que vous ne l'êtes
pas.

CELIANTE.

Qu'entendez-vous par-là? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas
Je vais me retirer.

CELIANTE, *le retenant.*

Non, non, je me ravise:

On ne dit point en face une telle sottise
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procéderons dans un petit moment:
Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'explique
Ce que vous entendez par le trait satyrique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui malgré moi me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice,
Moi, je vous désabuse, & je vous rends justice.

CELIANTE.

Et comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CELIANTE.

Mais que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point.

DAMON.

Je veux dire... Eh! parbleu cela s'entend de reste.

CELIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi!

CELIANTE.

Mon Dieu, qu'il est modeste.
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON, *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le suis... au même point que vous.

CELIANTE, *avec fureur.*

Ah! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.
Vous

Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CELIANTE.

Au plutôt.

DAMON.

A l'instant.

CELIANTE.

Et de quelle façon?

DAMON.

Quoique vous m'appelliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du tems, du lieu, des armes,
Mais comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes;
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vuider nos débats?
Vous riez?

CELIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colere.
Cette saillie est bonne, & ne peut me déplaire.
(*Elle rit plus fort.*)

DAMON.

Je suis ravi de voir par votre procédé,
Que notre différend sera bientôt vuidé.

CELIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non, Monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toûjours nouvelle;
Mais je sais le moyen de la faire finir.
(*à Céliante.*)
Je vois que mon pardon ne se peut obtenir:
Quoiqu'à dire le vrai j'ignore par quel crime

J'allume votre haine, & je perds votre eſtime.
Mes ſoupirs, mes reſpects ne font que vous laſſer.
Les inclinations ne ſe peuvent forcer.
Je le ſens, j'en mourrai. Mais pour votre ſupplice,
Cruelle, après ma mort, vous me rendrez juſtice.
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus,
Et vous ſerez en proie aux regrets ſuperflus.
Adieu.

CELIANTE, *s'attendriſſant.*

Damon? Damon?

DAMON, *la regardant tendrement.*

O trop funeſtes charmes!

CELIANTE.

Le traître m'attendrit, & m'arrache des larmes.
Ecoutez.

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laiſſe.

CELIANTE.

Et moi je veux que vous reſtiez.

DAMON.

Je demeurerai donc; mais c'eſt par complaiſance.

CELIANTE.

Par complaiſance?

DAMON.

Ou bien par pure obéïſſance,
Tout comme il vous plaira.

CELIANTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

DAMON.

De quoi?

CELIANTE.

De ne pouvoir me paſſer de vous voir.
Je voudrois vous haïr... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas! vous le pourrez ſans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toûjours.

CELIANTE.

Ah! comme je mentois.

DAMON.

Quel étrange diſcours!
Jurer de me haïr, quand ſoigneux de vous plaire,
Je...

CELIANTE.

Tenez, je vous jure à préſent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux ſermens croirai-je par haſard?

CELIANTE.

Au dernier. C'eſt le ſeul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon?

CELIANTE.

Oui, je vous le proteſte.
L'eſprit a commencé, le cœur a fait le reſte.
Mon eſprit vous outrage & mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, & jamais votre eſprit.
Mais encor, dites-moi, par quel caprice étrange
Votre eſprit contre moi ſe gendarme?

CELIANTE.

Il ſe venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes ſentimens:
Il m'inſpire ſouvent de certains mouvemens

Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris, & même de la haine.
Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

Et voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure?

CELIANTE.

Des défauts! des défauts! je ne finirois point
Si je voulois à fonds examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CELIANTE.

Premierement, Monsieur, sous un air très-sincere,
Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense...

CELIANTE.

Ecoutez-moi, cela vaut un sermon,
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même:
Vous vous raillez sous-main de vos meilleurs amis,
Quoique toûjours près d'eux complaisant & soumis,
Votre intérêt vous guide, & seul vous détermine:
Chez vous en grand secret l'amour propre domine.
Quand vous n'êtes point vu, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.

Ce portrait-là n'eſt pas fort à votre avantage,
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accuſiez ici de fauſſeté,
Oſerois-je imiter votre ſincérité ?

CELIANTE.

Fort-bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuſe;
Mais vous êtes hautaine, inquiete, orgueilleuſe,
Le bonheur du prochain vous cauſe de l'ennui,
Et vous emmaigriſſez de l'embonpoint d'autrui.
Vous avez de l'eſprit, mais ſouvent il s'égare,
Il vous rend d'une humeur inconſtante & bizarre.
Toute femme qui plaît vous trouve en ſon chemin,
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre ſincérité, dont vous faites parade,
N'eſt jamais que l'effet d'une bruſque incartade.
Sans choix tout eſt pour vous matiere à diſcourir,
Et le moindre ſecret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'eſt pas fort à votre avantage,
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

CELIANTE.

Vous m'aimez ?

DAMON.

Que le Ciel m'écraſe en ce moment,
S'il fut jamais, Madame, un plus fidele amant.
Bien que quelques défauts obſcurciſſent vos charmes,

Mon cœur trop prévenu n'en conçoit point d'allarmes.

CELIANTE.

Pour moi j'en fuis frappé, ils m'allarment pour vous;
Vous me connoiffez trop pour être mon époux :
On ne m'aura jamais fans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien, vous l'êtes donc : êtes vous fatisfaite ?

CELIANTE.

Non, ce fade retour ne fauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, & non pas vous fâcher.

CELIANTE.

Puis-je compter encor fur votre complaifance ?

DAMON.

Sans doute.

CELIANTE.

Pour jamais évitez ma préfence.

DAMON.

Vous raillez.

CELIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment,
Ou je ne réponds pas de mon emportement.



SCENE III.

CELIANTE *feule.*

TRaître! De mes vertus tu fais un beau trophée !

S'il dit vrai, je suis folle & coquette fieffée.
Pour folle, je la suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi! N'est il pas fait pour plaire & pour
charmer!
Cela n'est que trop vrai, c'est-ce qui me désole.
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, la suis-je? franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement,
Je le sens; mais au fond est-ce un reproche à faire?
Quoi! Peut on être femme & ne pas vouloir
plaire?
Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je suis, ajoute-t-il, inquiete, envieuse;
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heu-
reuse,
Et moins belle que moi, posséder un époux,
Qui ne devoit jamais balancer entre nous?
J'ai de l'orgueil! Eh bien, suis-je si criminelle?
Peut-on n'être pas fiere, & savoir qu'on est belle?
Je suis indiscrete! Oui, quelque chose à peu près;
Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets?
Enfin, je suis bizarre & d'un caprice extrême.
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toûjours la même.
Ainsi, Monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, & je n'ai nul défaut.





SCENE IV.

MELITE, CELIANTE.

MELITE.

NUl défaut? Cet éloge eſt aſſez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CELIANTE.

En êtes-vous contente?

MELITE.

Aſſurément.

CELIANTE.

Fort bien;
Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MELITE, *en ſouriant.*

Vous me peignez ſouvent, mais c'eſt d'une autre ſorte.

CELIANTE.

Je dis ce que je crois, la vérité m'emporte.

MELITE.

Il n'eſt rien de ſi beau que la ſincérité:
Mais ſouvent ce qu'on croit n'eſt pas la vérité.

CELIANTE.

De ſemblables erreurs je ne ſuis point capable;
Je ne crois jamais rien qui ne ſoit véritable.

MELITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CELIANTE.

C'eſt ce qu'en un beſoin je prouverois bientôt.

MELITE.

Comment ?

CELIANTE.

En faiſant voir aiſément, ce me ſemble,
Qu'en tout point vous & moi nous différons enſemble.

MELITE.

Si votre caractere eſt différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CELIANTE.

Vous croyez impoſer par votre orgueil modeſte;
Mais, malgré vos replis on vous connoît de reſte.

MELITE.

Plus je me fais connoître & plus on eſt content;
Bien d'autres que je ſais n'y gagneroient pas tant.

CELIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir aſſez d'adreſſe,
Pour mener un mari dont on plaint la foibleſſe.

MELITE.

Je tâche de lui plaire; il reconnoît ce ſoin.
C'eſt tout mon art. Le votre iroit un peu plus loin.

CELIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite:
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MELITE.

Le vôtre ſi ſolide & par vous ſi vanté,
A manqué ſa conquête, & s'en étoit flatté.

CELIANTE.

Qui? Moi, je l'ai manquée? Ah, quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MELITE.

Vous êtes mon aînée, & vous ne l'eutes pas.

CELIANTE.

C'eſt que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MELITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouſe.
Vous m'aimez comme ſœur, vous haïſſez l'épouſe.

CELIANTE.

D'un ſot.

MELITE.

De votre part rien ne doit m'étonner;
Mais ce dernier trait-là ne ſe peut pardonner.
Vous ſortirez d'ici ſi vous oſez pourſuivre.

CELIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne ſaurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez: mais de tous vos mépris
Je me ferai raiſon, euſſiez-vous vingt maris



SCENE V.

ARISTE, *un livre à la main*, MELITE, CELIANTE.

CELIANTE, *le tire par le bras, & lui fait tomber ſon livre.*

AH, Monſieur, vous voilà! je m'en vais vous apprendre
Des choſes qui devront ſans doûte vous ſurprendre.
[*Elle crie haut.*]

Votre femme ...

ARISTE.

Eh! mon Dieu, laiſſons ce titre-là:
Nous ſommes ſi ſouvent convenus de cela.

CELIANTE.

Ah! trêve, s'il vous plaît; à la délicateſſe.

MELITE.

Si pour moi, d'un mari vous avez la tendreſſe,
Vous devez ...

ARISTE.

D'un mari! c'eſt fort bien commencé.
De grace, que ce mot ne ſoit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MELITE.

Bagatelle, Monſieur.

CELIANTE.

Bagatelle eſt fort bon.

MELITE.

Ariſte, puiſqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous ſaurez que ma ſœur...

CELIANTE.

Apprenez que Mélite...

ARISTE.

Oh! vous avez raiſon toutes deux.

MELITE.

Il m'irrite
Par ſon ſang froid.

CELIANTE.

Raillez un peu plus à propos.
Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle,
Un éclairciſſement ſouvent le renouvelle:
Mais pour l'amour de moi demandez-vous pardon.

CELIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maiſon.

ARISTE.

Avez-vous pu, Mélite, avoir cette penſée?

MELITE.

Pouvez-vous m'en blâmer lorſque j'y ſuis forcée;

ARISTE.

Et par qui?

MELITE.

Par ma ſœur. Elle oſe s'oublier
Devant moi, juſqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'eſt que cela, remettez-vous, Meſdames,
Je ne m'offenſe point des injures des femmes.

MELITE.

Vous nous traitez, Monſieur, avec bien du mépris.

CELIANTE.

Les femmes valent bien Meſſieurs les beaux eſprits.

MELITE.

Rien n'eſt digne de vous, s'il n'eſt pris dans un livre.

CELIANTE.

Fréquentez notre ſexe, & vous ſaurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien! c'eſt moi qu'on querelle à preſent.
Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plaiſant;

Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les Dames.
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MELITE, *aprés avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma sœur.

CELIANTE.

Non: dites-le vous-même.

MELITE.

Je ne m'en souviens pas.

CELIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon, ce problême
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez & ne savez pourquoi:
Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MELITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CELIANTE, *vivement.*

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien, querellez donc, si cela peut vous plaire.

CELIANTE, *gravement.*

Je querelle, Monsieur, quand je suis en colere,
Mais de sang froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort,
Car vos vivacités me divertissoient fort.
L'une & l'autre y mettoit tant d'esprit, tant de graces...

Allons, ranimez-vous: êtes-vous déjà lasses?

CELIANTE.

Divertissez Monsieur.

MELITE.

Le joli passe-tems!

CELIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MELITE.

J'en avois peu d'envie,
Mais je me raccommode, & pour toute ma vie.

CELIANTE.

Touchez-là.

MELITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'est trop vous venger.

CELIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CELIANTE.

Oui-dà, de tout mon cœur.

MELITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage.
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CELIANTE.

Le traître!

MELITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui ; vous comblez mes vœux.

(Il les embrasse l'une après l'autre : Géronte qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste ; aussi-tôt qu'il parle, les deux Sœurs s'enfuient.)

SCENE VI.

ARISTE, GERONTE.

GERONTE.

Appuyez, mon neveu, vous faites des merveilles.

ARISTE, *demeurant immobile sans regarder Géronte.*

Ah ! bon Dieu ! quelle voix a frappé mes oreilles !
C'est mon Oncle lui-même autre surcroit de maux.

GERONTE.

Je suis fâché vraiment de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien ! qui sont ces Créatures ?

ARISTE.

Mon Oncle, s'il vous plaît ; supprimez les injures.
Ce sont...

GERONTE.

Quoi !

ARISTE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

GERONTE.

Morbleu,

Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu.
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe.. :

GERONTE.

Vous êtes un fripon, Monsieur le Philosophe.
Vous voulez éluder un éclaircissement,
Mais il faut me répondre, & positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile:
Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

GERONTE.

Ventrebleu!

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GERONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot?

ARISTE.

Non; vous avez, mon Oncle, un esprit vif & juste;
Vous jouissez encor d'une santé robuste;
Vous avez de gros biens.

GERONTE.

Ah!

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GERONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage

De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage.

GERONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté,
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GERONTE.

Bourreau!

ARISTE.

Votre neveu vous respecte & vous aime;
Cependant au milieu de ce bonheur extrême...

GERONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime & me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais...

GERONTE.

Dis encore un mot, & je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GERONTE.

Non: il faut m'éclaircir, & m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit; je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GERONTE.

Ensuite?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GERONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne,
Et fort innocemment... Je leur disois adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GERONTE.

Hum! Je viens pour affaire importante;
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait en quatre mots, j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GERONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier?

GERONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure?

ARISTE.

Non pas: mais...

GERONTE.

Qui plus est, j'amene la future.

ARISTE.

Et qui?

GERONTE.

Ma belle fille.

ARISTE, *à part.*

Ah! me voilà perdu.

GERONTE.

Quoi! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu?

ARISTE.

Point.

GERONTE.

Le parti n'eſt pas de ceux que l'on mépriſe.

ARISTE.

Il eſt vrai, mais, mon oncle, excuſez la ſurpriſe...

GERONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous.
Nous parlerons à fond, quand j'aurai bu deux coups.

ARISTE *ſeul.*

Que vais-je devenir? Je ſouffre le martyre.

SCENE VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

Le Marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monſieur, ayant appris à ſon retour chez lui,
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendroit aujourd'hui
Diner avec vous.

ARISTE.

Bon! Voici nouvelle affaire.
Qu'on aille l'avertir...

FINETTE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

ARISTE.

Comment?

FINETTE.

Il eſt céans.

ARISTE.

Faites lui donc ſavoir,
Que mon oncle ...

FINETTE.

Attendant que vous puiſſiez le voir,
Il eſt venu, Monſieur, viſiter ma Maîtreſſe.

ARISTE.

Eſt-il chez elle ?

FINETTE.

Oui, le bon Marquis s'empreſſe
A lui conter fleurette. Il lui fait les yeux doux,
Et même devant elle il s'eſt mis à genoux,
Le tout par paſſe-tems, je n'en fais aucun doute,
Car vous le connoiſſez.

ARISTE, *d'un ris forcé. (à part.) (à Finette.)*

Oui, oui. J'enrage. Ecoute.
Va lui dire à l'inſtant... Non, non, ne lui dis rien,
Car il faut qu'avec lui j'aye un long entretien,
Et plutôt que plus tard. Je m'en vais donc me
rendre...

FINETTE.

Etant avec Madame, il peut bien vous attendre,
Il ne s'ennuira point.

ARISTE.

Je le crois, en effet.
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où ?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

ARISTE *ſeul.*

Ma ſituation eſt-elle aſſez cruelle?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *seul.*

OUi, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurois tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa Philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCENE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

MArquis, vous m'excusez, je crois.
Si mon oncle indiscret...

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême.

J'entrois dans votre peine aussi-bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer, jusqu'en mon cabinet!
Crier! nous interrompre! & vous brusquer tout-net!
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu?

ARISTE.

Non, nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la Philosophie est un grand avantage!
Personne mieux que vous n'en a su faire usage.

ARISTE, *à part.*

Il me raille; auroit-il découvert mon secret?
(*au Marquis.*)
Il est vrai que souvent d'un ton fort indiscret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satyre.

LE MARQUIS.

Comment! en leur faveur voulez-vous vous dédire?

ARISTE.

Oui, leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah! mon pauvre garçon, seriez-vous marié?
Il court de certains bruits... Mais je ne puis les croire;
Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous? quelle est votre pensée?
Ma réputation seroit-elle blessée,
Si je...

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,
Vous avez si souvent loué le célibat;
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie;
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre Philosophe & Garçon, que pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire;
Filles, femmes, maris, toute sorte de gens,
A la Ville, à la Cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE, *à part.*

Ils auroient bien raison. Je suis mort s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, & rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toûjours bien dit, & je soutiens encore

Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE.

[*d'un air embarraſſé.*] (*à part.*)
Eh! mais... comme on voudra. Quel horrible tourment.

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte!

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tantpis; & pour vous j'en ai honte.
Nous ſommes vous & moi dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non, d'un ſi ſage conſeil,
Cher ami, je ne puis déſormais faire uſage.
J'aime, juſqu'à vouloir bruſquer le mariage.

ARISTE.

On ſe rira de vous, & moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom je ſuis ſeul héritier,
De choiſir un parti ma famille me preſſe,
Ces prétextes ſauront excuſer ma foibleſſe,

Et d'ailleurs, je ſuis homme à rire effrontement
Avec ceux qui riront de cet événement,
Treve donc d'argumens La choſe eſt réſolue;
Et ſi vous m'appuyez, ſera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui, moi, vous appuyer?

LE MARQUIS.

Oui, j'ai compté ſur vous.

ARISTE, *d'un ton en colere.*

Vous avez très-mal fait.

LE MARQUIS.

D'où voûs vient ce courroux?
Mélite à vos conſeils me paroît ſi ſoumiſe...

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une ſottiſe.

LE MARQUIS.

Voici Mélite: au moins ne la détournez point
De m'épouſer.

ARISTE.

Oh! Non, je vous promets ce point.

SCENE III.

ARISTE, LE MARQUIS, MELITE.

MELITE, *à part.*

JE brûle de ſavoir s'il a fait confidence
Du ſecret au Marquis.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

J'ai rompu le ſilence,

Madame, & j'ai tout dit à cet ami commun.

MELITE.

Et quoi ?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MELITE.

Nous n'en avons aucun
Vous & moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire ;
Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

ARISTE, *à Mélite.*

Vous ne la chargez pas d'ornemens superflus.

MELITE, *au Marquis.*

Avez-vous quelque cho se à lui dire de plus ?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MELITE.

Qu'avez-vous à répondre ?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MELITE.

Voyons.

LE MARQUIS *à Mélite.*

Et pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long-tems, même jusqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, Madame, & qu'en secret peut-être
Il prétendoit à vous ; mais il m'a fait connoître
Qu'à la Philosophie uniquement soumis,

Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis:
Cet aveu qu'à moi même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire.

(Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules, & il lui fait signe de se taire.)

MELITE, *bas à Ariste.*

Vous l'entendez.

ARISTE, *bas à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS, *à Melite.*

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire.

MELITE, *veut parler & Ariste lui fait signe de se taire.*

Quoi ? . . .

LE MARQUIS.

Que de vous offrir & ma vie & mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens:
Recevez donc enfin mes vœux & mon hommage.

(Il se jette aux genoux de Mélite.)

ARISTE, *à part.*

Je joue ici, vraiment, un joli personnage.

MELITE, *au Marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant ?

MELITE, *à Ariste.*

Vous pouvez endurer ? ...

ARISTE, *bas à Mélite.*

Contraignez-vous de grace.

(*Haut.*) Madame, j'entrevois par tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher,
Que sa poursuite est vaine, & qu'il devroit tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son ame,
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme;
Auquel cas, entre-nous, vous auriez très-grand tort.
Cela n'est-il pas vrai?

MELITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté Monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MELITE.

Cette discrétion excite mon courroux.
Restez: & vous, Marquis, expliquez-vous sans feindre.
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre:
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh bien, vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, *se mettant entr'eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sures lumieres,
Dites si ses discours, ses regards, ses manieres,

Quand vos empressemens l'obligeoient à vous voir,
Ont pu dans votre cœur exciter quelque espoir?
Pour bien juger, il faut d'exactes connoissances:
Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MELITE, *d'un air piqué.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blamer, tant il est juste & sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah! je vous en réponds: fiez vous en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,
Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux, car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très-ridiculement:
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais très-fort,
De ne la plus revoir; & quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle riroit d'un aussi prompt retour;
Mais d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, & près d'elle en silence
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je fortis fans lui dire un feul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un fot.

ARISTE.

Enfuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois fe pafferent;
Mais au bout de ce tems mes feux recommencerent:
Je revins plein d'ardeur; & je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, *vivement à Mélite.*

Gracieux!

MELITE, *en fouriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit fans colere,
Que puifque j'afpirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit auffi m'en donner le moyen,
Elle me fit jurer de m'en fervir.

ARISTE, *d'un air confterné.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, fans favoir fon idée;
Et quand mille fermens l'eurent perfuadée...
Ceci va vous furprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

» Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement:

» Quoique de tous vos ſoins je me tienne honorée,
» Je ne puis vous aimer, la choſe eſt aſſurée;
» Mais ma ſœur plus aimable, & plus belle que moi,
» Sans doute recevroit vos vœux & votre foi;
» Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un & l'autre:
» Demandez-lui ſon cœur, & donnez-lui le vôtre.
» Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
» Et de votre mémoire enfin me bannira.
» J'exige cet effet de votre complaiſance;
» Sinon, je vous défends pour jamais ma préſence.

ARISTE.

Mais vraiment ce diſcours étoit plein de raiſon.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vos applaudiſſemens ſont fort peu de ſaiſon.

ARISTE.

Enfin, que fites-vous?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eut fait cette ſupercherie.
Ce n'eſt pas tout encor.

ARISTE.

Quoi! pas tout, dites-vous?
Que fait-elle de plus?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui?

LE MARQUIS.

Je ne ſai. Mais enfin, la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,

Rien ne pourra ravir ſon eſtime & ſon cœur
A celui qu'en ſecret elle en rend poſſeſſeur.

ARISTE, *à Mélite.*

Avez-vous dit cela ?

MELITE.

Je ne puis m'en défendre.
Oui, j'aime, & j'aimerai.

ARISTE, *au Marquis.*

Je ne ſaurois comprendre
Que vous l'aimiez encor après de tels aveux,
Vous, dont mille beautés envain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle & fier l'ordinaire ſupplice,
C'eſt qu'il aime à la fin, & que l'on le haïſſe.
Mais ſi d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MELITE.

J'aime qu'on me mépriſe.

LE MARQUIS.

Morbleu ! ... Mais j'ai tout dit: imitez ma franchiſe,
Ariſte, eſt-ce pour vous que je ſuis maltraité ?

ARISTE.

Je vous laiſſe avec elle en pleine liberté,
Voyez ſi vos efforts pourront en mon abſence
Attirer plus d'égards & de reconnoiſſance.
Vous voulez l'épouſer. Je vous jure d'honneur
Que ſi cela ſe peut, j'y conſens de bon cœur.
Mais je connois Mélite, & ſi quelqu'un poſſéde
Son eſtime & ſon cœur, vous ſouffrez ſans remede,
A moins que réſolu de n'aimer plus envain,

Vous

Vous n'offriez ailleurs vos vœux & votre main.
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler ſans
feindre :
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.



SCENE IV.

MELITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

IL eſt ſûr de ſon fait, & lit dans votre cœur.

MELITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh ! faites-moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même maniere.

MELITE.

Non pas. Il aura ſeul ma confiance entiere.
Un ami me ſuffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la ſorte a bien l'air d'un amant.

MELITE.

Soit amant, ſoit ami, je l'eſtime, l'honore,
Et pourrois, ſans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce diſcours enfin, j'ai lieu de préſumer
Qu'il eſt l'heureux mortel qui vous a ſu charmer.

MELITE.

Vous l'entendrez ainſi, ſi vous voulez l'entendre,

Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai sans faste & sans présomption,
Que je crois le valoir de toutes les manieres.

MELITE.

Vous avez votre goût, & moi, j'ai mes lumieres:
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la Philosophie?

MELITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MELITE.

Pour armer le dépit qui vous attache à moi,
Je vous répete ici que mon cœur & ma foi
Ne sont plus à donner; qu'un Prince, qu'un Roi même,
M'aimeroit vainement; que j'estime, que j'aime
Celui, que je ferai ma gloire, mon plaisir
D'aimer & d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCENE V.

LE MARQUIS *seul.*

JE suis moins affligé de son indifférence,
Que je ne suis surpris d'une telle constance.
Une femme constante est un monstre nouveau

Que le Ciel a produit pour être mon bourreau.
Cependant à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même & des conseils d'Ariste,
Ne puis-je ?... Ah! j'apperçois cette charmante sœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
Eh bien, offrons le lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire & de vengeance.



SCENE VI.

LE MARQUIS, CELIANTE.

CELIANTE, *à part.*

VOici ce fier Marquis! je ne puis le souffrir;
Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire; & je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, Madame, un moment dangereux.

CELIANTE, *à part.*

Ce début me promet un succès très-heureux.



SCENE VII.

LE MARQUIS, CELIANTE, DAMON, *qui se tient dans l'éloignement, & les écoute sans être apperçu.*

LE MARQUIS, *feignant de se retirer.*

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CELIANTE, *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillans pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déjà depuis long-tems, je l'avoue à regret,
Mon cœur vous rend, Madame, un hommage secret.

CELIANTE.

[*à part.*] [*au Marquis.*]
Oh! je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous depuis long tems m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, Madame, est-elle le seul prix,
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CELIANTE.

Vous vous piquez, Marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je pense.

LE MARQUIS.

Mais si je me rendois à vos divins appas.

Si je vous l'avouois ?

CELIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CELIANTE, *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...

CELIANTE, *minaudant.*

Eh! de grace, Marquis, finissez ce langage,
Vous feignez de m'aimer, & n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, & je veux vous aimer constamment. [*à part.*]
On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CELIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle & s'empresse:
Il me dit...

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CELIANTE, *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CELIANTE, *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'une femme coquette est facile & crédule!

CELIANTE, *à part.*

Oh! qu'un amant novice est fade & ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans des réflexions.

CELIANTE.

Je méditois à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me recriois en secret sur les vôtres.

DAMON, *se jettant tout d'un coup entre eux deux.*

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres;
Mais dès le premier choc ils se rendent tous deux.

CELIANTE, *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, & c'est ce que je veux.
(à Damon.)
Vous avez entendu? ...

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, *à part.*

Mélite le saura; c'est ce que je desire:
Peut-être le dépit produira son effet.
[*à Damon.*]
De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, Monsieur? ...

CELIANTE, *au Marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénésie.

CELIANTE, *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON.

Moi, jaloux, & pourquoi?

CELIANTE.

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté ſur votre foi.

CELIANTE, *à part.*

Ah! le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle
S'il oſe ſe flatter de vous rendre fidelle.
Rien n'eſt plus naturel que votre changement.
Je le vois ſans douleur & ſans étonnement.

CELIANTE, *à part.*

Oh! je l'étranglerois.

LE MARQUIS, *à Céliante.*

Ceci me fait connoître
Que je ſuis plus heureux que je ne croyois l'être,
Et que non-ſeulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laiſſe. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur, qui de mes feux n'avoit pu ſe défendre,
Et ſi vous réſiſtez à ſes tranſports jaloux,
Je ſais juſqu'à quel point je dois compter ſur vous.



SCENE VIII.

DAMON, CELIANTE.

DAMON.

IL vous a démêlée.

CELIANTE.

Et bien, que vous importe?
De quel droit osez-vous m'épier de la sorte?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
D'éviter ma présence, & vous n'en faites rien.
Même avec le Marquis vous osez me surprendre!
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux.

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CELIANTE, *en colere.*

Comment?

DAMON.

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr. Quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi.
Devois je être jaloux de cette comédie?

CELIANTE.

Et comment savez-vous tout cela, je vous prie?
Etes-vous donc le seul que je puisse charmer?

DAMON.

Non pas. Mais le Marquis ne fauroit vous aimer.

CELIANTE.

La raifon?

DAMON.

La raifon?

CELIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractere
Ne peut lui convenir. Le fien ne peut vous plaire.

CELIANTE.

Et moi je vous foutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus. C'eft qu'une autre a fon cœur.

CELIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

DAMON.

Votre fœur elle-même.

CELIANTE.

Ma fœur? quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CELIANTE.

Je ne le faurois croire, & vous jurez envain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira; mais le fait eft certain.

CELIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore?
Me preffer de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore,
A moins que le dépit de se voir rebuté,
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystere, si vous voulez être instruite,
Allez sur ce sujet interroger Mélite:
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CELIANTE.

Le Marquis m'aimeroit seulement par dépit?
Il m'offriroit un cœur rebuté par une autre?
Est ce son sentiment? Seroit-ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur?

DAMON.

Eh! délibére-t-on quand on donne son cœur?
Il se donne lui-même, & nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment?

CELIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement...
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'assure;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CELIANTE.

Et ma bouche, & mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois; mais je ne le crois plus.

CELIANTE

Peut-on à cet excès pousser la confiance?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence.

CELIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CELIANTE.

Pour nous raccommoder! je n'en ai point d'envie.

DAMON

Et moi, je crois qu'au fond vous en feriez ravie.
Malgré tous vos écarts vous m'aimez constamment,
Et le Ciel m'a formé pour être votre amant.
Il falloit être moi pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage,
Pour se donner le tems d'être persuadé,
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé;
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice;
Et même très-fidele, en dépit du caprice.

CELIANTE.

Je ne sais où j'en suis. Son air & ses discours...

(Damon lui baise la main.)

Ah! traître, malgré moi tu triomphes toûjours.

SCENE IX.

ARISTE, MELITE, CELIANTE, DAMON.

ARISTE, *à Mélite.*

NOn, ne me faites point une telle demande;
Ayez le procédé que je vous recommande:

Remettez-vous, de grace, & retenez vos pleurs.

MELITE.

Quoi! prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois, & muette, & tranquille?

ARISTE.

Ah! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MELITE.

Son oncle est arrivé.

CELIANTE.

Voyez le grand malheur! quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire,
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons, que faut-il faire?

CELIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, & vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conseil d'une aussi bonne tête.

MELITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma sœur?

CELIANTE.

Et, quel tourment?

MELITE.

Il veut le marier.

CELIANTE, *riant.*

Tout de bon? Ce trait-là me paroît singulier.

MELITE.

Et de plus...

CELIANTE.

Ecoutons; cette histoire est divine.

MELITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,
Un enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCENE X.

GERONTE, ARISTE, MELITE, CELIANTE, DAMON.

GERONTE, *à Ariste*

OH ça, mon cher neveu: me voici de retour.
Dépêchons, & venez saluer votre femme.
(*à Céliante*)
Ah, ah! je vous croyois déjà bien loin, Madame.

ARISTE, *à Mélite.*

Dites que le départ est différé.

MELITE.

Pourquoi?

ARISTE, *à Mélite.*

Vous le saurez tantôt.

GERONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces Dames étoient toutes deux de Bretagne,
Et, qu'étant sur le point d'aller à la campagne...

DAMON, *à Géronte.*

Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain au plus tard.

GERONTE.

Le plutôt vaut le mieux. Leur présence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CELIANTE, *à Géronte.*

Pour répondre, Monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.
[*à Ariste.*]
Adieu. Vous ! mettez fin à tout ce beau mystere,
Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.



SCENE XI.

GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

Qu'entend-elle par-là ?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison
Quelquefois...



SCENE XII.

GERONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD, *à Ariste.*

Un Monsieur appellé Lisimon,
Vient d'entrer, & me suit.

ARISTE.

Qu'entends-je! quoi, mon pere?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE, *à part.*

Ciel!

GERONTE.

Mon vieux fou de frere!
Ah! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GERONTE.

Comment? quel interêt
Y prenez-vous?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne.
Celui de respecter, & d'aimer sa personne.

SCENE XIII.

LISIMON, GERONTE, ARISTE.

LISIMON, *embrassant Ariste.*

AH, mon fils! quel plaisir je sens de vous revoir!

GERONTE, *à Lisimon.*

Eh bien, que voulez-vous?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,

De venir voir mon fils.

GERONTE.

Eh! l'on vous en dispense.

[*à Ariste.*]

Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE, *à Géronte.*

Sa visite, en tout tems, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous, à ce point, mortifier un frere?
Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon pere;
Que bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere & mon fils tout ensemble.
Que le Ciel vous bénisse; & puisqu'il nous rassemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GERONTE, *à Lisimon.*

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE, *à Géronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.
Mon oncle, à son égard, soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GERONTE.

Philosophe imbécille! un pere, d'ordinaire,
A son fils, tout au moins fournit le nécessaire;
Ici, tout au rebours. Le fils, depuis dix ans...

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre a ses dépens,
Que s'il vivoit aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse:

Sentimens

Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GERONTE.

Mais qui vous à rendu ſi pauvre ?

LISIMON.

Mon honneur.

GERONTE.

Bon: conſcience, honneur, probité, ſont des termes
Que nous n'entendons point à notre Hôtel des Fermes,
Et tous ces grands mots-là ne ſont que du jargon,
Plus obſcurs mille fois que celui du Japon ;
Ils ne vont point au cœur quoiqu'ils frappent l'oreille.

LISIMON.

Mais celui du profit vous frappe & vous réveille ?

GERONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi, dans ma pauvreté,
J'ai ſongé qui j'étois, & me ſuis reſpecté.
Des malheurs imprévus ont cauſe ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu Financier,
D'un pauvre gentilhomme, un riche roturier.

GERONTE.

Ah ! vous voilà bien gras avec votre chimere !
Pour vous, le roturier fait l'office de pere.
A ce fils bien aimé vous ne laiſſerez rien ;
Et moi, je le marie, & lui laiſſe un gros bien.
Bleſſerai-je par-là votre délicateſſe ?

LISIMON.

Non. L'action est belle, & vous rend la noblesse;
Mais, qui lui faites-vous épouser?

GERONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti.
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir, car c'étoit une Dame
D'un très-illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,
Mon frere. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma joie
Est égale au bonheur que le Ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis fort satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune, & vous savez...

GERONTE.

J'enrage.
Ventrebleu, mon neveu, craignez-vous qu'à son âge...

LISIMON.

Sottise! pour la noce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquoit que lui pour me désespérer.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTE *seul.*

DAns mes sombres chagrins quel parti dois-je
prendre ?
J'ai mille mouvemens. Auquel faut-il me rendre ?
Si je forme un projet, un autre le détruit.
La raison m'abandonne, & le trouble me suit.
De tant d'objets divers, mon ame est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit, je fais ce que je puis.
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.

SCENE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

JE vous cherchois, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amene ?

LISIMON.

En nous quittant si-tôt vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étois indiſpoſé.

LISIMON.

Pendant tout le repas,
J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaiſiez pas.
Quelque important ſujet vous gêne & vous applique.
Je vous trouve rêveur, ſombre, mélancolique.
Vous que j'ai toûjours vu d'une aimable gaieté,
Qui faiſoit rechercher votre ſociété.
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige & ne touche,
Quoique ſouvent pour rien il ſe mette en courroux,
Lui-même me paroît fort en peine de vous:
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'eſt-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi!

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je;
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je ſuis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi, fâché de vous voir? ô Ciel, quelle injuſtice!
Avoir un tel ſoupçon, c'eſt me mettre au ſupplice.
Que j'expire à vos yeux s'il eſt plaiſir pour moi
Plus grand que le plaiſir que j'ai quand je vous voi.

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse?
Quelque souci secret vous ronge & vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas, votre pere, & de plus votre ami?
Oui, votre ami, mon fils, & j'ai bien lieu de l'être
D'un fils, dont le bon cœur s'est si bien fait connoître,
D'un fils, de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont depuis si long-tems prévenu mes besoins..

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire,
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappelliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit; je satisferai votre ame généreuse.
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse:
Mais à condition (je suis ami prudent)
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Et bien, vous le serez. Votre bonté décide...
Mais, quand je veux parler mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr?
Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah! ne me blâmez point & plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE.

Quel mariage? (*à part.*) O Ciel! Sauroit-il mon secret?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis apperçu sans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire
Pour quelqu'autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelque engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-tems m'afflige;
Mais n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous:
Vous pâliſſez! Pourquoi vous mettre à mes genoux?
Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous enflamme,
Eſt-il digne de vous?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel eſt-il?

ARISTE.

C'eſt ma femme.

LISIMON.

Votre femme! Comment? Vous êtes marié?

ARISTE.

Par un ſecret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en pere:
Mais pourquoi, juſqu'ici m'en avoir fait myſtere?

ARISTE.

J'ai conſulté l'amour & non l'ambition,
Et me ſuis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable & jeune Demoiſelle.
Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle.
Vous pouviez m'en blâmer; ainſi quoiqu'à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un ſecret.

LISIMON.

A-t-elle un bon eſprit? Eſt-elle douce, ſage?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

ARISTE.

Ah! Vous me raviſſez par ce trait de bonté,
Et je ſuis à préſent comme reſſuſcité.

LISIMON.

Où loge-t-elle ?

ARISTE.

Ici, chez une vieille Dame;
En qualité de niece; & la ſœur de ma femme,
Qu'épouſera Damon, demeure auſſi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens
Pour amuſer votre oncle; & nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque-tems cette affaire;
Car cet homme, à coup ſûr, la déſapprouvera,
Et croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il eſt vrai.

LISIMON.

Feignez donc, & j'appuyerai la choſe;
Que rien ne mette obſtacle à l'hymen qu'on propoſe.
Promettez d'épouſer, mais demandez du tems,
Et pendant ce délai nous tâcherons...

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires ſont prudemment diſpoſées,
On peut concilier les choſes oppoſées.
Mais j'apperçois mon frere, agiſſons de concert.

SCENE II.

LISIMON, GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

VOus moquez-vous de moi, vous lever au dessert;
Et pour me planter-là, sortir l'un après l'autre?
(*à Ariste.*) (*à Lisimon.*)
Si vous étiez mon fils. Mais, morbleu, c'est le vôtre
Il vous ressemble en tout, & j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GERONTE.

Oh! puisqu'il est lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GERONTE.

Est-ce ma faute à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut...

GERONTE.

Il faut qu'il soit poli;
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GERONTE, *à Ariste.*

Est-il joli,

Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table!
D'en sortir le premier, &c...

ARISTE.

Je suis excusable,
Car...

GERONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enivrer tout seul?

LISIMON.

Il a tort.

GERONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frere, nous parlions de notre mariage.

GERONTE.

A demain, mon neveu, sinon déshérité.

ARISTE.

Mais différez, du moins...

GERONTE.

Le sort en est jetté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GERONTE.

Oh! la lenteur m'assomme.
Veut-on? ne veut-on pas?

ARISTE, *à part.*

Quel insupportable homme.

GERONTE.

Les parens d'un Marquis, riche, bien à la Cour,
Et même Gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frere de ma femme, à toute la famille,

Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai jusqu'à présent voulu rien écouter:
Mais, morbleu, gardez-vous de me mécontenter;
Sinon, je pourrois bien leur donner audience.

ARISTE.

Eh bien, mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non: Ariste a dessein de vous complaire en tout.
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GERONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes?

LISIMON.

Que vos intentions, sont bonnes, légitimes,
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un Philosophe.

GERONTE.

Oui, morbleu, dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un Philosophe? un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens,
Un esprit de travers, qui, par ses argumens,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles,
Toûjours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard inutile à la société,
Coëffé d'opinions & gonflé d'hyperboles,
Et qui, vuide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur.
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur.

Vous peignez un pédant, & non un Philoſophe.

GERONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La Philoſophie eſt ſobre en ſes diſcours,
Et croit que les meilleurs ſont toûjours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence,
Par la réflexion & le profond ſilence.
Le but d'un Philoſophe eſt de ſi bien agir,
Que de ſes actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir ſe maîtriſer ſoi-même :
C'eſt-là qu'il met ſa gloire & ſon bonheur ſuprême.
Sans vouloir impoſer par ſes opinions,
Il ne parle jamais que par ſes actions.
Loin qu'en ſyſtêmes vains ſon eſprit s'alambique,
Etre vrai, juſte, bon, c'eſt ſon ſyſtême unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adverſité,
Dans la ſeule vertu trouvant la volupté,
Faiſant d'un doux loiſir ſes plus cheres délices,
Plaignant les vicieux & déteſtant les vices,
Voilà le Philoſophe. Et s'il n'eſt ainſi fait,
Il uſurpe ſon nom ſans en avoir l'effet.

GERONTE.

Etes-vous fait ainſi?

ARISTE.

Non: mais j'aſpire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toûjours à ſe faire connoître.
Il eſt donc Philoſophe, ainſi que je diſois,
Et voilà la raiſon ſur quoi je me fondois,
Pour vous repréſenter qu'en fait de mariage,

Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage.
Or, le sage...

GERONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le Roi des fous,
Pour se faire prier d'épouser une fille,
Jeune, riche héritiere, & de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque tems pour se déterminer.

GERONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner ?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GERONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin...

GERONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sai pas si-tôt inspirer de l'amour,
Sur-tout, lorsque l'on marque autant de répugnance...

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour ! vous vous moquez, je pense ?

GERONTE.

Combien lui faut-il donc ?

LISIMON.

Au moins un ou deux mois.

GERONTE, *s'en allant.*

Elle ſera Marquiſe.

LISIMON.

Attendez.

GERONTE.

Une fois;

Deux fois : la voulez-vous ?

LISIMON.

Oui, mais ſa fantaiſie ...

GERONTE.

Je lui donne huit jours par pure courtoiſie.

ARISTE.

Ah ! le terme eſt trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter,

Et pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GERONTE, *à Ariſte.*

A huit jours la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GERONTE.

Sans remiſe ;

Ou je vous ferai cher payer votre ſottiſe.

Adieu.



SCENE IV.

LISIMON, ARISTE.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.
Mais quel est ce Marquis pour lequel on le presse?
Il faut pour le savoir user ici d'adresse.
J'espére y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme: alors je saurai tout.
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'amene votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non, vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre?
Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à craindre?

Dites-moi?

ARISTE.

Ce n'eſt pas mon oncle que je crains,
C'eſt le public, c'eſt lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public? Pour le coup votre diſcours m'étonne.
Avez-vous épouſé, mon fils, une perſonne,
Dont le nom, la conduite, ou quelqu'autre ſujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait?

ARISTE.

Elle eſt d'un ſang illuſtre, elle eſt belle, elle eſt
ſage,
Et l'on ne peut rien dire à ſon déſavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc hon-
teux?

ARISTE.

Pourquoi? c'eſt qu'il me donne un ridicule affreux:
Tous ceux que j'ai raillés vont railler ſur mon
compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaiſe honte.
Aidez-moi maintenant à cacher mon ſecret.
J'appréhende ſur-tout un Marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux?

ARISTE.

Oui, jugez de l'état de mon ame.
J'aime mieux le ſouffrir, le voir à ſes genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas eſt tout nouveau.

ARISTE.

ARISTE.

Dites même bizarre.
Mais permettez du moins que je ne me déclare,
Qu'après que ce Marquis aura pris femme aussi,
Et que je me ferai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer?

ARISTE.

C'est un point nécessaire:
Car, pour vous achever un aveu si sincere,
Je n'oserai jamais au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer ou vous plaindre;
Mais pour l'amour de vous je veux bien me contraindre
A suivre votre plan; & je veux tout tenter,
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

ARISTE *seul.*

Il s'agit maintenant d'y disposer Mélite
Et ma belle-sœur.

SCENE V.

ARISTE, MELITE, CELIANTE, FINETTE.

CELIANTE.

Oui, son procédé m'irrite;
J'en veux avoir raison.

MELITE.

Modérez ce courroux.
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CELIANTE.

Qu'il m'adore, s'il veut; je le hais, le déteste.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous là?

MELITE.

Nous parlons du Marquis.

CELIANTE.

M'adorer par dépit! Ah, le trait est exquis!
Je voudrois bien savoir, si sans extravagance,
Quelqu'un vous peut sur moi donner la préférence?
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécille, ou Philosophe.

ARISTE.

Ah, quoi!
Toûjours désobligeante? est elle criminelle,
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MELITE.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirans;
Ou pour vous les ôter, m'offrir à leurs encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes charmante?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez,

CELIANTE.

Ce seroit-là nous rendre une égale justice ;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi ; mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit & des yeux.
Quant à notre Marquis, c'est chose très-constante,
Que j'ai dû plus que vous lui paroître charmante ;
Etant homme de Cour, & parfait connoisseur,
Il m'offense en osant me préférer ma sœur ;
Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage,
Me le fait agréer ; & c'est un double outrage
Qui me pique à tel point que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon ?

CELIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE, *riant.*

Il sera fort touché d'un aveu si sincere.

CELIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE, *riant.*

Bon !

CELIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien.

CELIANTE.

Et qu'elle est votre femme.

ARISTE, *effrayé.*

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
Et principalement au Marquis du Lauret.

MELITE.

Quelle obstination ! votre oncle & votre pere
Veulent vous marier ; est-il tems de vous taire !

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas.
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MELITE.

Quoi ! sans vous expliquer sur notre mariage ?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MELITE.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi
D'empêcher le Marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi ! l'empêcher ? Comment ? que pourrai-je lui dire ?

MELITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MELITE.

Eh bien, pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au Marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose ? Eh ! dès qu'il me verra...

CELIANTE.

Voyez le grand malheur quand il vous raillera!
Mon cher beau-frere, autant que je puis m'y con-
noître,
Vous êtes marié, mais très-honteux de l'être.

MELITE.

Prenez votre parti, le Marquis vient à vous.

CELIANTE.

Je sens à son aspect redoubler mon courroux.
Ma langue se revolte & n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait, je vois bien que mon heure est venue.



SCENE VI.

MELITE, CELIANTE, ARISTE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS, *après les avoir observés quelque tems.*

Plus je vous considére avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion.
(regardant Mélite.)
L'une baisse les yeux & paroît interdite.
(regardant Céliante.)
L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite.
Finette sous ses doigts sourit malignement.
Ariste consterné rêve profondément.
Chaque attitude est juste, énergique, touchante;
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'en-
chante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien?
Ne finirons-nous point ce muet entretien?
(*à Mélite.*)
Pour la derniere fois écoutez-moi, Madame.
Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE, *à part.*

Le traître a découvert que je suis marié.

MELITE.

Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je desire:
Et si ma sœur a pu causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCENE VII.

ARISTE, LE MARQUIS, CELIANTE. FINETTE.

CELIANTE.

EN tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,
Mon cher petit Marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encore, un plus mauvais parti.
Pour être un pis aller je ne fus jamais faite.
Adieu: vous m'entendez, & je suis satisfaite.

SCENE VIII.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant.*

L'Incartade est plaisante, & me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.
Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc! voudriez vous enfin vous marier?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher, & de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs se dépêchent de rire,
Et que la noce faite, ils n'aient plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve & leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que vous,
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique,
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas, si par quelque retour,
Vous vous avisiez... là... de prendre femme un jour,

Et que vous voulussiez cacher ce mariage ;
Que vous jouriez alors un très-sot personnage.

ARISTE.

Ah ! très-sot en effet. Mais enfin, dites-moi,
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi ?

LE MARQUIS.

Un enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre ;
Mais ce n'est encor rien, & vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration.
J'épouse cet enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immense,
Depuis long-temps sous main traite cette alliance,
Et veut que sans tarder l'hymen soit contracté.
Il trouve seulement une difficulté,
Qui ne lui paroît rien cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle ?

LE MARQUIS.

Eh mais... C'est que celui de qui dépend la belle,
Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon !

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son frere aîné plus doux & plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile ;
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle & mon pere
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup, vous l'avez deviné.
Nous voilà donc rivaux. L'aventure eſt cruelle!

ARISTE.

Oh non; de tout mon cœur, je vous cede la belle.

LE MARQUIS, *en ſouriant.*

J'admire cet excès de généroſité!
La fille eſt-elle aimable?

ARISTE.

Oh! c'eſt une beauté.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'eſprit, dites-moi?

ARISTE.

Comme un Ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refuſez?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange!
Et ſi votre oncle va me donner tout ſon bien?

ARISTE.

Qu'il me laiſſe en repos, & je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela pourtant je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous nous exagérez un peu trop ſon mérite.
Pour moi je n'y vois rien qui ſoit ſi merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous ſoupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée;
Mais j'y dois renoncer puiſqu'elle eſt mariée.

ARISTE.

Mariée?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaiſanter.

LE MARQUIS, *lui frappant ſur l'épaule.*

Notre ami, c'eſt un point dont je ne puis douter,
On a ſu decouvrir cette affaire ſecrette
Par la ſœur de mélite, & même par Finette;
Et tous ceux qu'elle avoit choiſi pour confidens,
M'ont confié le fait depuis quelques inſtans.
On ſait même le nom du mari de Mélite:
On vante ſon eſprit, ſon bon cœur, ſon mérite;
Grand Philoſophe, mais, bizarre, ſingulier,
Honteux d'avoir enfin oſé ſe marier,
Et voulant au public cacher cette ſottiſe,
De crainte qu'à ſon tour on ne le tympaniſe. (*Il rit.*)
Ne le pourriez vous point connoître à ce portrait?

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux, j'en ſuis fort ſatisfait.
Eh bien, dites-lui donc qu'on ſait ſon mariage;
Et conſeillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre ſur lui.

[*Il ſort en riant.*]

ARISTE *ſeul.*

Suis-je mort ou vivant? Après ce coup de foudre
Que vais-je devenir, & que puis-je réſoudre?

Voici l'inſtant fatal que j'ai tant redouté;
Mais ne nous perdons point en cette extrêmité.
Ici la diligence eſt un point néceſſaire,
Et je ſais le moyen de me tirer d'affaire.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

MAis écoutez-moi.

ARISTE.

Non; vous me parlez envain.
Rien ne peut m'empêcher de ſuivre mon deſſein.

DAMON.

Vous extravaguez donc?

ARISTE.

Soit folie ou ſageſſe,
Je pars & dans l'inſtant.

DAMON.

Quelle étrange foibleſſe!
Que dira-t-on de vous?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je ſois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi! cet eſprit nourri de la ſageſſe antique,

Se perd quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent ; les sages autrefois,
De la seule vertu reconnoissant les loix,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contens de la vaincre, en faisoient leur délice
Les plus sanglans affronts, les plus cruels mépris
Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits:
Immobiles rochers, ils défioient l'orage.
J'admire leur exemple, & n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi je vous réponds que vous l'égalerez,
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh! comment me calmer au fort de ma disgrace?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place,
En but à mille affronts pires que le trépas.
Un front à triple airain ne les soutiendroit pas:
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont à mes dépens réjouir l'univers;
Et que sera-ce donc quand la Cour & la Ville?...

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme & tranquille,
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous;
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups?

Lisez.

(Il présente plusieurs papiers à Damon.)

DAMON.

Bon! jeux d'esprit & pures bagatelles!

ARISTE.

Morbleu! ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez, & me montrer au doigt.
Je n'y pourrois survivre. Une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même, il faut qu'elle y consente.
Ma disgrace est l'effet de sa langue imprudente.
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part,
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Hola, quelqu'un.

SCENA II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monsieur?

ARISTE.

Va-t-en voir si Madame

Eſt de retour.

PICARD, *s'en va & revient.*

De qui parlez-vous?

ARISTE, *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD, *s'en va & revient.*

Laquelle eſt-ce ?

ARISTE.

Mélite.

PICARD, *ſe grattant l'oreille.*

Oh ! je ne ſuis pas ſot ;
Je le ſavois fort bien, ſans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t-en.



SCENE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

OU' voulez-vous faire votre retraite?

ARISTE.

Pour cette circonſtance, elle ſera ſecrete.

DAMON.

Parbleu, je vous ſuivrai.

ARISTE.

Non, ne me ſuivez pas;
Et ſi ma belle ſœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un ſeul inſtant de vue;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud solemnel.
Votre nom supposé cause sa répugnance.
Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, & causoit son erreur:
Grace à mon frere aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, & j'en ai la nouvelle
Par un de mes parens arrivé de Lyon.
Je n'ai plus rien à craindre, & je reprends mon nom.
Du moins jusqu'à demain suspendez votre fuite
Pour rendre témoignage....

ARISTE.

Ah! j'apperçois Mélite.
Que je suis agité! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Hé bien, que faut-il faire?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grace, allez trouver mon pere,
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,
Qu'il puisse l'approuver & demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence;
Allez: je vous attends avec impatience.



SCENE IV.

ARISTE, MELITE, CELIANTE, FINETTE.

MELITE, *à Ariste.*

Ciel ! que dois-je augurer du trouble où je
vous vois ?

ARISTE, *agité.*

Ici fort à propos vous venez toutes trois.
(*à Mélite.*)
Ma femme, désormais vous ferez satisfaite.

MELITE.

En quoi ?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrete;
Et graces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MELITE.

Quoi ! vous osez me faire une telle injustice ?
Si je vous ai trahi, que le Ciel me punisse.

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me ferai trahi;
Car, Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi;
Pour avoir laissé même entrevoir le mystere;
Et pour ma belle-sœur qui sait l'art de se taire,
Que dis-je ? qui le porte à sa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CELIANTE.

Il eſt pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à ſix de mes amies.

FINETTE.

Et moi qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainſi de notre confidence,
Je les engageois tous à garder le ſilence.

MELITE.

Ah! ceſſez de railler, de grace, & dites nous ...

ARISTE.

Et bien, ſans plaiſanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

MELITE.

O Ciel! je n'y pourrai ſurvivre.
Ariſte, ou demeurez, ou laiſſez-moi vous ſuivre.

ARISTE.

Vous me ſuivrez auſſi: ſoyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part;
Et nous nous reverrons dans un ſéjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la Ville.
Voyez ſi vous pouvez y renoncer auſſi;
Et n'eſpérez jamais de me revoir ici.

CELIANTE.

Eh quoi! pour un mari vous ſerez complaiſante,
Juſqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MELITE.

[*à Ariſte.*]
Oui, ma ſœur. Je ferai tout ce que vous voudrez,
Je trouverai Paris par-tout où vous ſerez.



SCENE V.

ARISTE, DAMON, MELITE, CELIANTE, FINETTE.

DAMON.

JE viens vous informer d'une fâcheuſe affaire.
J'ai trouvé près d'ici votre oncle & votre pere,
Sortant de la maiſon du Marquis du Lauret,
Où ſans doute ils avoient appris votre ſecret.
Votre oncle tranſporté de colere & de rage,
Prétend faire, dit-il, caſſer le mariage,
Comme ayant été fait à l'inſçu des parens ;
Et trouve pour cela vingt moyens différens.

MELITE.

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon pere?

DAMON.

Il s'efforce envain de vous défendre.
Votre oncle prévenu refuſe d'écouter,
Et s'il n'eſt ſecondé, veut vous déshériter.
Une telle menace alarme votre pere,
Qui ne ſait de quel biais ajuſter cette affaire.
Ils ſont partis enſemble, & vont, je crois, tous deux,
Conſulter ſur ce point un Avocat fameux.

MELITE.

Et dans un tel péril Arifte m'abandonne ?

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'étonne.
Votre péril me rend la noble fermeté,
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais d'un front ferein faire tête à l'orage.
Que le public furpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de fon bien;
On veut nous féparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, & moi-même lui dire,
Qu'à m'arracher à vous, c'eft envain qu'il afpire;
Et je lui ferai voir, en bravant fon courroux,
Que rien n'eft à mon cœur fi précieux que vous.

MELITE.

Je reconnois Arifte, & n'ai plus rien à craindre;
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre;
Et fouffrez tout le feu du premier mouvement,

ARISTE.

C'eft mon deffein. Allez à votre appartement,
Et ne paroiffez plus qu'on ne vous avertiffe.

MELITE.

O Ciel! protége-nous; j'implore ta juftice.



SCENE VI.

DAMON, CELIANTE, FINETTE.

CELIANTE.

L'Etat où je les vois me fait compaſſion.
Malgré moi je prends part à leur affliction.
Il faut que je ſois folle. Oh! oui, je ſuis trop bonne.
Moi, trembler pour ma ſœur?

DAMON.

Quoi! cela vous étonne?

CELIANTE.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu'elle m'a faits?

DAMON.

Quels tours?

CELIANTE.

Ceux qu'une ſœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CELIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eut pu me ſatisfaire.

DAMON.

Je vous ſuis obligé de ce doux compliment;
Mais puiſque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir ſu plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos ſentimens ſont différens des nôtres.

CELIANTE.

Quoi! vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La queſtion me charme, & parbleu, je le croi,
Puiſque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CELIANTE.

Ah! quelle viſion! Moi, Finette, je l'aime?
Eſt-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, ſelon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice ſouvent j'ai reſſenti l'effet;
Mais malgré vous je lis juſqu'au fond de votre ame;
Et je vous réponds, moi, que vous ſerez ma femme.

CELIANTE.

Moi, je ſerai ſa femme? Ah! je voudrois le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CELIANTE.

Quand cela?

DAMON.

Dès ce ſoir.

CELIANTE, *à Finette.*

Ne le croiroit-on pas de l'air dont il l'aſſure?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure.

CELIANTE.

Ma mauvaiſe, plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je ferai votre époux.

CELIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence!
Qui, moi, j'épouserois un homme sans naissance?

DAMON.

Et si vous deveniez Comtesse en m'épousant?

CELIANTE.

Vous, me faire Comtesse?.

DAMON.

Ariste est mon garant,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire:
L'en croirez-vous?

CELIANTE.

Eh! Mais je ne sai plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous?...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance & mon nom.

CELIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiete & m'attriste.
Nous songerons à nous quand je saurai son sort.
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, & bien fort.



SCENE VII.

LISIMON, GERONTE, DAMON, CELIANTE, FINETTE.

GERONTE.

O Le grand Philofophe ! O le beau mariage!
Où fe cache-t-il donc ce raifonneur fi fage,
Qui n'impofa jamais par fes opinions,
Et qui ne veut parler que par fes actions?
Ah ! vraiment, l'imbécille en a fait une belle.

LISIMON.

Eh ! mon frere!

FINETTE, *à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle.

CELIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, *la retenant.*

Eh ! ne l'irritez pas.
De fang froid laiffons-lui faire tout fon fracas.

GERONTE.

Qu'il s'exhale en douceur auprès de fa Mélite;
Mais qu'il fache, morbleu, que je le déshérite.
Avec ma belle-fille on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi ! ce neveu fi cher ? ...

GERONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais...

GERONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait ſon horoſcope;
Et je veux qu'il enrage avec ſa Pénelope,
A moins qu'il ne la livre à mon reſſentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de ſon conſentement.

GERONTE.

L'affaire eſt entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici juſtement la perſonne
Dont la beauté maudite à ſéduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CELIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON, *à Céliante.*

Gardez-vous de l'aigrir.

CELIANTE.

Mon Dieu, laiſſez-moi faire.
Je m'en vais en deux mots accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plutôt la gâter.

GERONTE, *à Céliante.*

Ah! ma belle, eſt-ce vous
Dont mon ſot de neveu prétend être l'époux?

CELIANTE.

Et quand cela ſeroit, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE, *à part.*

L'entretien ſera vif, & je m'apprête à rire.

GERONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté;
Le mariage eſt nul de toute nullité.

CELIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, & bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GERONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frere.

CELIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GERONTE, *à Lisimon.*

Tubleu, quelle commere!

CELIANTE, *à Lisimon.*

Apparemment, Monsieur, vous êtes le beau-pere?

LISIMON.

Je suis pere d'Ariste.

CELIANTE

Ayez la fermeté
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,
Qui loin de chicaner sur un bon mariage,
Signerez au contrat sans vous faire prier.
[*à Géronte.*]
Pour vous, il vous sied bien, mon petit Financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur & d'illustre naissance.
Oh bien, tenez de moi pour un fait assuré,
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle fille.

GERONTE, *à Lisimon.*

C'eſt donc là cet eſprit ſage, modeſte, doux,
Qui devoit tout d'abord déſarmer mon courroux.

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit. Mais quelle eſt ma ſurpriſe ;
Je crois que notre ſage a fait une ſottiſe.

GERONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON.

Madame, il vous ſied mal de prendre ce ton-là.
Et l'air dont vous venez de parler à mon frere,
Me fait mal augurer de votre caractere.

CELIANTE.

Tant pis pour vous, Monſieur.

LISIMON.

Dans cette occaſion,
Votre unique parti c'eſt la ſoumiſſion.

GERONTE.

Allons, ſortons, mon frere, ou bien je vous renonce ;
Ma belle, dans l'inſtant vous aurez ma réponſe.

DAMON, *à Céliante.*

J'ai prévu ces effets de votre emportement.
Meſſieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GERONTE.

Je n'écoute plus rien, je ſuis trop en colere.
J'aurois peut-être été auſſi ſot que mon frere :
Mais puiſqu'on m'oſe encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu, va m'en faire raiſon.
Allons. Malgré ce fils que vous croyez ſi ſage,
Je prétends qu'un Arrêt caſſe le mariage.

SCENE VIII.

LISIMON, GERONTE, ARISTE, DAMON, CELIANTE, FINETTE.

ARISTE.

CAsser mon mariage! avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CELIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE, *à Lisimon.*

Même en votre présence
On m'ose menacer de cette violence!
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.
Mon oncle contre moi dispose-t-il de vous?
Mais j'ai tort après tout de craindre que mon pere
Veuille à cet attentat prêter son ministere:
Sa bonté, sa vertu, m'en sont de surs garans.
Si vous connoissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contr'elle,
Vous-même vous seriez son défenseur fidelle.
Aussi-tôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, & sur-tout sa douceur.

GERONTE.

Sa douceur! Oui, parbleu, nous en avons des preuves.
De grace, en faites-vous de fréquentes épreuves?

ARISTE.

Sans cesse.

CELIANTE, *à Lisimon.*

A quel excès va son aveuglement.

LISIMON, *à Ariste.*

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, *à part.*

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très-emportée, encor plus imprudente;
Et devant elle, enfin, je vous déclare net,
Que de son procédé je suis peu satisfait.

ARISTE, *regardant de tous côtés.*

Devant elle?

GERONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très-sensible outrage;
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE, *à Damon.*

Se peut-il que Mélite?

CELIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GERONTE, *à Ariste.*

Eh bien, vous entendez?

ARISTE.

Moi? Non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frere.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractere.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit;
Et je vais la chercher.

GERONTE, *à Lisimon.*

A-t-il perdu l'esprit?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher, où?

ARISTE.

Chez elle.

GERONTE.

Oh! La Philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne la voyez-vous pas?

ARISTE, *appercevant Mélite.*

En effet, la voici.
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens. MELITE.

ARISTE.

MElite, approchez-vous?

LISIMON.

Que vois-je?

DAMON.

C'est sa femme.

GERONTE.

C'est sa femme ?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, Madame,
Que mon oncle & mon pere, en ce même moment,
Ont essuyé cent traits de votre emportement;
Que sans aucun respect excitant leur colere ...

MELITE.

Moi, j'aurois insulté votre oncle & votre pere!
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimathias!

DAMON.

Je vais le démêler,
Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
Qu'ils prenoient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plutôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen ? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CELIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, & je le souffrirai?
On intente un procès sur votre mariage,

Et je ne ferai pas fenfible à cet outrage ?
Si j'étois votre femme, & qu'on eut ce deffein,
Votre oncle ne mourroit jamais que de ma main.

MELITE, *à Lifimon & à Géronte.*

De quoi fuis-je coupable ? Arifte peut vous dire
Qu'à recevoir fa main il n'a pu me réduire,
Qu'après m'avoir promis & juré mille fois,
Que fon pere avec joie approuveroit fon choix.

(*à Lifimon.*)

C'eft à vous, je le vois, qu'il faut que je m'adreffe,
Pour vous entendre ici confirmer fa promeffe.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'hon-
neur,
Pour condamner fon choix, & caufer mon mal-
heur.

LISIMON.

Madame, vos difcours ont pénétré mon ame.
Mon fils ne pouvoit prendre une plus digne femme,
Je le vois; & fon choix entraîneroit le mien,
Si ce fils pour vous deux avoit affez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frere,
Et votre mariage excite fa colere:
Il veut abfolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de fa fucceffion.

MELITE, *à Geronte.*

Pour vous fléchir, Monfieur, je n'ai point d'autres
armes
Que ma foumiffion, mes foupirs & mes larmes.
Confirmez mon bonheur. Pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embraffer vos genoux.
Mais fi je preffe envain; fi votre aigreur fubfifte,
Je ne veux point caufer l'infortune d'Arifte;

En brisant nos liens rendez-lui votre cœur.
Un couvent cachera ma honte & ma douleur.

GERONTE, *attendri.*

Qui pourroit résister à sa voix de Sirene ?
Ma niece, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt, désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parens du Marquis du Lauret,
Qu'il auroit tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse Ariste, elle aura le Marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses,
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.



SCENE XII. & Derniere.

Les Acteurs précédens. LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

VOus voyant assemblés, je suppose d'abord,
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord.
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.
(à Ariste.)
Je vous fais compliment sur votre mariage.
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurois su m'acquitter plutôt de ce devoir.

ARISTE.

Epargnez-vous, Marquis, ces froides railleries;

Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.
[*à Géronte.*]
Vous destiniez Ariste à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas ma famille,
Vous & moi, nous pouvons conclure en ce moment.
Si vous voulez, Monsieur, décider promptement.

GERONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS, *regardant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer.

GERONTE.

Eh bien, ma belle-fille est à vous Sa naissance
Est égale à la vôtre, & tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GERONTE.

Par elle-même elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GERONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GERONTE.

Vous opposer au don que je voulois vous faire?

LE MARQUIS.

Ce n'êſt point pour trancher ici du généreux,
Un jour je ſerai riche au-delà de mes vœux ;
Mais quand je ſerois né ſans bien ſans eſpérance
D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence,
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monſieur, ne ſoyez point indulgent à demi.
Non content d'approuver qu'il conſerve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.
Je n'exige de vous d'autre condition,
Que de leur aſſurer votre ſucceſſion.

ARISTE, *en l'embraſſant.*

Ami trop généreux !

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GERONTE.

La déclaration eſt nouvelle & touchante.
Ma niece, mon neveu, je voulois vous punir,
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir.
Vous aurez tout mon bien en dépit de moi-même.

MELITE.

Puiſqu'Ariſte eſt heureux, mon bonheur eſt extrême.

GERONTE.

Mon frere, allons dreſſer & ſigner deux contrats.

ARISTE, *à Céliante.*

Nous en ſignerons trois, n'y conſentez-vous pas?

MELITE, *à Céliante.*

Vous réſiſtez envain, Damon a ſu vous plaire ;
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.

Il vous cachoit ſon rang; mais je ſuis caution
Qu'il eſt homme d'honneur & de condition.

CELIANTE.

Je vous crois; mais enfin...

FINETTE, *à Céliante.*

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que malgré vous, vous me rendez juſtice.

CELIANTE.

Oui, monſtre, il eſt écrit que je t'épouſerai,
Mon penchant m'y contraint, mais je m'en vengerai.

FINETTE.

Belle concluſion.

DAMON.

Peſtez ſans vous contraindre!
Vous m'aimez, je vous aime, & je n'ai rien à craindre.

ARISTE, *à Mélite.*

Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du public reſſerrons nos doux nœuds,
Et prouvons aux railleurs que, malgré leurs outrages,
La ſolide vertu fait d'heureux mariages.

Fin du Second Volume.



TABLE

DES PIECES CONTENUES

Dans ce Second Volume.





